

# Rapport de Recherche de l'INEPS

INSTITUT WALLON  
DE L'ÉVALUATION,  
DE LA PROSPECTIVE  
ET DE LA STATISTIQUE

n°16 Mai 2016

**INEPS**

INSTITUT WALLON  
DE L'ÉVALUATION,  
DE LA PROSPECTIVE  
ET DE LA STATISTIQUE

L'INEPS est un institut scientifique public d'aide à la prise de décision à destination des pouvoirs publics. Par sa mission scientifique transversale, il met à la disposition des décideurs wallons, des partenaires de la Wallonie et des citoyens des informations diverses qui vont de la présentation de statistiques et d'indicateurs à la réalisation d'études et d'analyses approfondies dans les champs couverts par les sciences économiques, sociales, politiques et de l'environnement. Par sa mission de conseil stratégique, il participe activement à la promotion et la mise en œuvre d'une culture de l'évaluation et de la prospective en Wallonie.

## Jeunes précaires dans l'impasse ? Résignation et débrouille en situation de pauvreté Rapport de recherche auprès de jeunes dans différentes communes wallonnes

Catherine LAVIOLETTE

### RÉSUMÉ

Réalisée d'octobre 2014 à septembre 2015, la première vague de cette recherche-action a permis d'aller à la rencontre d'une cinquantaine de jeunes (sept groupes dans cinq communes wallonnes), de mettre en place un dispositif original de groupes de paroles (une vingtaine), de prendre le temps de construire et déconstruire avec eux leur parcours de vie souvent chaotique et les événements qui ont fait d'eux ce qu'ils sont devenus au moment des rencontres. Le dispositif de recherche a permis un récit libre des pratiques de vie de tous les jours, mais aussi des perceptions et des sentiments les plus intimes tels que la haine ou l'extrême violence.

Cette recherche repose sur trois grands piliers dont la nature et l'originalité soutiennent la production de connaissance qui appréhende autrement le vécu et les grandes difficultés que traversent ces jeunes:

- la méthodologie participative de la recherche,
- un soubassement théorique rigoureux,
- et enfin, des analyses et pistes interprétatives fouillées qui partent du verbatim inédit des jeunes recueilli au cours des nombreux groupes de paroles.

Sur le plan des analyses, au terme de cette première vague, nous avons privilégié quatre grands thèmes (la famille, la scolarité, l'image de soi et la gestion de l'argent) qui mettent en évidence deux problématiques cruciales vécues par les jeunes: l'aggravation de la violence intrafamiliale et de la discrimination scolaire. Lors de la deuxième vague, d'autres thèmes seront analysés tels que le regard sur les institutions et la société, la montée de la pensée d'extrême droite et le regard sur l'avenir.

# Table des matières

1. En guise d'introduction .....	5
<b>1.1. REPÈRES STATISTIQUES.....</b>	<b>6</b>
2. Une méthodologie de recherche spécifique pour un public particulier .....	8
<b>2.1. REPÈRES GÉNÉRAUX .....</b>	<b>8</b>
2.1.1. Les récits de pratiques (de vie) dans une démarche herméneutique .....	8
2.1.2. Des entretiens collectifs aux groupes de paroles .....	10
2.1.3. L'orientation : une approche ethnosociologique dans une perspective d'intervention .....	11
<b>2.2. LES CONDITIONS DU RECUEIL DES PAROLES DES JEUNES DANS LES GROUPES .....</b>	<b>12</b>
2.2.1. La force de l'observation.....	12
2.2.2. Le point de départ : pragmatisme et confiance aux partenaires communaux.....	12
2.2.3. Régie ou maison de quartier, bibliothèque communale : lieux anodins ou magiques ?.....	13
2.2.4. La rencontre avec le premier groupe de jeunes et la construction du guide d'entretien .....	13
2.2.5. Chaque nouveau groupe de paroles ou l'affinage d'un processus .....	14
<b>2.3. PROCÉDURE D'ANALYSE : DE L'ARBRE DE SENS AUX RÉCURRENCES DANS LES PARCOURS DE VIE DES JEUNES .....</b>	<b>14</b>
2.3.1. Construction de l'« arbre de sens » .....	15
2.3.2. Compréhension de l'essence originale de chaque récit de jeune.....	16
3. Analyse et interprétations des récits de pratiques au sein des groupes de paroles. 18	
<b>3.1. PRÉSENTATION DES COMMUNES ET DES JEUNES DE LA PREMIÈRE VAGUE.....</b>	<b>18</b>
3.1.1. Les communes .....	18
3.1.2. Les jeunes .....	19
<i>Commune 1 .....</i>	<i>19</i>
<i>Commune 2 .....</i>	<i>19</i>
<i>Commune 3 .....</i>	<i>20</i>
<i>Commune 4 .....</i>	<i>20</i>
<i>Commune 5 .....</i>	<i>21</i>
<i>Commune 6 .....</i>	<i>21</i>
<i>Commune 7 .....</i>	<i>22</i>
<b>3.2. CONSTRUCTION DE FIGURES D'ACTEURS.....</b>	<b>24</b>
<b>3.3. ANALYSE ET ÉTAYAGE DES FIGURES DE JEUNES ACTEURS.....</b>	<b>30</b>
3.3.1. La famille .....	30
A. <i>La violence intrafamiliale ou l'enfance « bousillée ».....</i>	<i>31</i>
B. <i>L'absence du père, ou « quand il manque toujours quelque chose » .....</i>	<i>33</i>
C. <i>Mère seule et précarité financière : le risque de la chute .....</i>	<i>33</i>
D. <i>Les services d'aide : essentiels « quand il ne reste plus rien » .....</i>	<i>34</i>
E. <i>Quand la famille est un lieu bienveillant .....</i>	<i>35</i>
F. <i>Regard sur les enfants : entre un idéal et le refus du « copier-coller » .....</i>	<i>35</i>
Conclusion.....	36

3.3.2. La scolarité .....	37
A. <i>Parcours scolaire : quand la réflexivité découvre indifférence et regrets</i> .....	38
B. <i>Regards sur l'enseignement : un regard dur et intraitable</i> .....	40
C. <i>Discrimination, stéréotype, préjugé : quelques mots pour comprendre</i> .....	42
D. <i>La discrimination : une construction socio-scolaire avant tout</i> .....	43
Conclusion .....	44
3.3.3. L'image de soi.....	44
A. <i>« Je suis quelqu'un de bien malgré les galères »</i> .....	45
B. <i>De la bienveillance à l'acteur qui prend sa place</i> .....	46
C. <i>Les cassés silencieux : découragement et autodestruction</i> .....	47
D. <i>Les cassés qui cassent : transgressions et violences</i> .....	48
E. <i>Et pour quelques-uns : le vécu de l'enfermement</i> .....	49
Conclusion .....	49
3.3.4. La gestion de l'argent .....	50
A. <i>Regard sur l'argent : on est tous fauchés !</i> .....	50
B. <i>La gestion d'un budget : ça se décide et ça s'apprend !</i> .....	52
C. <i>La consommation qui se décline par genre</i> .....	53
D. <i>La débrouille et les bricolages de la survie</i> .....	54
E. <i>Situation de pauvreté et réflexivité : sur le mode de la dignité</i> .....	54
Conclusion .....	56
4. Conclusions et balises pour l'action.....	57
⇒ <b>UN DÉPART DE VIE QUI LAISSE PLUS DE CHANCES</b> .....	59
⇒ <b>TOUS LES CRIS, LES SOS PARTENT DANS LES AIRS</b> .....	60
⇒ <b>UNE SCOLARITÉ QUI PROTÈGE, ÉLÈVE ET OUVRE À LA SOCIÉTÉ</b> .....	61
⇒ <b>UN ACCOMPAGNEMENT DE LA GESTION FINANCIÈRE VERS L'AUTONOMIE</b> .....	62
⇒ <b>UN DÉCLOISONNEMENT À MULTIPLES NIVEAUX</b> .....	63
5. Bibliographie .....	65
6. Annexes .....	68
<b>6.1. ANNEXE 1 : LE GUIDE D'ENTRETIEN</b> .....	68
6.1.1. Processus chronologique.....	68
6.1.1.1. <i>Présentation personnelle</i> .....	68
6.1.1.2. <i>De quoi allons-nous parler ?</i> .....	68
6.1.1.3. <i>Qui sont les jeunes ?</i> .....	68
6.1.1.4. <i>Quel est le but de cette recherche ?</i> .....	68
6.1.1.5. <i>Comment allons-nous procéder ?</i> .....	68
6.1.1.6. <i>Qu'est-ce que ça fait d'être ici dans un groupe de paroles ?</i> .....	69
6.1.2. <b>Thèmes à investiguer pour « être un acteur »</b> .....	69
6.1.2.1. <i>Acteur dans un travail</i> .....	69
6.1.2.2. <i>Acteur dans une formation</i> .....	69
6.1.2.3. <i>Acteur pour sa santé physique et psychique</i> .....	70
6.1.2.4. <i>Acteur dans ses relations</i> .....	70
6.1.2.5. <i>Acteur dans la parentalité</i> .....	70
6.1.2.6. <i>Le rapport à l'argent</i> .....	71
6.1.2.7. <i>L'image de soi</i> .....	71
6.1.2.8. <i>Acteur dans la société</i> .....	71
6.1.2.9. <i>Effet de la recherche</i> .....	71

<b>6.2. ANNEXE 2 : L'ARBRE DE SENS.....</b>	<b>72</b>
6.1.1. Morceaux d'histoires .....	72
6.1.2. La famille.....	72
6.1.3. Parcours scolaires.....	72
6.1.4. La santé .....	72
6.1.5. La formation .....	73
6.1.6. Le travail.....	73
6.1.7. Le logement .....	73
6.1.8. La gestion de l'argent.....	73
6.1.9. Image de soi.....	74
6.1.10. Projets de vie .....	74
6.1.11. Regard sur la société .....	74
6.1.12. Regard sur l'avenir .....	74
6.1.13. Interactions entre eux.....	74
6.1.14. Conseils des jeunes par rapport à la recherche.....	74
<b>6.3. ANNEXE 3 : TABLEAU RÉCAPITULATIF DE LA PRÉSENTATION DES 47 JEUNES .....</b>	<b>75</b>
(Grands traits caractéristiques).....	75

# 1. En guise d'introduction

Depuis une trentaine d'années, les travaux qui traitent de la jeunesse marginalisée et en mal de place dans la société ne manquent pas dans la littérature. Abordés sous différents angles, ils contribuent tous à une meilleure connaissance des situations de vie de ces jeunes<sup>1</sup> dans nos sociétés occidentales contemporaines. Que ce soit dans les années 90 avec *la Galère : des jeunes en survie*, un ouvrage de référence de François Dubet, avec différents rapports, cahiers de recherches ou enquêtes internationales<sup>2</sup>, les indicateurs ne trompent pas : la situation de ces jeunes se détériore de plus en plus. Quelle place leur laisse-t-on ? Quelle place peuvent-ils prendre et comment peuvent-ils être acteurs-es de leur propre existence et se prendre en charge dans les différents domaines de leur vie ? La méthodologie la plus adaptée et cohérente pour ce type de questionnement consistait à leur demander et à passer (beaucoup) de temps avec eux dans le cadre d'une recherche-action un peu atypique et innovante sur le plan du dispositif.

Le décor se situe dans des groupes de paroles autour d'une tasse de café, dans des maisons de quartier taguées au cœur de « cités sociales » comme on les appelle, dans une régie de quartier où on réapprend à se prendre en main, ou encore dans une bibliothèque communale où on peut parler sans être entendus. Le propos est de réfléchir ensemble à *la capacité d'être un acteur<sup>3</sup> dans la société et de se prendre en charge dans les différentes dimensions de sa vie*, avec des jeunes entre 18 et 30 ans<sup>4</sup>. Cela se passe dans des communes wallonnes urbaines et rurales<sup>5</sup>.

1 L'utilisation du pluriel fait référence aux travaux de Bourdieu sur les jeunes et qui affirmait que « la jeunesse n'est qu'un mot » étant donné que les disparités sociales sont trop importantes pour conserver l'idée de l'existence d'un tel groupe d'âge (Bourdieu p., 1984 repris par de Singly F., 2008). Les jeunes rencontrés dans les communes wallonnes, de par leurs origines sociales, leurs parcours de vie et scolaire entre autres confirment bien ce postulat qu'il y a des jeunes et non pas une seule qui caractérisent un groupe d'âge.

2 Cfr. « Que vivent les 18-30 ans ? », Rapport de recherche, Solidaris, Le Soir, 2014 ; « Les jeunes aujourd'hui : quelle société pour demain ? », Cahier de recherche du CREDOC, n°292, 2012 ; « Enquête rétrospective sur des parcours de jeunes ayant connu une inflexion positive », GIRSEF, Décembre 2012 ; « La participation des enfants et des jeunes en situation de pauvreté. Leçons tirées de pratiques », UNICEF, Fondation Roi Baudouin, septembre 2010 ou encore Stellingner A. (dir.), « Les jeunes face à leur avenir », enquête internationale, Fondation pour l'Innovation Politique, 2008.

3 Cette notion d'acteur est largement détaillée sur un plan théorique dans un document en préparation. Il faut néanmoins souligner que nous utilisons aussi la notion d'acteur-sujet car le sujet est un sujet au travail qui prend distance sur ses multiples logiques d'action et c'est dans la dynamique de ce « travail » que se constitue la subjectivité et la réflexivité de l'acteur-sujet. Nous soulignons cette articulation, car c'est bien grâce à l'action sociale sur laquelle l'individu-acteur pose un regard réflexif qu'il peut prendre distance par rapport à son action et devenir un individu-sujet. D'où le terme choisi acteur-sujet et non pas sujet-acteur (Laviolette, 2010).

4 Pourquoi cette tranche d'âge ? Comme le soulignent Maresca et Dujin (2012), « entre 18 et 30 ans, soit sur une douzaine d'années, les jeunes vivent un âge de la vie très spécifique, marqué par l'émancipation de la famille d'origine, la socialisation entre pairs, l'exploration du monde et l'adhésion à la modernité, en dépit de la faiblesse de leurs ressources. Il s'agit d'un temps aux limites floues, s'épanouissant entre la libération d'une existence bridée, celle de l'enfant, et l'entrée dans le statut d'adulte, défini par la conquête d'une place, professionnelle et sociale, et l'acceptation des responsabilités qui vont de pair. ». Lorsque Bourdieu constatait en 1978 que « la jeunesse n'est qu'un mot », cela ne signifiait pas que ce moment spécifique de la vie n'existe pas, mais qu'il n'existe pas en soi. C'est-à-dire qu'il se définit par un jeu d'opposition avec les autres classes d'âge, à travers des modes d'affirmation plus ou moins conflictuels. Ce statut momentané, « mi-enfant mi-adulte », « ni enfant ni adulte » souligne Bourdieu constitue « un fait social important » (Bourdieu, 1992).

5 Ce projet de recherche s'inscrit dans la continuation du projet IBE, « Indicateurs concertés de Bien-Etre et de progrès sociétal aux niveaux local et régional wallon (cfr Fiche 2.15), amorcé à l'IWEPS en 2011, et en collaboration avec le CoE (Conseil de l'Europe), la DiCS (Direction interdépartementale de la Cohésion Sociale) et 15 communes Wallonnes engagées volontairement dans une expérience pilote.

Grâce au travail de collaboration de ces dernières années avec les communes, il nous a été possible de rencontrer 1200 citoyens et de travailler ensemble la question du bien-être. La méthode Spiral du CoE a été pour cela un moyen très efficace pour « mettre à table » ces différents citoyens et les inciter à s'exprimer en toute liberté sur leurs attentes et leur vision d'une société où le BE de chacun est une priorité. Ainsi, 16 000 critères de bien-être mal-être ont été proposés par les citoyens et organisés par l'équipe de l'IWEPS en familles, thèmes et sous-thèmes dans un logiciel « Kidisti » (Cfr, Working Paper n°3 de l'IWEPS, « Elaboration concertée d'indicateurs de Bien-Etre dans les communes wallonnes. Partie 1 : La genèse du projet et premiers résultats de l'expérience en cours »).

Dans le cadre de la préparation de la mesure du Bien-Etre, il a été ensuite demandé fin 2012 aux 12 communes restantes dans le projet l'identification de leurs souhaits de mesures pour leur commune. Pour les 190 sous-thèmes du bien-être, chaque commune a proposé ses souhaits en terme de mesure régionale et locale, de mesure locale (mais pas régionale), et d'investigation qualitative. Une dernière possibilité était ni mesure, ni investigation qualitative.

« Présentés » par les chefs de projets des PCS (Plans de Cohésion Sociale) de communes partenaires avec qui l'Weps travaille depuis de nombreuses années, et à travers les éducateurs et assistants sociaux des quartiers, ces jeunes ont été choisis par ceux-ci parce qu'ils/elles interpellent. Entre débrouillardise et apathie, entre reconstruction et révolte, entre addictions et autodestruction, ces jeunes traversent des galères<sup>6</sup> (pour trouver un logement, pour trouver un emploi, pour élever des enfants, pour vivre dignement tout simplement), parce qu'ils ont commencé leur parcours de vie trop souvent dans un chaos familial et scolaire avéré et qu'ils peinent à trouver leur place, ou simplement parce qu'ils essaient d'y croire encore malgré la « désespérance » d'avenir, malgré la croyance que les adultes d'aujourd'hui ne se préoccupent pas ou plus des adultes de demain. Une étude de la Fondation Roi Baudouin et de l'UNICEF<sup>7</sup> sur la participation des jeunes et des enfants en situation de pauvreté confirme d'ailleurs ce point de vue avec l'hypothèse que ces jeunes ne grandissent pas avec le sentiment qu'ils ont leur sort en main.

Réaliser une telle recherche dans le cadre d'un institut régional de statistiques, d'évaluation et de prospective apparaît comme une nécessité car, force est de constater l'importance d'éclairer et de mettre en perspective les chiffres et les indicateurs par du travail de terrain qualitatif, plus en relation avec les citoyens afin de comprendre ce qu'ils vivent, ce qu'ils ressentent et ce qu'ils mettent en place comme stratégies. Ce travail de réflexion ne peut que soutenir davantage les politiques publiques tout en constituant un dispositif qui permette aux jeunes de retrouver de la confiance largement perdue en leurs représentants politiques.

Ainsi, prendre le temps d'écouter les jeunes parler librement de leur parcours de vie, de leur perception par rapport à ce qu'ils ont vécu et identifier leurs logiques d'action pour s'en sortir et ce, avec d'autres jeunes, a permis de délier progressivement la parole, de créer une confiance et un respect essentiels au bien-être de chacun et de développer la réflexivité<sup>8</sup> individuelle et du groupe.

Face au creusement des inégalités entre les jeunes de cette génération, phénomène démontré récemment par les données du Baromètre Social de Wallonie (2014), la question de quelles politiques publiques déployer pour atténuer le cumul des infortunes qui pèsent sur l'avenir de ces groupes d'exclus dans la population jeune est cruciale (OEJAJ, 2014). Une société démocratique ne peut en effet faire l'économie d'entreprendre et de maintenir le dialogue avec des cohortes de plus en plus importantes d'individus qui vivent des difficultés similaires d'insertion sociale, telles que précarité, désaffiliation, décrochage, discrimination, isolement, etc.

### 1.1. Repères statistiques

Avant de présenter la méthodologie spécifique à cette recherche et afin de cibler quelque peu le public dont il s'agit, nous proposons à titre purement indicatif<sup>9</sup> quelques chiffres issus d'autres recherches, « quantités non négligeables » pour caractériser les situations de vie vécues par les jeunes et qui se dévoileront dans leurs récits de vie.

---

Différentes rencontres ont été réalisées avec les chefs de projets des PCS des 12 communes et suite à une réflexion collective et approfondie, nous avons choisi d'investiguer un sous-thème, choisi majoritairement par les communes et ce, avec une méthodologie qualitative. Ce sous thème est intitulé : La capacité d'être un acteur dans la société, de se prendre en charge par opposition au sentiment d'impuissance et d'inexistence.

6 En référence à l'ouvrage « La Galère : jeunes en survie » de François Dubet (1995).

7 La participation des enfants et des jeunes en situation de pauvreté. Leçons tirées des pratiques. Fondation Roi Baudouin, UNICEF, 2010.

8 La notion de réflexivité nous paraît importante dans cette recherche car c'est grâce à l'action sociale sur laquelle le jeune-acteur pose un regard réflexif qu'il peut prendre distance par rapport à son action et devenir un individu-sujet. Dewey dans son ouvrage *How we think*, utilisait les termes de « *pensée réflexive* » pour désigner « *une manière de penser consciente de ses causes et de ses conséquences* ». Dans *Démocratie et éducation* (1990/1916), ce même auteur utilise aussi l'expression « *expérience réflexive* » soulignant ainsi les étapes d'un processus réflexif totalement situé dans l'expérience même de l'individu. Ainsi, le sujet n'est pas entièrement défini par ses rôles sociaux. Il a une capacité réflexive sur ses différentes logiques d'action (Touraine A., 1965) et sur les expériences qu'il vit (Dubet F., 1994). Il s'agit bien là d'un sujet au travail qui prend distance sur ses multiples logiques d'action. C'est donc dans la dynamique de ce « travail » que se constituent la subjectivité et la réflexivité des jeunes acteurs de l'étude. (Lavolette C., 2010).

9 Mais cela mériterait des analyses en profondeur et des articulations dans un cadre plus quantitatif cette fois.

Les 18-29 ans bénéficiaires du RIS + ERIS pour 2014<sup>10</sup>:

Wallonie :	10.793 hommes	11.778 femmes	Total : 22.570
Bruxelles :	6.698 hommes	8.136 femmes	Total : 14.834
			Total WB : 37.404
Flandre :	6.335 hommes	5912 femmes	Total : 12.247

+++++

En Wallonie, 24% des enfants de 0 à 3 ans et à Bruxelles, 34% de ces enfants vivent dans des familles considérées comme pauvres<sup>11</sup>. Selon l'Unicef, « la Belgique a un des taux de pauvreté infantile les plus hauts d'Europe ». La récente étude de Solidaris montre que ce n'est pas qu'une question de revenus. La réalité est plus complexe et confirme que 3 enfants sur 10 vivent dans un écosystème socio-culturel d'exclusion et de reproduction<sup>12</sup>.

+++++

Les placements en IPPJ pour 2010 dans les 6 centres wallons : 1834 jeunes.

+++++

Les 18-29 ans en prison<sup>13</sup> : Il y a actuellement 3278 détenus âgés de 18 à moins de 30 ans dans les prisons belges.

+++++

Les mères adolescentes pour 2010 (nombre de bébés)<sup>14</sup> :

Wallonie :	12-15 ans :	48	
	16-17 ans :	317	
Bruxelles :	12-15 ans :	8	
	16-17 ans :	70	→Total : 443
Flandre	12-15 ans :	31	
	16-17 ans :	246	→Total : 277

+++++

Une idée de la maltraitance<sup>15</sup> :

*Nombre de jeunes en difficulté ou en danger pris en charge dans l'aide à la jeunesse en 2013: 42.269 jeunes.*

*La maltraitance touche autant les garçons que les filles. Toutes les tranches d'âge sont confrontées à ce type de difficultés.*

*Aux situations dont le motif de prise en charge est la maltraitance, il y a lieu d'ajouter les enfants qui vivent des situations dans lesquelles ils risquent d'être confrontés à de la maltraitance ou à une situation de danger, parmi les 23.650 jeunes pour lesquels nous disposons d'une information sur les motifs de prises en charge :*

- 37 % des jeunes pris en charge rencontrent un danger ou des difficultés graves en raison des problèmes de leurs parents (difficultés psychologiques, voire psychiatriques, alcoolisme, immaturité, ...) (soit 8.712 jeunes).
- 31 % des jeunes sont confrontés à des conflits graves au sein de leur famille ou à de la violence entre leurs parents (soit 7.255 jeunes).
- 29 % des jeunes ont été aidés en raison des difficultés de leurs parents à assumer leur rôle parental (parents dépassés, attitudes éducatives inadéquates, ...) (soit 6.822 jeunes).

10 Source : SPP Intégration sociale, données en moyenne annuelle 2014.

11 Ces chiffres sont conformes à d'autres constats établis par l'IWEPS, la Fondation Roi Baudouin et l'UNICEF.

12 Le Thermomètre Solidaris, « Comment vont les parents de jeunes enfants 0-3 ans ? » Rapport de recherche, Décembre 2015.

13 Source : Service public fédéral Justice. Direction générale EPI Etablissements Pénitentiaires (contacté en mars 2016).

14 Source : Bulletins d'Etat-civil 1998-2012, SPF Economie, DGS (calculs de l'IWEPS).

15 Source : « Quelques données relatives à des jeunes victimes de maltraitance », Fédération Wallonie-Bruxelles, Aide à la jeunesse, Pour l'année 2013. Site <http://www.aidealajeunesse.cfwb.be/>, consulté le 1<sup>er</sup> mars 2016.

## 2. Une méthodologie de recherche spécifique pour un public particulier

### 2.1. Repères généraux

Il faut souligner d'abord le fait que depuis le début du processus de recherche dans une approche inductive, nous avons œuvré dans une optique de collaboration et de participation avec les partenaires des communes et avec les jeunes, conférant ainsi une dynamique particulière de co-construction à cette étude. La construction du questionnaire par exemple a été réalisée avec un groupe de 8 jeunes qui ont orienté clairement les questions en fonction de leur vécu et de leurs attentes par rapport à une telle recherche.

Sur le plan de la méthode, le choix d'une approche biographique axée non pas sur le récit de vie mais plutôt sur le récit de leurs pratiques par les jeunes a constitué le support méthodologique le plus approprié pour construire la recherche. Cette approche s'élabore sur les fondements épistémologiques de l'herméneutique que nous verrons plus en détails dans le premier point.

En outre, très tôt dans la préparation méthodologique de la recherche avec les partenaires des communes, nous avons opté pour des entretiens collectifs dans des groupes de paroles plutôt que des entretiens individuels. Ce choix méthodologique de l'entretien collectif sera expliqué dans le second point.

Enfin, travailler avec des individus issus de quartiers populaires et défavorisés demande une implication et un engagement profond qui nécessitent un déploiement dans la durée. Dans ce cadre, l'orientation de la démarche méthodologique est ethnosociologique (Bertaux, 2001) avec une dynamique d'intervention sociologique (Touraine, 1978 ; Cousin et Rui, 2010). Ces deux éléments qui complètent la méthodologie constituent le troisième point de ce chapitre.

#### 2.1.1. Les récits de pratiques (de vie) dans une démarche herméneutique

La méthode des récits de pratiques de vie<sup>16</sup> abordée au cours d'entretiens collectifs est utilisée comme un outil de travail du jeune sur sa propre histoire. Et dans notre contexte, ce travail est sans doute d'autant plus agissant que l'introspection biographique, qui pourrait être gagée dans n'importe quel entretien individuel est soumise dans ce cas à l'attention et à l'interprétation de l'ensemble du groupe (Duchesne et Haegel, 2013). En outre, nous pensons, selon l'expression de Pineau et Legrand, que conférer aux gens ordinaires leur droit à l'expression mais aussi valider cette expression est un choix profondément *épistémopolitique*. Car c'est en effet accepter de reconnaître que la lutte pour la vie déploie chez ces jeunes acteurs et sujets probablement autant de pouvoir et de savoir-vivre valables, même inconscients voire « frauduleux », que les tentatives de gestion de ces mêmes vies par des systèmes institués de l'extérieur (Pineau, Legrand, 1993). La méthodologie des récits de vie donne donc plein crédit aux récits des gens ordinaires nous dit Grell (1986), c'est pourquoi l'approche biographique a acquis une vocation politique et est volontiers utilisée dans des recherches « non traditionnelles », comme la recherche-action ou la recherche féministe par exemple.

---

<sup>16</sup> Nous entendons par récits de pratiques de vie, le récit par les jeunes de morceaux de leur histoire qui tendent à répondre à la question suis-je un acteur de ma propre vie ? Il ne s'agit donc pas à proprement parler du récit de leur vie en tant que processus, même si la méthodologie de recueil et d'analyse est similaire. La juxtaposition des événements et de leurs pratiques de vie pourrait néanmoins permettre de reconstruire leur parcours de vie, mais ça n'en est pas l'objectif final.

Le récit de vie facilite l'accès aux représentations et à la manière dont les personnes vivent leur communauté et leur société (Cabanes, 2000). Cette approche inductive présente aussi la capacité de fournir des hypothèses pour une compréhension plus générale d'un monde social, tel qu'une maison ou une régie de quartier par exemple, et/ou d'une catégorie de situation<sup>17</sup>, telle que des jeunes de 18 à 30 ans qui vivent dans des quartiers où la précarité et la pauvreté, le non emploi et la désaffiliation sont vécus par une majorité de leurs habitants.

Pour poursuivre, la méthode biographique utilisée dans cette recherche s'élabore plus précisément sur les fondements épistémologiques de l'herméneutique<sup>18</sup>.

La richesse de l'herméneutique est d'offrir à la fois une théorie et une méthode pour donner du sens et produire des savoirs à partir du vécu de la vie (Desmarais, 2009). Tout au long de la démarche, les jeunes qui se racontent sont alors mobilisés dans un « travail de mise en mots et en sens d'expériences humaines » dans des mouvements dialectiques de va-et-vient entre leur place en tant qu'individu ou au sein d'un collectif, entre subjectivité et objectivité, singulier et universel ou encore entre aliénation et émancipation.

Voici alors les trois étapes du processus herméneutique :

**Primo l'expérience** ; nous savons qu'elle se manifeste dans la complexité des actions qui façonnent les jeunes mais aussi dans le propre regard que ceux-ci portent sur cette expérience au sein de leur culture et face à l'histoire. Ainsi, c'est à travers l'expérience et les émotions et sentiments qui en découlent que les acteurs-sujets réflexifs découvrent leur subjectivité telle une expérimentation du réel (Dubet, 1994). C'est cette subjectivité ou expérience qu'ils font de ce monde et qu'ils élaborent sans répit qui donne alors sens au monde (Desmarais, 2009).

**Secundo l'expression** ; pour cheminer progressivement vers la compréhension de ses actions, l'acteur-sujet doit procéder à une mise en mots, c'est-à-dire une manière d'objectiver son expérience sous la forme d'idées ou d'actions (Finger, 1983). Mais comme l'a relevé Dilthey lui-même (Dilthey, 1988) et bien d'autres auteurs (Turner et Bruner, 1986 ; Desmarais, 2009, etc.), la relation entre expérience et expression fait apparaître un caractère profondément dialectique. Ainsi l'expérience structure son expression car le jeune qui se raconte conserve une dimension affectivo-culturelle et cognitive de son vécu expérientiel et l'acte de narration en lui-même est acte d'interprétation. Mais à l'opposé, l'expression structure l'expérience car elle produit des significations porteuses de nouvelles orientations pour l'action. Elle permet enfin au jeune narrateur d'entrer en communication avec l'expérience des autres.

**Tertio la compréhension** ; dans la démarche herméneutique pensée par Dilthey, elle est la dernière étape d'un processus épistémologique, véritable recherche de sens, qui englobe l'expérience et l'expression. La compréhension pour cet auteur est alors bien plus qu'une activité cognitive : elle représente la totalité de l'expérience (Desmarais, 2009). Et dans le fait de comprendre, il ne s'agit pas tant d'expliquer ce que l'on voit que de discerner les processus à l'œuvre dans la vision et l'énonciation (Laplantine, 2005). En outre, après la compréhension de soi, vient la compréhension des autres et la distance réflexive, comme l'appelle Desmarais, en est alors une clé.

La compréhension requiert en fait plus largement, d'être capable de saisir le sens des actions de l'acteur-sujet, d'examiner les stratégies qui portent ces actions, d'inscrire celles-ci dans des rapports de pouvoir et d'intérêt, d'en découvrir les logiques de rationalité et de légitimité qu'elles mettent à jour. Cela demande du temps et nécessite une longue fréquentation du terrain, ainsi que l'instauration de liens de confiance avec les jeunes interlocuteurs et la familiarisation avec leurs formes de langage et de culture au cœur de l'histoire.

Et pour revenir aux jeunes des groupes de paroles qui racontent leur histoire, comprendre c'est enfin « être capable de suivre le déroulement de ces histoires, avec leurs coups de théâtre et leurs renversements de situation, mais aussi d'avoir du recul pour ne pas tomber dans l'illusion biographique, et pour être à même d'entendre des versions alternatives. Comprendre, c'est se plonger dans cet océan d'histoires qui s'enchaînent et se répondent les unes aux autres... » (Céfaï, 2003 : 538).

17 Je reviendrai un peu plus en détail sur ces deux notions empruntées à Bertaux.

18 Énoncée en 1910 par Dilthey et reprise par Desmarais (2009) et Laplantine (2005) entre autres.

Ces trois étapes de l'herméneutique sont fondamentales dans le processus méthodologique qui s'est déroulé avec les jeunes dans les maisons et régies de quartier et chacune d'entre elles est en lien étroit avec le processus personnel de construction identitaire de chaque jeune qui a livré son récit de pratiques de vie. Ainsi, rendre compte de sa propre expérience par une mise en mots a souvent relevé d'un exercice nouveau pour les jeunes des groupes de paroles. De plus, la réflexivité qui a accompagné la compréhension de leur propre vécu a pu entraîner et/ou modifier l'engagement de ces jeunes acteurs-sujets dans les différents champs de leur vie, comme nous le verrons dans l'analyse.

Mais revenons quelque peu sur les motivations épistémologiques du choix des entretiens collectifs pour cette recherche.

### 2.1.2. Des entretiens collectifs aux groupes de paroles

C'est à la lecture des pères fondateurs des « focus groups », Lazarsfeld et Merton (1946), et plus tard Lewin (1948), mais aussi de sociologues tels que Touraine ou Dubet (qui ont travaillé avec des jeunes des banlieues dans les années 1990), que le choix des groupes dans le cadre d'entretiens collectifs s'est imposé pour la recherche « jeunes acteurs ». Elle nous a paru particulièrement intéressante car dans notre précepte théorique nous mettons au premier plan le fait que la pensée n'est pas déjà donnée. Elle découle d'un processus d'élaboration qui s'accomplit à travers la parole, dans un contexte social spécifique, c'est-à-dire dans un cadre collectif et contradictoire (Duchesne et Haegel, 2013). L'intérêt de l'entretien collectif est alors d'identifier les prises de position des membres du groupe en interaction les uns avec les autres et non pas de manière isolée. Cette méthode permet donc à la fois l'analyse des significations partagées par les individus présents et celles du désaccord, grâce à la prise en compte des interactions sociales qui se révèlent dans la discussion.

Dans le cadre de cette recherche, on se concentre plus particulièrement sur l'expérience vécue par l'ensemble des enquêtés qui traversent les mêmes « galères » et l'utilisation des entretiens collectifs, comme nous le verrons a contribué véritablement à réduire les inhibitions individuelles<sup>19</sup>. Nous avons en effet observé un réel effet d'« entraînement » des jeunes les uns par rapport aux autres. En outre, la méthode a facilité le travail de remémoration entre eux de leur histoire personnelle.

Le travail avec les jeunes dans les communes wallonnes a montré par exemple à quel point la méthode collective (par opposition à l'entretien individuel) est particulièrement adaptée pour aborder des sujets sensibles, tels que la violence et la prison, les trafics ou encore la sexualité<sup>20</sup>.

Sur un plan scientifique, l'utilisation de l'entretien collectif cherche à comprendre ce que le groupe produit et donc le but est de recueillir des données produites dans un cadre collectif et non pas d'étudier le fonctionnement du groupe que celui-ci soit préexistant ou non d'ailleurs au dispositif.

Alors entretiens collectifs ou groupes de paroles ? Il existe en fait plusieurs modalités pour constituer les groupes, les jeunes peuvent se connaître ou non, être plus ou moins nombreux, se ressembler ou pas, etc. Puisque nous avons travaillé avec des partenaires sociaux des PCS et CPAS des communes et que ce sont ces derniers qui ont proposé de travailler avec tel ou tel jeune et/ou groupe de jeunes, il peut en effet y avoir différents cas de figures. Comme nous le verrons, il est fondamental de mentionner ces différences entre groupes car cela peut impliquer des variations dans l'analyse. Néanmoins, même si les auteurs de la méthode de l'entretien collectif estiment que la notion de groupe implique au moins plusieurs personnes qui se connaissent, nous avons choisi le terme de *groupes de paroles* lorsque l'on mentionne ces groupements: *groupes* car au fur et à mesure des rencontres, les jeunes même s'ils ne se connaissaient pas au départ, se sont « appropriés » leur groupe en

19 Il faut souligner que cet effet n'est pas systématique voire « mécanique » aux focus groups, néanmoins les dynamiques vécues dans les 7 groupes de ce premier exercice ont été réellement porteuses et facilitatrices de la parole des jeunes. Nous reviendrons bien sûr sur les facteurs propres à la recherche et qui ont facilité la mise en place du dispositif collectif à tous les niveaux. Mais la démarche qui se fonde à l'origine sur une démarche participative avec les communes prend toute son importance ici car il semble que le travail de réflexion à long terme sur le bien-être aurait fait tache d'huile sur les jeunes qui se sont senti réellement écouté et acteurs de la recherche au même titre que la chercheuse, ou les assistants sociaux et éducateurs de terrain. Ne dit-on pas que dans l'éducation, rien ne vaut l'exemple ?

20 Contrairement à la vision française, ce point de vue est partagé par les chercheurs anglo-saxons qui défendent la méthode collective pour traiter de sujets « sensibles » (Duchesne et Haegel, 2013).

construisant un réel lien d'appartenance, au point que si les travailleurs sociaux ont émis plusieurs fois la possibilité d'accueillir un nouveau, il n'en était unanimement pas question pour les « natifs » du groupe<sup>21</sup>. *De paroles*, car il a été question de donner la parole aux jeunes dans une démarche herméneutique, mais aussi dans un objectif émancipatoire (la parole qui libère et reflète des parcours de vie, Bertaux, 2001), d'où le terme également d'acteurs-sujets. Les 7 groupes de jeunes rencontrés étaient ainsi constitués de 4 à 8 jeunes filles et garçons. Pour être plus précis, 47 jeunes ont fait partie de ces groupes dont 20 filles et 27 garçons.

Pour poursuivre et compléter l'approche méthodologique, les entretiens collectifs dans les groupes de paroles servent donc de supports à une méthode des récits de pratiques de vie et ce, avec une orientation ethnosociologique.

### 2.1.3. L'orientation : une approche ethnosociologique dans une perspective d'intervention

Plus qu'une approche biographique dans un cadre d'entretiens collectifs, notre démarche méthodologique est d'inspiration ethno-sociologique : « ethno » pour ce qui est du rapport au terrain, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un type de recherche empirique qui s'inspire de la tradition ethnographique pour ses techniques d'observation et « sociologique » pour tout ce qui concerne le questionnement et les références théoriques, c'est-à-dire qui construit ses objets par référence à des problématiques sociologiques (Bertaux-Wiame, 1986, Bertaux, 2001).

En outre, utilisée dans un cadre scientifique, la perspective d'*intervention* que nous avons voulue avec nos partenaires des communes, même si elle produit des données essentielles pour comprendre un monde social ou une catégorie de situation, a visé aussi à transformer le groupe<sup>22</sup>. Ainsi, il était clair que l'utilité de ces groupes de paroles ne devait pas rester uniquement un objectif de production de connaissances mais aussi aider les participants à trouver les moyens de prendre en main leur destinée, à replacer leur potentiel d'acteur comme moteur de leur vie. La recherche a donc eu pour préoccupation à la fois l'étude de la subjectivité et de l'expérience vécue par des jeunes, mais s'est donnée aussi, dans une certaine mesure, une mission d'émancipation, de libération, de subjectivation<sup>23</sup> de l'individu et du groupe par le travail sur soi et l'auto-analyse.

Plus empiriquement, par exemple, nous avons trouvé essentiel après les différentes rencontres avec les jeunes dans les groupes de paroles, en concertation avec eux de restituer ce qui avait été dit, réfléchi et débattu par et avec les jeunes d'une manière « ludique » et attractive. C'est ainsi qu'il a été décidé de leur présenter à tous une pièce de théâtre<sup>24</sup> qui met en scène le parcours d'un jeune sortant d'un IPPJ<sup>25</sup> et suivie par un débat avec les éducateurs, assistants sociaux, sociologues et les jeunes eux-mêmes venus de tous les groupes. A l'évaluation de cette expérience, il s'est avéré qu'autant les jeunes que les travailleurs sociaux qui les accompagnent ont participé avec beaucoup d'enthousiasme. Le débat a révélé tout le cheminement réflexif que les jeunes ont accompli durant les groupes de paroles, réflexivité qui s'est encore accrue au moment des échanges après la pièce. En référence à ce que disent les travailleurs sociaux, il est ressorti des échanges une qualité exceptionnelle et une grande liberté de parole, malgré le fait que les groupes étaient très distincts, ne se connaissaient pas et étaient issus de milieux de vie très différents. Il s'est dégagé également des interventions une grande maturité et beaucoup de sincérité, malgré pour la plupart des vies « cabossées » et profondément précaires. Un président de CPAS nous a confié également combien ce travail de recherche-action « *l'avait fait grandir* » et que suite à ce travail, il allait développer de nouvelles expériences avec les jeunes dans sa commune.

21 Recevant encore régulièrement des nouvelles des maisons de quartier, il semble en effet que les jeunes qui ont partagé beaucoup d'intimité au moment des groupes de paroles gardent un lien, on pourrait dire une véritable identité d'un *Nous* collectif, voire solidaire (de Gaulejac, 2009).

22 Cette recherche fait partie des recherches-actions, « recherches dans lesquelles il y a une action délibérée de transformation de la réalité ; recherches ayant un double objectif : transformer la réalité et produire des connaissances concernant ces transformations » (Hugon et Seibel, 1988, p.13). On pourrait aussi concevoir, à l'instar de certains auteurs, la recherche-action en tant que stratégie à laquelle est adjointe une fonction de formation des personnes impliquées (Lewin, 1948 ; Goyette, Lessard-Hébert, 1987).

23 Les jeunes acteurs-sujets doivent constamment construire leur cohérence autour d'un axe subjectif-objectif qui constitue leur identité. L'identité personnelle est l'appropriation subjective de l'identité ; dans cette étude, il s'agit donc de jeunes sujets féminins et masculins, entre 18 et 30 ans, qui vivent dans des quartiers populaires et qui s'interrogent en groupe sur leur capacité d'être des acteurs dans leur vie et dans la société.

24 Il s'agit du spectacle belge de la compagnie Cryotopsie « *Dans le ventre* », mis en scène par Alexandre Drouet et joué par Thibault Wathelet. <http://www.cryotopsie.be/dans-le-ventre/>

25 Institution Publique de Protection de la Jeunesse.

Mais pour bien comprendre le cheminement de la recherche, revenons au début de la démarche avec la première étape du processus de compréhension du vécu des jeunes : l'observation et la cueillette de données.

## 2.2. Les conditions du recueil des paroles des jeunes dans les groupes

### 2.2.1. La force de l'observation

Sur le plan de l'observation, « l'observation participante » a fait partie intégrante de notre approche méthodologique, même si l'analyse repose essentiellement sur les récits de pratiques de vie des jeunes partagés dans les groupes de paroles. Nous ne nous attarderons pas sur cette dimension par ailleurs bien décrite dans d'autres travaux (Lindeman, 1924 ; Palmer, 1928 ; Céfaï, 2003 ; Laviolette, 2010). Retenons seulement le point de vue de Céfaï qui, inspiré par l'école de Chicago<sup>26</sup>, décrit très adroitement la manière dont nous concevons la place du chercheur sur le terrain. Ainsi, pour cet auteur, « l'enquêteur de terrain est certes un observateur, mais aussi un acteur à part entière qui, par sa présence sur le site naturel de l'enquête, provoque des zones de turbulence. L'enquêteur induit la configuration de nouvelles situations sociales, il se voit attribuer des places dans le maillage des relations sociales, qui s'organisent moyennant des réseaux de catégorisation et de classement, et il entre dans des processus de socialisation parfois incontrôlables qui bousculent sévèrement ses repères de la réalité. Il est confronté à des options méthodologiques et à des obligations morales, alternatives et concurrentes ; il se déplace à travers une multiplicité de « provinces de sens » qui s'ouvrent comme autant d'horizons au prisme de son expérience du monde et d'autrui » (Céfaï, 2003 : 530, 531).

Mais quels jeunes avons-nous rencontrés et pourquoi eux ?

### 2.2.2. Le point de départ : pragmatisme et confiance aux partenaires communaux

Comme il a été souligné auparavant, différemment de la majorité des recherches sociologiques et anthropologiques, le choix des jeunes et des groupes a été celui des partenaires communaux et non pas selon un échantillonnage décidé au départ par le chercheur ; de façon tout à fait pragmatique, nous avons suivi alors leur proposition tout en veillant à ce que leur choix réponde à des questions fondamentales comme l'identification de jeunes répondant aux caractéristiques recherchées et surtout qui soient d'accord de participer à ce type de recherche-action. Ainsi, les principales logiques évoquées étaient de nous faire rencontrer des jeunes qui posaient question dans le quartier ou la commune et avec qui un travail de réflexion serait bénéfique, mais qui étaient aussi partants. Dans le cadre d'un nouveau projet de régie de quartier<sup>27</sup> par exemple, il s'est avéré que la recherche pourrait être aussi un levier fédérateur pour les jeunes et pour l'éducateur et l'ouvrier compagnon qui débutaient le projet avec 7 jeunes. Pour d'autres groupes, il s'est avéré que le groupe de paroles incarnait peut être la « dernière chance » de remettre certains jeunes en selle, des jeunes particulièrement exclus (et s'excluant), et sans plus aucun projet de vie et d'avenir. Hormis trois groupes d'une maison de quartier en périphérie de 2 grandes villes, où les jeunes se connaissaient au préalable, les quatre autres groupes n'étaient pas constitués avec des jeunes qui se connaissaient. Ces derniers n'étaient donc pas préexistants à la recherche mais se sont « solidifiés » au fur et à mesure des rencontres, créant ainsi un groupe souvent très soudé autour d'une identité reliée au thème de la recherche : un groupe de « jeunes acteurs ». Nous reviendrons sur ce point très important de la cohésion, du respect et de la solidarité qui régnaient au sein de tous les groupes, mais des

26 « Depuis sa fondation à la fin du XIXe siècle, l'université de Chicago a donné naissance à plusieurs « écoles » dans les domaines les plus divers : sociologie, architecture, économie, etc. L'école sociologique, dite de l'écologie urbaine, a connu son apogée au cours des décennies 1920-1930, autour notamment de R. E. Park, et grâce à l'impulsion que donna W. I. Thomas, dès avant la Première Guerre mondiale, aux études de sociologie empirique. Animés par l'exigence d'une observation objective de la réalité sociale, les sociologues de l'école de Chicago ont été également soucieux de produire un savoir qui puisse servir utilement les politiques de contrôle social et de réforme. Ils se sont attachés à décrire et à comprendre les changements sociaux et culturels considérables qui accompagnent la spectaculaire croissance des villes américaines, et, en tout premier lieu, de Chicago. Leurs études de familles d'immigrants, leurs monographies de quartiers, leurs analyses des phénomènes de délinquance s'articulent à une réflexion théorique sur les processus complexes de désorganisation et de réorganisation qui affectent aussi bien les attitudes individuelles et les modes de vie que les espaces urbains eux-mêmes [...] »

(Source : [www.universalis.fr/encyclopédie/D942131/Chicago\\_Ecole\\_de.htm](http://www.universalis.fr/encyclopédie/D942131/Chicago_Ecole_de.htm) consulté le 10/11/2009)

27 La Régie des Quartiers est une association sans but lucratif qui poursuit les missions suivantes: le développement de la dynamique de quartier et l'accompagnement à l'insertion socio-professionnelle des demandeurs d'emploi. Elle déploie ses activités sur des quartiers d'habitations sociales et de rénovation urbaine. Elle est agréée par le Gouvernement wallon (arrêté du 23.09.2004). Source : <http://www.dinant.be/economie/emploi/la-regie-des-quartiers>.

éléments explicatifs se trouvent certainement dans le choix des lieux adoptés pour la rencontre mais aussi grâce à la facilitation qui a été systématiquement réalisée de la même manière dans tous les groupes.

Quels lieux ont alors été investis pour recueillir la parole des jeunes ?

### 2.2.3. Régie ou maison de quartier, bibliothèque communale : lieux anodins ou magiques ?

Le cadre physique pour réaliser les entretiens dans les groupes de paroles constitue un élément important pour le succès de l'expérience, même si en accord avec Agier, le terrain n'est pas uniquement une chose telle qu'un lieu, une institution, un groupe ethnique ou une catégorie sociale. C'est tout d'abord « un ensemble de relations personnelles où on apprend des choses ». Aller sur le terrain, c'est établir des relations personnelles avec des personnes que l'on ne connaît pas ou peu, chez qui on « débarque » un peu par effraction (Agier, 2004).

Pour chacun des 7 groupes, un lieu spécifique a été néanmoins choisi, loin du bureau de l'assistant social du CPAS ou du PCS qui peut rappeler les contraintes de contrôle et de suivi social et donc inhiber ou empêcher la parole des jeunes. Notre choix s'est donc porté selon les quartiers sur la salle commune de la maison de quartier, bien familière des jeunes qui y viennent souvent pour une activité ou simplement pour saluer l'éducateur, la salle de réunion de la régie, le réfectoire d'une EFT<sup>28</sup> ou encore un petit musée local dans une bibliothèque communale. Lieux de vie et d'appartenance pour la plupart des groupes ou lieux que l'on s'approprie, l'ambiance et le décor ont été souvent propices au partage et à l'écoute de l'intime. Il faut néanmoins souligner deux éléments qui nuancent ce propos par rapport à l'harmonie accueillante des lieux. Le premier m'a été révélé très vite lors du premier groupe dans une régie de quartier. Cette régie avait été en effet domiciliée par la commune dans une maison dont plus personne ne voulait puisque le « théâtre » l'année précédente d'un crime familial dramatique. « *T'as vu dans quoi on nous met ? Ça prouve bien qu'ils en ont rien à foutre de nous !* » nous déclarait un jeune de 23 ans.

Le second élément tient à l'importance que certains jeunes accordent à la maison de quartier, à *leur* maison de quartier. Ainsi, lors d'une rencontre en soirée<sup>29</sup>, des jeunes plus âgés et visiblement éméchés qui n'avaient pas été « recrutés » pour participer au groupe de paroles ont fait irruption dans la salle de la maison de quartier et interpellé violemment le groupe et les éducateurs. Cette expérience met en lumière le fait que l'appartenance au groupe est fondamentale pour ces jeunes qui en ont fait un véritable « foyer identitaire »<sup>30</sup>, palliant en quelque sorte le manque du foyer familial d'origine.

Pour poursuivre, comment s'y prendre ensuite pour amorcer le dialogue dans les groupes de paroles ?

### 2.2.4. La rencontre avec le premier groupe de jeunes et la construction du guide d'entretien

Le premier groupe de jeunes rencontrés s'est produit dans une EFT et est un peu particulier puisqu'il s'agissait du groupe « exploratoire », celui avec qui nous avons élaboré le « guide d'entretien ». C'est donc avec 8 jeunes (5 garçons et 3 filles entre 18 et 30 ans) que nous avons construit pas à pas les thèmes à aborder et à investiguer. La participation du groupe a été étonnante et très efficace, les jeunes se sentaient visiblement très valorisés par cet exercice. Comme l'a démontré Bertaux (2001), quand on arrive dans un monde social, l'enjeu principal est « de bien passer »; il faut donc inspirer confiance, avec naturel. Nous avons donc évité de parler d'enquête en expliquant ce pourquoi nous étions là : « *Nous aimerions comprendre comment vous gérez vos vie au quotidien et surtout si vous vous sentez acteurs de votre vie, avec les capacités de vous prendre en charge* ». Nous avons donc exposé les objectifs principaux de la recherche et garanti la confidentialité.

28 Entreprise de Formation par le Travail.

29 Il est à relever que les entretiens réalisés en journée et ceux qui se sont déroulés en soirée présentent des particularités qui seraient intéressantes de développer, mais ce n'est pas l'objectif de cette étude. Ainsi des anthropologues et des sociologues s'interrogent sur la spécificité du monde de la nuit, cet *autre monde* qui régit de manière très différente que la journée, les logiques et les conduites sociales (Bordin G., 2010 ; en collaboration avec J. Galinier, A. Monod-Becquelin, P. Salzarulo, I. Zilli, L. Fontaine, F. Fourmaux, J. Ponce, P. Simonnot, M. Therrien, "Anthropology of the night: Cross-disciplinary investigations" ; ou encore Espinasse C., Gwiazdzinski L., Heurion E. (dir.), (2005), *La nuit en question(s)*, Colloque de Cerisy, L'Aube, essai.

30 Ainsi, les identités collectives sont nécessaires dans la construction de l'individu, même si cela semble quelque peu paradoxal dans le mouvement global de l'hyperindividualisme moderne. Pour les jeunes qui n'ont pas développé une identité individuelle solide au sein d'une famille-ressource bienveillante, l'appartenance à un groupe ou un collectif leur permet de se sentir davantage eux-mêmes (Kaufmann, 2004).

En situant le « filtre » de la catégorie sociale à laquelle ils appartiennent (des jeunes entre 18 et 30 ans qui essaient de s'en sortir et de reprendre en main leur propre vie souvent après des déboires et difficultés), nous leur avons proposé de se « raconter » chacun à leur tour, tout en racontant ce qu'ils voulaient, sans aucun « devoir de raconter ». Entre temps de silence, d'émotions fortes, de confidences, de moments de gênes, certains moments de l'entretien ont pu être éprouvants mais le respect mutuel et la solidarité entre eux ont toujours été très présents.

Nous avons alors enregistré avec un magnétophone deux entrevues de 2h avec le groupe à quelques semaines d'intervalle. L'utilisation d'un magnéto peut modifier la nature de l'entretien, mais cela n'a pas semblé constituer un problème pour les jeunes.

Le premier groupe que l'on rencontre a donc été dans ce cas de recherche, une ressource impressionnante d'informations (en qualité et en quantité) et véritablement celle qui a orienté toute la recherche. Les jeunes ont bien compris les questions de recherche qui nous ont amenés à eux et ils se sont approprié la démarche avec beaucoup de « discernement et d'insight », dirait Desmarais (1986). Ce groupe de paroles a donc servi d'épreuve pour la construction du guide d'entretien<sup>31</sup> et de point de comparaison avec les récits des groupes qui ont suivi. En outre, il nous a permis de développer un premier niveau de connaissance du vécu de ces jeunes et cela reste une grande chance et un moment de rencontre humaine inoubliable.

### 2.2.5. Chaque nouveau groupe de paroles ou l'affinage d'un processus

Seize rencontres ont alors été réalisées entre octobre 2014 et mai 2015. Cette partie passionnante de la recherche s'est organisée entre la réalisation des entretiens collectifs, leur retranscription et la construction progressive du modèle théorique.

La retranscription de chaque entretien collectif s'est faite quasi systématiquement après chaque rencontre et petit à petit la connaissance de l'histoire des jeunes, de leur vécu, de leurs émotions et sentiments s'est approfondie. Cela a permis sans aucun doute d'amorcer la phase d'analyse et d'interprétation<sup>32</sup>.

## 2.3. Procédure d'analyse : de l'arbre de sens aux récurrences dans les parcours de vie des jeunes

L'analyse qualitative d'un corpus complet de récits de pratiques de vie<sup>33</sup> représente une phase cruciale et délicate de la recherche. Elle commence dès le début du travail de terrain et s'enrichit au fur et à mesure du recueil des témoignages. Nous proposons un mode d'analyse spécifique et original, afin de faire ressortir des éléments pertinents d'information et de signification, tels des indices, dans chacun des récits de pratiques des jeunes en vue de l'analyse comparative.

Les différentes étapes de l'analyse s'inscrivent donc dans la continuation d'une épistémologie herméneutique, en voici le processus.

---

31 En annexe 1.

32 Pour information, avec 1000 pages environ de retranscription et plus de 500 pour une première analyse, la tâche est importante si l'on veut extraire l'essence de la parole des jeunes et espérer un changement par des propositions qui tiennent.

33 Lorsque nous parlons du *récit*, il s'agit bien du recueil de tout ce qui a été dit et échangé dans le dialogue entre la chercheuse et les jeunes au cours des entretiens dans les groupes de paroles. Il s'agit du texte retranscrit fidèlement à l'état brut, c'est-à-dire sans en changer la formulation ou corriger telle ou telle erreur de grammaire ou d'orthographe.

### 2.3.1. Construction de l'« arbre de sens »

Le premier groupe de jeunes qui a contribué à construire le guide d'entretien et s'est essayé à « jouer le jeu de la narration » a constitué le récit des pratiques singulières de « base » qui a servi en fait de structure initiale à toute l'analyse<sup>34</sup>. En effet, les jeunes avaient largement traversé dans leurs récits les différentes thématiques de la capacité d'être l'acteur (ou pas) de sa propre vie, utiles à la recherche.

L'analyse de ce premier récit de dialogues entre les jeunes du premier groupe est devenue alors le « prototype » pour l'analyse des récits suivants. Pour cela, il a fallu déconstruire, codifier et puis reconstruire le récit suivant différentes étapes, qui ont été à refaire pour chaque récit dans chaque groupe.

Voici alors les différentes étapes de l'analyse réalisées et que l'on peut imaginer sous la forme d'un arbre, ce qui explique la nomination d'*arbre de sens* :

1. La toute première entrée dans l'analyse d'un récit consiste à en faire des « lectures flottantes ». Le fait de lire et relire le récit permet au fur et à mesure de s'imprégner des propos de narrateurs. Chaque lecture révèle en effet, de *nouveaux contenus sémantiques* que Bertaux (2001) appelle aussi *analyse compréhensive*. Un des principes fondamentaux de celle-ci repose sur le fait qu'à la rencontre de deux horizons, celui du narrateur et celui du chercheur qui analyse, se situent les significations d'un texte.
2. La lecture inductive permet alors de relever « petit point par petit point » des petites « unités de sens » proches des propos des narrateurs. La création de sous-thèmes constitue alors les « branches plus fines de l'arbre ». Ainsi par exemple, les premières sous-catégories que nous avons pu relever pour tout ce qui touche à la famille, par exemple, sont :
  - La famille d'origine ou le chaos
  - La famille où on était bien
  - Le rapport au père : entre absence et violence ?
  - Le rapport à la mère : le pilier au socle d'argile ?
  - Le couple et la famille qui remplacent... parfois
  - Le regard sur les relations de genre : patriarcat et machisme dans les cités
  - Le regard sur les enfants : du rêve au cauchemar
  - Les services d'aide ou ce qu'il reste quand il n'y a plus rien

Ou encore dans un autre domaine, celui du regard sur la société :

- Regards sur les politiques et l'administration : mépris des indifférents et des méprisants
- Regards sur la société : ça va péter !
- Différentes visions du monde : métissage et interculturel
- Les injustices ou l'insupportable
- Le regard des autres qui élève
- Le manque d'amour et de reconnaissance : ce qu'il y a de pire

---

<sup>34</sup> Nous appelons « récit » dans le cadre de l'analyse, l'ensemble des dialogues avec les jeunes lors d'un groupe de paroles. Le récit est constitué textuellement par tout ce qui se dit et est échangé lors des rencontres avec les jeunes, mais au cœur de ce « grand récit », il y a bien le récit de chaque jeune qui se dit et se confie au groupe. Ce récit est matériellement représenté par la retranscription intégrale de chaque dialogue enregistré. Il y a donc autant de récits que de rencontres avec les jeunes lors des groupes de paroles dans les communes.

3. Dans un troisième temps, grâce au premier découpage du texte en petites « unités de sens », de grands thèmes sont apparus dévoilant les « grosses branches de l'arbre ». Ces grosses unités de sens sont puisées dans la réalité historico-empirique<sup>35</sup> des jeunes narrateurs et titrées par de grands thèmes tels que :

- Des morceaux d'histoires
- La famille
- La formation
- Le travail
- Le logement
- La gestion de l'argent
- L'image de soi
- Les projets de vie
- Le regard sur la société
- Le regard sur l'avenir
- Les interactions entre eux
- Les conseils des jeunes par rapport à la recherche

La construction de l'arbre de sens représente donc un travail de découpage en profondeur de chaque récit. C'est à partir de celui-ci que peut se réaliser alors l'analyse compréhensive des récits de chaque groupe de paroles.

### 2.3.2. Compréhension de l'essence originale de chaque récit de jeune

Le deuxième grand moment de l'analyse d'un récit demande beaucoup de rigueur, d'attention et de finesse pour faire émerger progressivement les événements, les pratiques et les représentations des acteurs-sujets au cœur de leur expérience sociale et à travers les différentes phases de leur parcours de vie (Desmarais, 2009). On identifie alors deux axes temporels qui structurent la logique biographique : le diachronique et le synchronique.

A travers des notions telles que parcours de vie, événements ou ligne de vie, l'analyse peut appréhender la structure diachronique des événements biographiques et du récit des jeunes qui se racontent dans le groupe.

La notion de *parcours de vie* tout d'abord, correspond aux différents univers (ou mondes sociaux selon Bertaux, 2001) au sein desquels s'insèrent les expériences individuelles des jeunes et qui contribuent au « social » (Desmarais, 2009). Comme le relève Bertaux, le récit d'une histoire vécue ramène immédiatement à la « réalité historico-empirique ». Celle-ci représente en fait le *parcours biographique* qui comprend la succession des situations objectives des jeunes acteurs-sujets ainsi que les événements de ce parcours et la manière dont ils les ont perçues, évaluées et agies à ce moment-là (Bertaux, 2001).

La notion *d'événement* ensuite, mérite aussi un détour conceptuel. La place de l'événement dans les récits de pratique est prépondérante et c'est le vécu de ces événements, dont certains sont catalyseurs de changement ou de réaménagement dans le processus de construction identitaire du jeune qui font que l'histoire de celui-ci est une histoire unique et singulière.

---

35 Voir définition ci-après.

Le récit qui raconte l'histoire d'une vie est donc toujours structuré autour d'une chronologie d'événements, c'est-à-dire ce qui est arrivé à l'acteur.e-sujet mais aussi ses propres actes, et les situations qui en découlent. On peut le comparer en quelque sorte à un tronc d'arbre que Bertaux appelle aussi *la ligne de vie*. Néanmoins celle-ci n'est pas une trajectoire directe ni une courbe harmonieuse car la majorité des existences sont soumises à la fois aux forces collectives qui peuvent changer des parcours de vie sans « crier gare » (Cabanès, 2000), mais aussi aux événements personnels qui traversent toute existence. Ainsi, une crise économique, une guerre, une fermeture d'usine ou encore une rencontre, un divorce, un décès, une incarcération sont autant d'événements qui, à différents niveaux, peuvent affecter des milliers de trajectoires individuelles ou simplement une existence.

Bertaux considère donc que la plupart des lignes de vie sont « brisées » (géométriquement parlant) même si dans notre culture occidentale, les individus et surtout ceux des classes dominantes, ont tendance à reconstruire leur trajectoire avec un certain phénomène de « lissage » que l'auteur appelle « idéologie biographique » et que Bourdieu a appelé « illusion biographique ».

Dans la perspective synchronique, s'étendent les pratiques et les représentations des acteurs.es-sujets dans les différents champs de leur vie, ainsi que leurs logiques d'action (Desmarais, 2009). On recherche alors la cohérence entre les différents espaces sociaux que les jeunes investissent.

Chaque sujet fait donc partie de micro-milieus comme la famille, les groupes d'amis ou les réseaux de relations, qui donnent du sens à l'acteur.e-sujet. Mais les rapports affectifs, les engagements émotionnels et moraux, les sentiments, les devoirs et les droits, les attentes, etc. qui dominent les relations intersubjectives, ne sont pas des rapports instrumentaux qui gèrent les individus. Tout se construit, se négocie, se parle dans une vie qui s'inscrit inévitablement dans des phénomènes groupaux. Ainsi, pour comprendre l'action du jeune en situation, il est fondamental qu'il évoque sa famille et les petits groupes dont il fait partie car « la famille est au centre du processus de révélation de soi » souligne de Singly (1996). Les familles sont d'ailleurs des lieux extrêmement variés selon les milieux sociaux, les contraintes extérieures, les professions, les *habitus*, les orientations religieuses et culturelles,... et la personnalité des enfants qui grandissent dans ces microcosmes se structure différemment en fonction de toutes ces diversités et leur « ligne de vie » en dépend également fortement (Bertaux, 2001 ; Bertaux-Wiame, 1986 ; de Singly, 1996).

Dans le cadre de cette recherche, l'observation du « chaos familial » qu'ont traversé 3 jeunes sur 4 de l'étude pose fortement question et ce point sera débattu lors de l'analyse.

En résumé, il est important de prendre en compte les différentes dimensions de « l'économie familiale » qui sont de deux ordres: l'économie des ressources disponibles qui influence de manière majeure parfois, les possibilités scolaires (par exemple) des enfants et l'économie culturelle, affective et surtout morale d'un groupe familial (c'est la notion de dette, d'obligation de contre-don par exemple, qui lient les uns aux autres dans le long terme (Bertaux, 2001 ; Kaufmann, 2004).

Nous pouvons à présent rentrer dans le cœur de la recherche : l'analyse des arbres de sens de chaque groupe de paroles à travers le travail de comparaison des récits, ferment de cette méthode inductive.

### 3. Analyse et interprétations des récits de pratiques au sein des groupes de paroles

A travers les récits des jeunes dans les groupes de paroles, il s'agit donc de faire ressortir le plus fidèlement possible les éléments utiles pour comprendre s'ils se perçoivent acteur de leur vie, avec la capacité de se prendre en charge dans les différents domaines de leur vie. Connaître leurs avis et les confronter dans un esprit comparatif est donc primordial pour pouvoir percevoir les tendances, les récurrences, la constance de certains mécanismes sociaux. Il sera alors intéressant d'essayer de discerner des formes de typologie des vécus de ces jeunes pour en dégager ensuite des interprétations utiles aux politiques publiques.

L'analyse de tout le corpus de récits se construit en différentes étapes. La première consiste à présenter succinctement les 47 jeunes qui ont participé aux 7 groupes. Ainsi, dévoiler quelques grands traits de leur vie permet déjà une lecture rapide de leurs parcours de vie.

La seconde étape propose de regrouper les parcours de jeunes en figures d'acteurs à partir de caractéristiques (non hiérarchisées) issues à la fois d'un ensemble d'éléments du parcours considéré globalement et du travail théorique réalisé tout au long de la recherche.

La dernière étape consiste à consolider l'analyse de certains thèmes parmi les 14 investis par les jeunes et comporte enfin des propositions pour l'action.

#### 3.1. Présentation des communes et des jeunes de la première vague

Sept groupes de jeunes ont été rencontrés dans cinq communes wallonnes de différentes caractéristiques pour la première vague de cette étude (comme présenté précédemment, deux autres vagues seront réalisées dans 8 autres communes pour bien représenter la diversité des communes en Wallonie<sup>36</sup>). Dans un souci déontologique qui va de soi, chaque commune, tel que chaque jeune a été rendu anonyme.

##### 3.1.1. Les communes

Commune 1 (groupe exploratoire, groupe de 8 jeunes, 3 F et 5 G) : petite ville, lieu de rencontres : une EFT dans le domaine de la vente et de la menuiserie ;

Commune 2 (groupe de 7 G) : petite ville, lieu de rencontres : une régie de quartier ;

Commune 3 (groupe de 4 jeunes, 1 F et 3 G) : gros village, lieu de rencontres : la bibliothèque communale ;

Commune 4 (groupe de 5 jeunes, 3 F et 2 G) : grande ville, lieu de rencontres : maison de quartier en périphérie ;

Commune 5 (groupe de 8 jeunes, 6 F et 2 G) : grande ville, lieu de rencontres : maison de quartier du centre-ville ;

Commune 6 (groupe de 8 jeunes, 3 F et 5 G) : grande ville, lieu de rencontres : maison de quartier en périphérie ;

Commune 7 (groupe de 7 jeunes, 5 F<sup>37</sup> et 2 G) : grande ville, lieu de rencontres : maison de quartier en ville.

36 Les communes wallonnes sont en effet regroupées dans des clusters par caractéristiques, voire le Working Paper de l'IWEPS, n°3 de Septembre 2011, « Elaboration concertée d'indicateurs de bien-être dans les communes wallonnes Partie 1 : La genèse du projet et les premiers résultats de l'expérience en cours ».

37 Dans ce groupe, un jeune est en processus de transsexualité, c'est-à-dire en procédure chirurgicale de réattribution de sexe, du masculin au féminin. Pour le/la présenter sur le plan du genre, nous avons opté pour le sexe féminin afin de respecter son choix identitaire intime et ultime, même si sur un plan administratif, il est identifié par le sexe masculin.

### 3.1.2. Les jeunes

Dans cette présentation, il s'agit d'énoncer les caractéristiques clés de chaque jeune pour obtenir rapidement une image de qui il/elle est (sexe, âge, origine familiale, « ambiance » familiale, parcours scolaire), mais aussi de son histoire (quelques traits distinctifs) et de ses ressources potentielles, matérielles et personnelles. Quelques caractéristiques énoncées par les jeunes eux-mêmes se trouvent en italique ; reprises mots à mots, elles permettent d'évoquer ce que les jeunes pensent d'eux-mêmes.

#### Commune 1

1. S. (G de 30 ans) : rupture avec famille d'origine (grandes violences), célibataire, décrochage scolaire (3<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, 12 ans de vie dans la rue, addiction alcool et drogue, corps marqué (piercing, dentition très détériorée, tatouage), squat chez un copain, en formation depuis 6 mois. → Ressources : CPAS, débrouillardise<sup>38</sup>, réflexivité<sup>39</sup>.

2. G. (G de 23 ans) : rupture avec famille d'origine (grandes violences), célibataire, décrochage scolaire (3<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, 2 ans de vie dans la rue, grande addiction au cannabis, *geeker*<sup>40</sup>, vit avec des copains, en formation depuis 3 mois. → Ressources : CPAS, débrouillardise, réflexivité.

3. S. (G de 20 ans) : rupture avec famille d'origine (grandes violences, « *j'ai été jeté dehors par ma mère* »), origine très modeste, célibataire, décrochage scolaire (3<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, grande solitude, situation précaire, en formation depuis 1 mois. → Ressources : CPAS, peu de ressources personnelles.

4. J. (G de 26 ans) : rupture avec famille d'origine (grandes violences), en couple avec femme 12 ans plus âgée, père d'une fille de 3 ans, diplôme : 6<sup>ème</sup> professionnelle électricité, en formation depuis 4 mois car « *je ne gardais jamais un travail plus de 2 mois et de toute façon maintenant il n'y en a plus* ». → Ressources : chômage, débrouillardise.

5. F. (G de 20 ans) : vit chez ses parents, célibataire, décrochage scolaire (3<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, *geeker* (« *j'ai rien foutu pendant 3 ans* »). Pas de diplôme, en formation depuis 2 mois. → Ressources : famille.

6. A. (F de 18 ans) : rupture avec famille d'origine (violences socioéconomiques), origine très modeste, en couple et enceinte, décrochage scolaire (3<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, situation précaire, en formation depuis 3 mois. → Ressources : CPAS, peu de ressources personnelles.

7. N. (F de 23 ans) : célibataire, originaire d'Afrique sub-saharienne (grandes violences), diplôme de 6<sup>ème</sup> prof secrétariat, fracture de vie par violences au pays et exil, en formation depuis 4 mois. → Ressources : CPAS, débrouillardise.

8. K. (F de 30 ans) : originaire du Moyen-Orient, mariage précoce (décrochage scolaire en 4<sup>ème</sup>), 3 enfants, séparée (mari a « disparu »), pas de diplôme, article 60 en formation depuis 1 mois. → Ressources : CPAS, solidarités avec femmes migrantes.

#### Commune 2

9. M. (G de 22 ans) : rupture avec famille d'origine (très grandes violences), célibataire (futur père), décrochage scolaire (fin de 3<sup>ème</sup>), pas de diplôme, plusieurs séjours en IPPJ, a vécu dans la rue 1 an, grande addiction au cannabis, 70 000 euros de dettes pour Tags, formation dans une régie de quartier depuis 5 mois. → Ressources : CPAS, débrouillardise.

38 Dans le cadre de cette étude, la débrouillardise représente la manière dont les jeunes mettent en place des moyens pour s'en sortir. Entre ingéniosité, astuces et combines, ils tentent de trouver des solutions à leurs déboires.

39 Pour ce qui est de la réflexivité, elle caractérise les jeunes qui réfléchissent sur leur parcours de vie et qui essaient, grâce à une certaine maturité et à la prise de recul qu'ils développent dans ce processus d'améliorer, voire de changer le cours des choses.

40 Agir comme un geek, c'est-à-dire passer son temps jour et nuit connecté à l'ordinateur. Dans certains cas extrêmes, les geekers oublient de se nourrir et de dormir.

10. K. (G de 26 ans) : rupture avec famille d'origine (grandes violences), célibataire, père d'une petite fille de 3 ans, décrochage scolaire (fin de 4<sup>ème</sup>), pas de diplôme, vit en colocation dans une ASBL, addiction aux énergisants, formation dans une régie depuis 5 mois. → Ressources : sa fille « *si il y avait pas ma fille, je serais plus rien* », l'association, débrouillardise, réflexivité.

11. L. (G de 26 ans) : rupture avec famille d'origine (grandes violences), vit chez sa sœur, célibataire, décrochage scolaire (5<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, *geeker*, s'est isolé contre les autres, « *moi j'ai construit un grand mur pour me séparer des autres* », vision « extrême droite », formation à la régie depuis 5 mois. → Ressources : chômage, sa sœur.

12. E. (G de 27 ans) : rupture avec famille d'origine (violences, alcoolisme), vit chez sa mère (« boîte aux lettres »<sup>41</sup>), décrochage scolaire (3<sup>ème</sup>), pas de diplôme, addiction à l'alcool, vision « extrême droite » « *il faudrait plus de travail pour les belges* », formation à la régie depuis 5 mois. → Ressources : chômage.

13. J. (G de 26 ans) : marié, père de deux enfants (6 et 8 ans), rupture avec mère (déviante), décrochage scolaire (3<sup>ème</sup>), pas de diplôme, formation à la régie depuis 5 mois. → Ressources : Chômage, débrouillard « *moi je m'inquiète pas, je trouve toujours du travail au noir* ».

14. C (G de 24 ans) : vit avec sa mère et son petit frère, rupture avec père (violences), parcours scolaire chaotique, « *j'étais la tête de turc, on m'a lié sur une chaise avec du sparadrap sur la bouche, l'école c'était plus de la torture* », enseignement spécial jusque 18 ans, pas de diplôme, formation à la régie depuis 3 semaines. → Ressources : chômage, sa famille, réflexivité.

15. Q. (G de 19 ans) : vit chez son père, a coupé les contacts avec sa mère « *instable* », décrochage scolaire (3<sup>ème</sup>), pas de diplôme, formation à la régie depuis 3 semaines, addiction au cannabis. → Ressources : ses sœurs (« *elles sont biens, elles ont fait des études* »), son père.

### Commune 3

16. J. (G de 26 ans) : vit chez ses parents (violences et discrimination dues à son origine très modeste), célibataire, enseignement spécial jusqu'en 3<sup>ème</sup>, pas de diplôme, corps marqué (piercings, tatouages), vision « extrême droite ». → Ressources : sa famille, CPAS, débrouillardise.

17. M. (G de 26 ans) : vit avec sa mère (grandes violences, abus sous-entendus), célibataire, décrochage scolaire (3<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, vision « extrême droite », débute une formation par le travail au cours de la recherche. → Ressources : CPAS.

18. S. (F de 25 ans) : rupture avec famille d'origine (violences), origine très modeste, vit seule, décrochage scolaire (5<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, vision « extrême droite ». → Ressources : CPAS, débrouillardise.

19. J. (G de 22 ans) : vit chez sa mère (violence, problème de santé mentale) avec frères, leurs compagnes et ses neveux, parcours scolaire chaotique (violences), décrochage scolaire (3<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, drogue, « n'accroche » pas à la formation proposée en cours de recherche. → Ressources : CPAS.

### Commune 4

20. G. (G de 27 ans) : vit avec sa mère et sa petite amie, sous la mutuelle pour maladie psychiatrique, se qualifie de « *cas psychiatrique violent* », diplôme d'humanité, a travaillé comme cuisinier. → Ressources : mutuelle, réflexivité.

21. S. (G de 22 ans), vit avec sa mère (déficiente mentale), célibataire, étudiant en première année études éducateur, a travaillé dans une station-service. → Ressources : Bourse d'étudiant, débrouillardise, réflexivité.

---

41 Comme les jeunes l'ont expliqué durant les groupes de paroles, le « système de la boîte aux lettres » est une astuce qui vise à se domicilier quelque part et bénéficier d'un statut de personne seule, mais de vivre avec d'autres pour partager les frais et donc les diminuer.

22. A. (F de 24 ans) : rupture avec famille d'origine (grande violence), diplôme d'assistante sociale, recherche un emploi, situation précaire : sous la mutuelle de G. son petit ami. → Ressources : son diplôme (a trouvé un remplacement en mars 2015), débrouillardise, réflexivité.

23. A. (F de 18 ans) : vit avec sa mère qui émarge du CPAS, frère et sœur, célibataire, étudiante en 6<sup>ème</sup> prof couture, origine modeste, très timide. → Ressources : sa mère et sa famille.

24. N. (F de 28 ans) : rupture avec famille d'origine (très grandes violences), 3 enfants placés car déchéance parentale, violences avec concubin, dépression, prise de médicaments lourdes, dépendante des services sociaux et psycho-médicaux, décrochage scolaire (3<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme. → Ressources : CPAS, les services d'aide, le personnel des centres de placement, la MQ, sa grand-mère.

### Commune 5

25. V. (F de 28 ans)<sup>42</sup> : formatrice au centre, diplôme d'historienne, en couple. → Ressources : travail, origine sociale, débrouillardise, réflexivité.

26. R. (F de 23 ans) : migrante, mariée, 3 enfants, sans papiers, parle très mal le français, en procédure d'expulsion, études jusqu'à 15 ans, pas de diplôme, très grande précarité, vit dans un logement insalubre. → Ressources : la communauté immigrée.

27. S. (F de 30 ans) : vit seule avec son fils de 2 ans, compagnon d'origine immigrée alcoolique, décrochage scolaire (3<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, en formation depuis 6 mois. → Ressources : chômage, débrouillardise, réflexivité.

28. S. (F de 29 ans) : vit seule, contacts clandestins avec sa mère qui vit avec un immigré ayant voulu la marier de force avec un cousin (violences), homosexuelle, décrochage scolaire (en 4<sup>ème</sup>), pas de diplôme, a travaillé dans la vente, en formation depuis 1 mois. → Ressources : chômage, débrouillardise.

29. A. (F de 21 ans) : vit seule, contact avec ses parents séparés, célibataire, maladie orpheline, corps marqué (anorexie), décrochage scolaire (en 5<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, a travaillé comme hôtesse, en formation depuis 1 mois. → Ressources : ses parents, débrouillardise.

30. M. (G de 24 ans) : vit chez ses parents, sorti de prison depuis 10 jours au moment du groupe de paroles (pour vols avec violences...), célibataire, origine immigrée simple (précarité, violences et discriminations), bracelet électronique, décrochage scolaire (5<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, « *j'ai fait de mauvaises fréquentations* », cannabis pour tenir en prison, en formation depuis 1 semaine. → Ressources : sa famille mais qui ne parle pas le français, débrouillardise, réflexivité.

31. S. (G de 27 ans) : vit chez ses parents, sorti de prison depuis 3 semaines au moment du groupes de paroles (pour vols avec violences), célibataire, origine immigrée simple (précarité, violences et discriminations), bracelet électronique, décrochage scolaire (4<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, estime aussi avoir eu de « *mauvaises fréquentations* », cannabis pour tenir en prison, en formation depuis 15 jours. → Ressources : un peu sa famille, débrouillardise, réflexivité.

32. A. (F de 25 ans) : vit avec son papa (violences, abus sous-entendu), ne voit plus sa mère, célibataire, décrochage scolaire (4<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme, très timide. → Ressources : exclue du CPAS, peu de ressources.

### Commune 6

33. R. (F de 21 ans) : éducatrice en stage, en couple, vit chez sa mère, rupture avec son père, vécu de discriminations à l'école. → Ressources : son diplôme, son petit copain, sa mère.

---

42 Cette jeune fille « dénote » par rapport aux caractéristiques des autres jeunes ; elle est en fait une jeune animatrice qui, à la demande des autres jeunes, a « joué le jeu » des groupes de paroles.

34. A. (G de 22 ans) : éducateur en stage, vit chez ses parents, vécu de discriminations à l'école. → Ressources : son diplôme, sa petite amie, sa famille.
35. H. (F de 22 ans) : origine immigrée, étudiante en 6<sup>ème</sup> humanités techniques, vit chez ses parents (violences sous entendues), parcours de migration difficile « *j'ai quelque chose de brisé* », veut faire des études de guide touristique. → Ressources : sa famille, réflexivité.
36. A. (G de 23 ans) : origine immigrée, étudiant en 2<sup>ème</sup> art plastique, vit avec ses parents et son frère, célibataire, précarité socioéconomique « *mon rêve serait de prendre un bain, ça c'est la richesse!* ». → Ressources : sa famille, débrouillardise, réflexivité.
37. T. (G de 19 ans) : origine immigrée, vit chez sa mère (violences sous entendues), célibataire, problème santé mentale, décrochage scolaire (3<sup>ème</sup> prof), pas de diplôme. → Ressources : sa mère, peu de ressources.
38. S. (F de 23 ans) : mère célibataire d'une petite fille de 5 ans, origine immigrée, en bon contact avec sa famille, diplôme de coiffure. → Ressources : sa famille, ses amis, débrouillardise, réflexivité.
39. J. (G de 27 ans) : marié, vit chez sa belle-mère, origine immigrée précaire, violences et discriminations, construit sa maison, travaille avec des personnes handicapées. → Ressources : sa famille, débrouillardise, réflexivité, artiste.
40. M. (G de 23 ans) : vit chez ses parents, célibataire, décrochage scolaire en 4<sup>ème</sup>, pas de diplôme, travaille comme DJ, corps marqué. → Ressources : sa famille, débrouillardise (caractère entrepreneur), réflexivité.

### Commune 7

41. L. (F de 19 ans) : vit chez sa mère, a peu connu son père « *j'ai quelque chose de brisé de ce côté-là* », en couple, diplôme éducatrice (7<sup>ème</sup>), a travaillé comme éducatrice. → Ressources : chômage, débrouillardise, réflexivité.
42. J. (F de 19 ans) : vit avec sa mère (orpheline de père), célibataire, étudiante en 6<sup>ème</sup> humanités techniques après décrochage scolaire de 2 ans. → Ressources : sa mère, la MQ, les copains.
43. S. (G de 23 ans) : vit avec sa mère et 4 frères « *c'est tous des délinquants* », n'a pas connu son père, en couple avec J., mécanicien, travaille dans un garage. → Ressources : son travail, débrouillardise, réflexivité, J. sa petite amie, la MQ.
44. J. (F de 21 ans) : vit chez sa mère, rupture avec son père (violences), diplôme de coiffure et agrégation, travaille dans un salon, projet de formation en coiffure pour personnes malades et handicapées. → Ressources : la passion pour son travail, S son petit ami, débrouillardise, réflexivité.
45. J/L (F de 25 ans) : en processus de transsexualité, rupture avec famille d'origine (grandes violences), vit avec son copain en psychiatrie pour tentative de suicide, décrochage scolaire en 4<sup>ème</sup>, pas de diplôme, en formation coiffure mais échoue aux stages car discrimination. → Ressources : chômage, réflexivité, débrouillardise.
46. K (F de 20 ans) : vit chez ses parents d'origine immigrée (violences de par son sexe), célibataire, étudiante, recommence sa 1<sup>ère</sup> pharmacie, mauvaises fréquentations, addiction aux drogues dures et psychotropes, « *décompensation*<sup>43</sup> » psychiatrique au moment du groupe de paroles. → Ressources : l'éducatrice, la MQ.
47. J. (G de 22 ans) : origine immigrée, vit avec ses parents (violences sous-entendues) regroupement familial quand il avait 14 ans, en couple, étudiant en 1<sup>ère</sup> infirmier mais rêve de la dentisterie. → Ressources : CPAS, débrouillardise, réflexivité.

43 Il s'agit d'une dégradation brutale du comportement psychique d'un individu qui peut se manifester par des bouffées délirantes, du délire, des hallucinations, etc. Dans ce cas, la jeune fille a révélé un déséquilibre psychique suite à la prise de psychotropes hallucinogènes.

De cette première présentation, nous pouvons déjà observer quelques caractéristiques de vie partagées par un certain nombre de jeunes :

Ainsi, sur 47 jeunes :

- 24 émargent du CPAS, 5 sont au chômage, 7 sont encore aux études, 5 travaillent, 2 sont sous la mutuelle et 4 sont exclus de tous types d'allocations ;
- 10 sont concernés par plusieurs placements en IPPJ et 2 sous bracelets électroniques au moment des entretiens ;
- 12 sont nés alors que leur mère était encore mineure ;
- 30 ont vécu de la violence intrafamiliale durant leur enfance et adolescence, clairement énoncée ou sous-entendue (violence verbale, physique et affective; malveillance et mauvais traitements, discriminations, abus psychiques et sexuels, privations socio-économiques, maladies mentales d'un ou des parents, etc.) ;
- 30 ont vécu de la violence extrafamiliale<sup>44</sup> (sociale, discrimination, violence socio-économique et/ou physique de la vie dans la rue, scolaire, migratoire ou au pays d'origine) ;
- 13 sont en rupture complète avec leur famille d'origine (ne voient plus leur père ni mère, ont le sentiment d' « être seuls au monde ») ;
- 14 sont en rupture avec leur père mais toujours en contact ou bien vivent avec leur mère ;
- 3 vivent ou ont des contacts uniquement avec leur père et ont coupé les contacts avec leur mère ;
- 9 vivent encore chez leurs parents dont 5 sont d'origine étrangère ;
- 27 ont décroché sur le plan scolaire avant la 5<sup>ème</sup> prof ;
- 19 ont exprimé ouvertement leur appartenance à l'économie « souterraine », dont 16 garçons et 3 filles ;
- 20 fument tous les jours du cannabis dont 17 garçons et 3 filles.

Nous proposons ensuite de représenter graphiquement quelques perceptions des jeunes par rapport à ce qu'ils ont vécu et l'incidence de ces événements sur leur capacité à être un acteur de leur vie.

---

44 Cet autre type de violence peut être cumulé à la violence intrafamiliale.

### 3.2. Construction de figures d'acteurs

Ainsi, pour visualiser plus aisément les parcours des jeunes, leurs stratégies et leurs ressources ainsi que leur potentiel d'acteur, nous vous proposons quelques figures<sup>45</sup> qui répartissent ces jeunes dans des groupes spécifiques. Les caractéristiques, non hiérarchisées, émergent de l'articulation des 6 thèmes retenus pour l'analyse (trajets de vie, scolarité, image de soi, gestion de l'argent, regard sur la société et regard sur l'avenir). Le choix des termes utilisés peut paraître parfois ambigu, voire pas tout à fait approprié, car la langue française abondamment complexe peut être lue de différentes manières. Nous avons néanmoins tenté de choisir les termes les plus proches du vécu et du ressenti exprimés par les jeunes et nous leur avons conféré une image plus symbolique que rigoureusement conceptuelle. Les catégories retenues sont donc bien construites à partir des paroles des jeunes. Au cours de l'analyse des récits de cette première vague de communes, nous proposons alors quatre représentations morphographiques.

1. Pour tout ce qui touche à la perception que les jeunes ont globalement de leur capacité ou non à prendre en charge leur propre vie jumelée à une vision d'avenir (ou pas), nous avons distingué 4 caractéristiques :
  - a. « L'acteur actant »<sup>46</sup> : cette première caractéristique comprend le fait que le jeune a le sentiment d'être maître de son destin dans sa vie de tous les jours. Il a la perception d'avoir prise sur sa vie. Il est relativement autonome et dispose de ressources suffisantes.
  - b. « L'acteur patient » : cette caractéristique appréhende le fait que le jeune ne se sent pas tenir les rênes de sa vie au quotidien. Il a la perception de ne pas avoir prise sur sa vie : Il est dépendant des services d'aide, des allocations et dispose de peu de ressources personnelles et matérielles pour s'en sortir.
  - c. « Optimiste » : cette caractéristique conçoit le fait que le jeune voit une issue pour son avenir, il a confiance en ses capacités et celles de la société à lui faire une place. Il a le sentiment qu'il y a un avenir pour lui et développe donc une vision optimiste de son futur.
  - d. « Pessimiste » : cette caractéristique comprend le fait que le jeune ne perçoit pas ou peu de perspectives se dessiner pour lui. Il a le sentiment qu'il n'y a pas d'avenir pour lui et a une vision pessimiste de son futur.

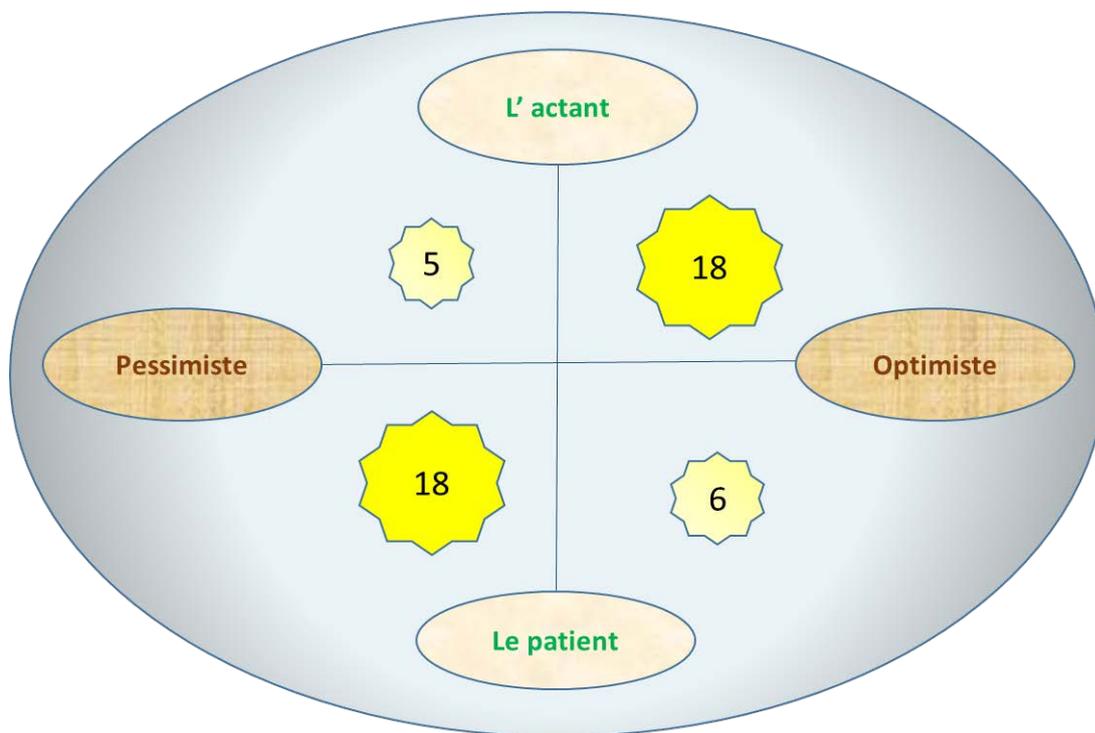
---

45 Le terme de figure a été choisi plutôt que typologie à ce stade de l'étude car comme le souligne Bertaux, « quel que soit le type de l'objet social étudié par l'approche ethnosociologique –monde social, catégorie de situation, type particulier de trajectoire–, le chercheur est d'emblée confronté à des parcours présentant des traits communs. Leur comparaison pourra l'amener à les classer en quelques *types* différents. Il lui faudra alors justifier la construction de ces types, non seulement en montrant la pertinence sociologique des caractéristiques qui les distinguent les uns des autres, mais en démontrant la *cohérence interne* de chaque type » (Bertaux, 2001 : 95-96).

Dans cette première vague de recherche, ne prétendant néanmoins pas construire une *typologie* à proprement parler, nous avons appelé ces configurations de parcours semblables : des *figures* du jeune acteur. Mais celles-ci ne figent en rien les récits dans une seule catégorie et encore moins les jeunes ! Ce processus nous a seulement permis d'opérer « un jeu de recoupements » entre les récits, comparant la nature des messages livrés et dans une moindre mesure leurs structures narratives (Desgagné, 2005). Cette étape nous a apporté « un plus » dans la compréhension de notre objet d'étude en permettant de cerner mieux, voire de faire ressortir des « airs de famille communs », (selon l'expression de Wittgenstein (1953), cité par Desgagné, 2005). Cependant, ce regroupement de parcours ne doit surtout pas être considéré comme une fin en soi, il contribue à « une mise en rapport de phénomènes » dirait Bertaux (1986), que nous utilisons comme un « instrument de compréhension du monde » dirait Schnapper (1999) ; dans ce cas-ci, il s'agit de la construction identitaire en tant qu'acteurs-sujets de jeunes âgés de 18 à 30 ans et qui vivent dans des situations de vie difficiles. Ce regroupement de parcours proposé n'épuise donc certainement pas les possibles et nous ne le considérons pas comme une représentation finie ou arrêtée de la réalité de vie des jeunes de notre étude. Il est à espérer que, lors d'investigations ultérieures, chacune des figures soit de plus en plus nuancée dans ses composantes définitoires mais que d'autres configurations émergent aussi et viennent enrichir l'éventail des profils de construction identitaire de cette catégorie d'acteurs-sujets (Desgagné, 2005).

46 Nous sommes conscients que le choix de ces deux termes « acteur actant » et « acteur patient » en apparence contradictoires n'est pas des plus heureux. Entre linguistique et sociologie, ils désignent néanmoins le mieux, celui qui agit et celui qui subit. Il s'agit bien là de pointer le contraste entre ces deux termes, ce qu'on appelle dans le jargon académique un oxymore.

Voici une représentation graphique des caractéristiques des 47 jeunes qui se sentent acteur de leur vie ou pas et la vision qu'ils perçoivent de leur avenir.



**Schéma 1 : L'acteur qui agit ou qui subit et sa perception de l'avenir**

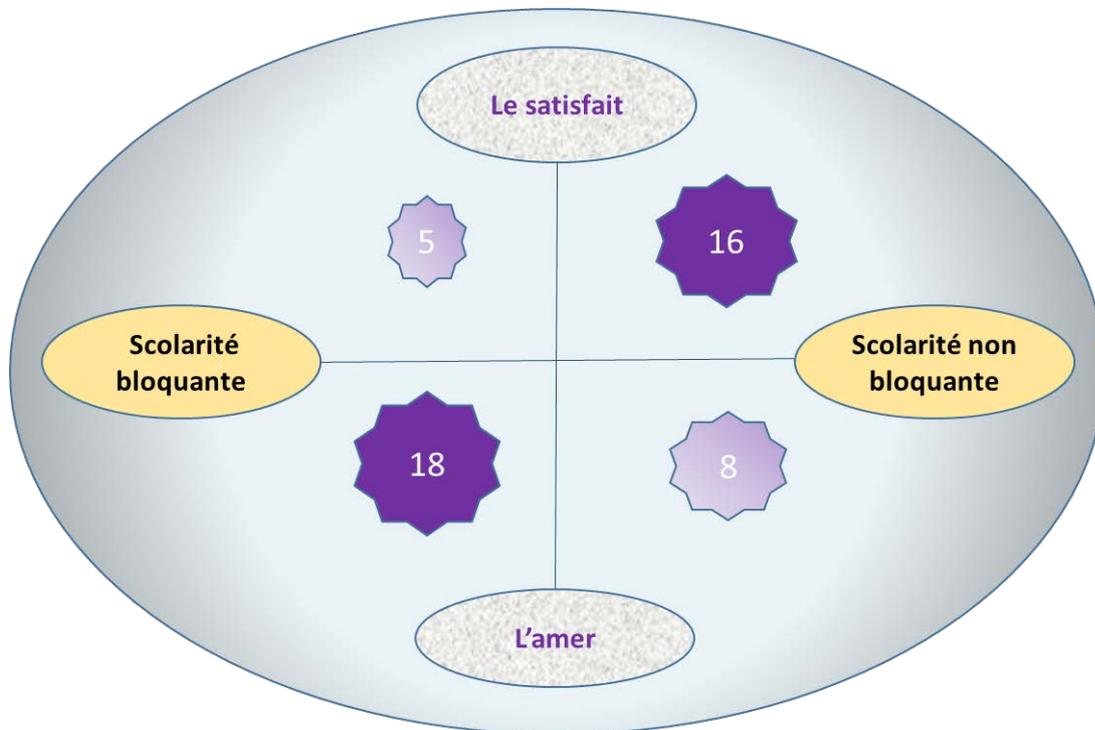
Dans ce schéma, on observe deux figures largement dominantes et opposées : celle des jeunes qui se sentent acteur de leur vie et qui développent une relation positive, voire un certain optimisme quant à leur avenir (*les actants optimistes*) et celle des jeunes qui subissent leur vie sans en attendre de grands changements (*les patients pessimistes*).

2. En ce qui concerne le parcours scolaire, nous avons articulé le regard que les jeunes posent sur leur parcours scolaire (éléments concrets tels que l'échec, le décrochage, etc.) et les conséquences de celui-ci sur leur avenir (perception). Dans ce cas aussi, nous avons distingué 4 caractéristiques :
  - a. « Le satisfait » : cette première caractéristique appréhende le fait que le jeune, même s'il n'a pas terminé son parcours scolaire, ne s'en trouve pas perturbé. Il pense que ce n'est pas parce qu'il n'a pas de diplôme que sa vie est gâchée. Il se débrouille autrement.
  - b. « L'amer » : cette caractéristique comporte par contre une vision négative du jeune sur son parcours scolaire. Ce qui définit largement cette représentation, c'est le regret<sup>47</sup>. Les jeunes éprouvent réellement du remords car leur vie « ne serait pas ce qu'elle est » s'ils avaient poursuivi leurs études et obtenu un diplôme.
  - c. « Scolarité non bloquante » : cette caractéristique représente le fait que quel que soit le parcours scolaire, surtout grâce au diplôme mais aussi sans pour une petite minorité, le jeune affirme qu'il y a des possibilités d'avenir et de travail, même si c'est en dehors du système. « Faute de mieux », on trouve dans ce cas, beaucoup d'activités au noir.

<sup>47</sup> En référence à l'ouvrage de Danilo Martuccelli (2006), *Forgé par l'épreuve ; l'individu dans la France contemporaine*, Paris, Armand Colin.

- d. « Scolarité bloquante » : cette caractéristique appréhende le fait qu'à cause du parcours scolaire, le jeune pense qu'il est fortement freiné et précarisé pour son avenir. Le parcours scolaire est considéré en quelque sorte comme un « boulet » que l'on traîne toute sa vie.

Voici donc la représentation graphique de la vision des jeunes sur leur parcours scolaire et les conséquences de celui-ci sur leur avenir.



**Schéma 2 : Vision sur le parcours scolaire et ses conséquences sur l'avenir**

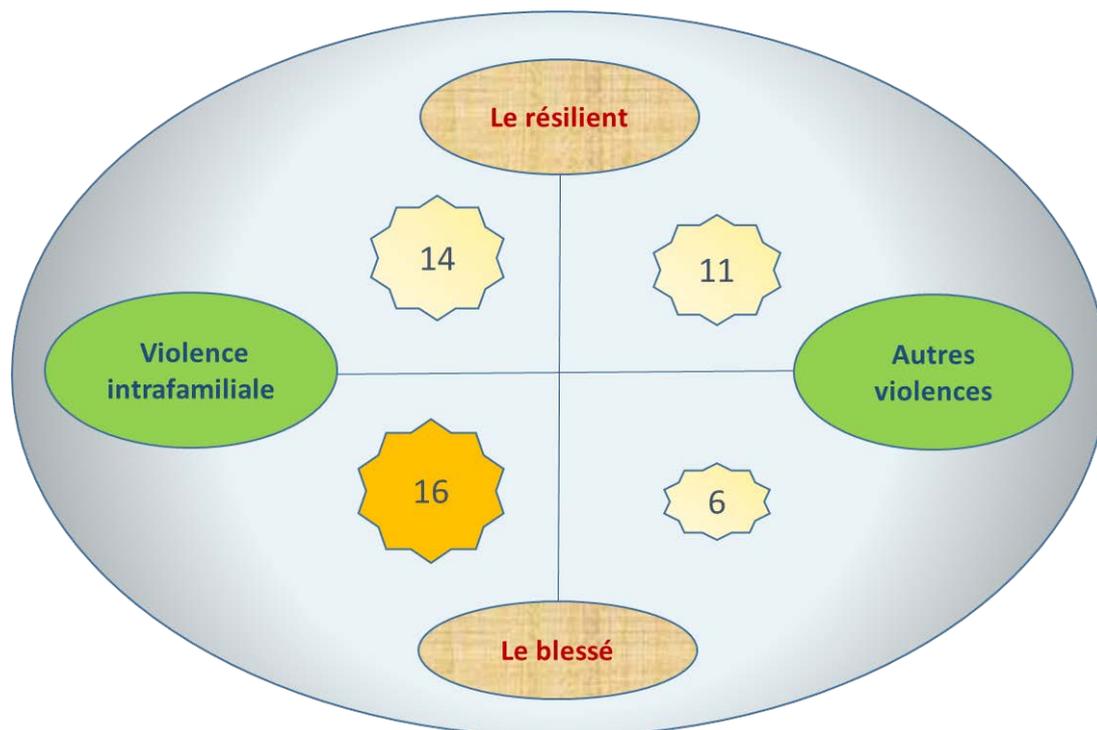
Dans ce deuxième schéma, deux groupes émergent largement, également en opposition, celui des jeunes qui regrettent de n'avoir pas terminé leur cycle secondaire et qui sont limités dans leur potentiel d'acteur au moment de la recherche (*les amers bloqués par leur scolarité*) et ceux qui sont satisfaits de leur parcours scolaire ; même s'ils n'ont pas obtenu de diplôme, ils ont une activité professionnelle et envisagent leur avenir plus sereinement (*les satisfaits non bloqués par leur scolarité*).

3. Pour ce qui touche à la violence (intrafamiliale) et ses conséquences sur la possibilité de se prendre en charge ou pas, nous avons également identifiés 4 caractéristiques :
  - a. « Le résilient » : cette particularité démontre la capacité de résilience<sup>48</sup> que développe le jeune malgré une enfance et/ ou une adolescence meurtrie par la violence intrafamiliale en tout genre.
  - b. « Le blessé » : cette caractéristique comprend tous les freins (psychologiques surtout) que le jeune rencontre pour se reconstruire et se prendre en charge. Dans ce cas, les jeunes sont profondément « marqués » par les années de violence et ne disposent pas, au moment de la recherche, de ressources (surtout personnelles) pour rebondir dans leur vie.
  - c. « Violence intrafamiliale » : cette caractéristique comporte toutes les formes de violences (verbale, physique, symbolique, etc.) que le jeune a subies au cours de son parcours de vie au sein de la famille.

48 En référence aux travaux de Boris Cyrulnic qui définissent la résilience comme la capacité pour un individu à rebondir, à faire face psychologiquement aux épreuves et aux traumatismes de la vie.

- d. « Autre(s) violence(s) » : dans ce cas, il peut y avoir un autre type de violence subie qui émerge de la société ou de la fragilité du jeune lui-même. Les parcours de migration et de séparation, la fragilité physique ou mentale du jeune, ou encore le vécu de la discrimination ethnique ou scolaire sont des exemples de cette forme de violence. La famille est restée dans ce cas un refuge et une ressource importante pour le jeune<sup>49</sup>.

Voici une troisième représentation graphique qui montre la relation de la violence intrafamiliale vécue et les autres types de violences sur la propension à devenir un acteur résilient ou meurtri dans sa vie. (Il est à souligner que la violence a été une constante dans le vécu des 47 jeunes et qu'il n'y a pas de jeunes qui n'aient pas traversé des événements graves dans leur jeune existence<sup>50</sup>. Les degrés de violence subie, l'ampleur et la répétition des faits de violence sont bien entendu propres à chaque histoire).



**Schéma 3 : Le vécu de la violence intrafamiliale et les possibilités d'être un acteur**

Dans cette troisième représentation graphique, on peut mesurer l'ampleur de la violence intrafamiliale dans le parcours des jeunes (30 sur 47), dont la plus grosse moitié (16)<sup>51</sup> reste profondément meurtrie par rapport à son potentiel d'acteur. L'autre moitié développe néanmoins, au moment de la recherche<sup>52</sup>, une capacité de résilience pour reprendre sa vie en main. Il faut cependant émettre une limite à ce schéma car la discrimination scolaire qui n'est donc pas une violence de type intrafamiliale et qui serait incluse dans les autres violences touche beaucoup plus de jeunes que les 17 repris dans cette catégorie. Puisqu'elle n'a pas été énoncée par les jeunes de la même

49 Une fois encore, nous avons suivi ce que les jeunes nous ont partagé et les 17 jeunes repris dans « Autres violences » n'ont pas raconté au moment des groupes de paroles le vécu de violences au sein de la famille. Mais ce n'est pas pour ça qu'ils ne l'ont pas vécu, ils ne l'ont juste pas dit textuellement.

50 Il n'y a évidemment pas d'échelle de valeur quant à la violence d'un fait qui peut être vécu et perçu de manière très divergente par des personnes différentes. Lorsque nous parlons de violence extraordinaire, il s'agit de faits de violence qui traumatisent profondément les individus et qui « brisent » en quelque sorte leur trajectoire de vie (inceste, violence physique et verbale, sévices sexuels, parcours migratoire violent, violence socio-économique profonde, discrimination et humiliation chronique, etc.).

51 Ce qui représente 1 jeune sur 3.

52 Une nuance est à apporter à ce sujet, puisqu'il s'agit d'individus jeunes et que de nombreuses études soulignent le fait que les conséquences des traumatismes vécus étant jeunes peuvent resurgir plus tard à l'âge adulte et notamment à travers la maladie mentale. La schizophrénie par exemple est un trouble mental sévère et chronique qui apparaît généralement au début de l'âge adulte.

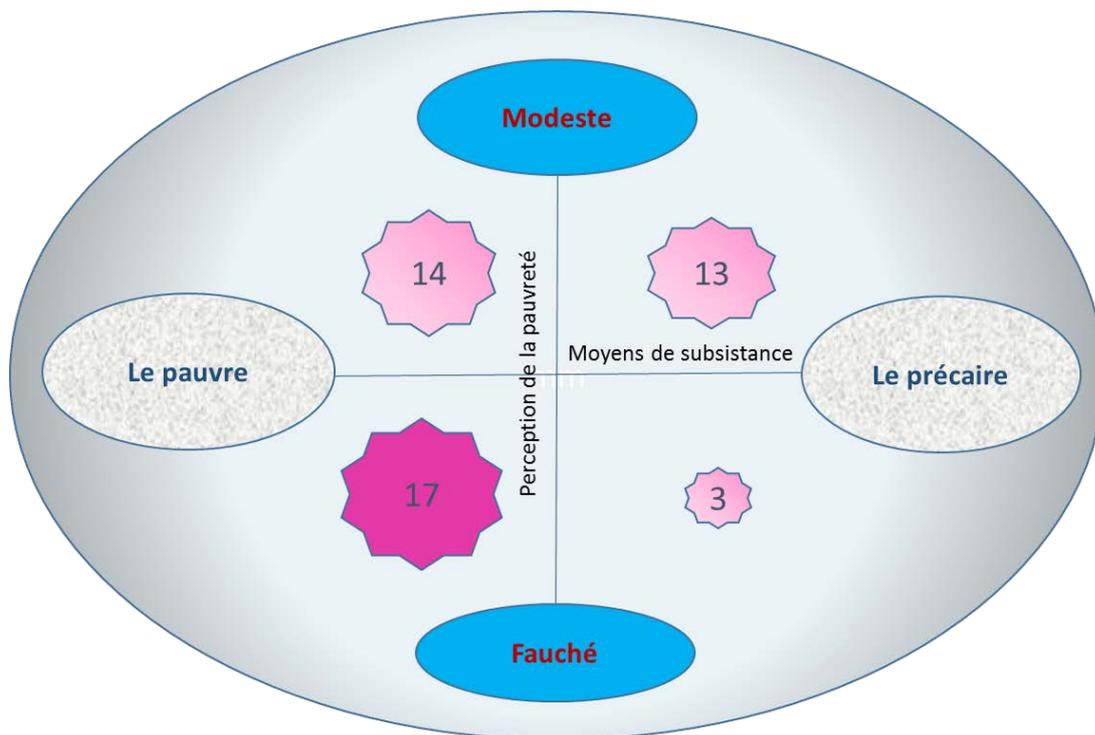
manière et avec la même intensité, nous en restons aux paroles énoncées (et non pas sous-entendues) par les jeunes<sup>53</sup>.

4. Pour tout ce qui englobe les moyens de subsistance réels et la perception que les jeunes ont de leurs moyens de vie, nous avons également discerné 4 caractéristiques :
  - a. Le « précaire » : cette caractéristique, ainsi que la suivante, représentent un point de vue plus « objectif » des moyens de subsistance, il faut toutefois insister sur le fait que tous les jeunes rencontrés appartiennent aux classes sociales défavorisées. Dans le cas du précaire, le jeune peut compter soit sur un bas-salaire, soit sur le chômage, soit sur le fait de vivre chez ses parents ou encore avoir une activité au noir, voire illégale (dans le sens « criminelle »). Dans tous les cas, les jeunes disposeraient des moyens de base pour vivre, mais ils font partie des personnes à risque de basculer, au moindre accroc de la vie, dans la pauvreté.
  - b. Le « pauvre » : dans ce cas, le jeune ne dispose pas d'assez de moyens pour vivre décemment. Dans tous les cas, il est sous le seuil de la pauvreté c'est-à-dire que soit il vit des montants minimaux du CPAS, soit il est à la rue, soit il est cohabitant d'un parent sous la mutuelle, au chômage ou au CPAS, ce qui constitue souvent un partenariat « boiteux » duquel il est très difficile de s'extraire sans mettre l'autre ou soi dans une plus grande instabilité encore.
  - c. « Fauché » : Cette caractéristique constitue la perception que le jeune développe par rapport à la pauvreté. Dans ce cas, les jeunes ont le sentiment très clair d'être pauvres et de *galérer ferme*. Dans cette attitude, on peut percevoir des sentiments comme la colère, la révolte, l'indignation, un profond sentiment d'injustice.
  - d. « Modeste » : Cette dernière caractéristique représente les jeunes qui ne se perçoivent pas comme pauvres, malgré la réalité. Ils développent en général ce sentiment en comparaison à d'autres qui sont *plus pauvres et qui galèrent beaucoup plus*. On ressent dans toute leur attitude qu'ils s'accrochent à ce refus de la pauvreté qui ébranlerait davantage leur dignité et leur besoin fondamental d'être perçus comme tout le monde.

---

53 Nous admettons que ce troisième schéma ne soit pas parfait car travailler en deux axes contraint d'une certaine manière. Mais cela donne une idée un peu imagée.

Voici une dernière représentation graphique qui analyse l'articulation entre les moyens de subsistance (surtout financiers) et la perception que les jeunes ont exprimée par rapport au vécu de la pauvreté.



**Schéma 4 : Articulation entre les moyens de subsistance « objectifs » et la perception de la pauvreté exprimée par les jeunes.**

Ce dernier schéma révèle, selon les récits des jeunes, leur perception par rapport à la pauvreté. Le pauvre, c'est celui qui peut effectivement être considéré comme pauvre dans ses moyens d'existence. Et on observe que la majorité des jeunes qui sont pauvres se perçoivent effectivement comme pauvres, ce sont *les pauvres fauchés*. Cependant un groupe non négligeable, *les pauvres modestes*, représente les jeunes qui ont trop peu de moyens pour vivre mais qui ne s'estiment pas pauvres en comparaison à d'autres encore plus pauvres. « *Il y a pire que moi* ». Le troisième groupe, celui des *précaires modestes*, comprend les jeunes qui ont un peu plus de moyens, avec un peu plus de stabilité, au chômage ou au CPAS et qui estiment avoir assez pour vivre. Enfin, le groupe sous représenté, celui des *précaires fauchés*, est celui des jeunes qui auraient assez pour subvenir à leur besoin mais qui s'estiment quand même pauvres.

Suite à cette première étape du travail d'analyse, on peut distinguer des figures qui examinent le vécu et les perceptions de jeunes acteurs en Wallonie<sup>54</sup> sur différentes pratiques et représentations dans différents champs de leur vie. Mais le tableau paraît bien sombre dans certains domaines tels que celui de la violence au sein des familles ou des moyens de subsistance insuffisants qui touchent très clairement à la dignité. Pour aller plus en profondeur de cette première façon d'analyser les récits recueillis dans les groupes de paroles, nous nous sommes penchés plus spécialement dans ce premier exercice<sup>55</sup> sur certains des thèmes réfléchis par les jeunes au cours des différentes rencontres et à travers le prisme des différentes figures de jeunes acteurs développées ci-dessus.

54 On parle bien de figures de jeunes acteurs et non pas de catégories ou de typologies qui pourraient être généralisées à l'ensemble de la population. Ce sont des tendances dans lesquelles on retrouve les 47 jeunes de l'étude. La recherche dans les vagues de communes suivantes viendra consolider ces figures où en faire émerger d'autres.

55 Ce premier rapport de recherche, qui concerne la première vague de quatre communes propose ainsi une analyse de certains thèmes abordés par les jeunes, lesquels seront encore affinés lors de la deuxième vague de quatre communes. Nous y adjoindrons aussi de nouveaux thèmes d'analyse, à leur tour amendés lors du dernier exercice de la troisième vague de quatre communes.

### 3.3. Analyse et étayage des figures de jeunes acteurs

Parmi tous les thèmes abordés par les jeunes (cf. l'arbre de sens en annexe), il y en a certes qui présentent plus ou moins de pertinence et d'utilité et il est plus cohérent d'en dégager les principaux, surtout ceux qui ne sont pas ou peu abordés dans d'autres études et recherches. Ainsi, en fonction de l'intérêt des partenaires des communes et des pouvoirs publics, nous avons choisi prioritairement certains thèmes en fonction de leur pertinence sociale et leur propension à poursuivre non seulement le débat sur la situation des jeunes et des familles mais aussi à dégager réellement des pistes pour améliorer les conditions de vie de ces jeunes et leur donner une chance dans la vie. Le débat sur la situation des jeunes n'est pas nouveau et, soutenus par plusieurs études et rapports de recherches, de nombreux partenaires politiques et sociaux ont conscience qu'il y a des choses à changer ou à améliorer. Néanmoins, selon les dires des travailleurs sociaux, la situation dans les quartiers continue à se dégrader et nous avons très clairement pu percevoir combien ceux-ci sont mis sous pression avec des situations de vie dans les familles -et spécialement pour les enfants et les jeunes- de plus en plus difficiles et chaotiques (Laviolette, 2014). Comme le soulignait ce travailleur social : « *Nous devons faire face, de plus en plus, à des situations de vie dramatiques que nous n'avions jamais vue auparavant. Vous n'imaginez pas la détresse qu'on rencontre et contre laquelle nous ne pouvons rien faire !* ».

Ainsi, sur les 14 thèmes abordés par les jeunes, nous avons choisi d'en élaborer plus spécifiquement 6, d'une part car ils sont largement étayés par les données recueillies sur le terrain, et d'autre part car ils sont transversaux à tous les groupes et méritent d'être mis en débat et en perspective pour proposer des sorties, voire des solutions. Mais aussi parce qu'ils touchent aux fondements de la construction identitaire des acteurs-sujets de toute société.

Ces 6 thèmes sont la famille, la scolarité, l'image de soi, la gestion de l'argent, le regard sur la société et le regard sur l'avenir. Nous les détaillerons au fur et mesure, en expliquant aussi pourquoi avoir privilégié ces thèmes plutôt que les autres et en les agrémentant largement par le verbatim<sup>56</sup> des jeunes. En outre, les autres thèmes tels que l'emploi, la formation, le logement ou encore la santé font l'objet d'analyses plus régulières dans des recherches davantage quantitatives et enquêtes notamment à l'IWEPS. Ils seront néanmoins abordés à travers le prisme des autres thèmes mais de manière moins directe.

Pour chaque thème abordé et analysé en profondeur, il s'agira donc de mettre en perspective toutes les réflexions des jeunes mais aussi leur réflexivité par rapport à ce qu'ils vivent et comment ils se perçoivent en tant qu'acteur ou non de leur vie<sup>57</sup>.

#### 3.3.1. La famille

Le premier thème qui s'est dégagé de manière évidente au sein des entretiens est celui de la famille<sup>58</sup>. Au fil des groupes de paroles, des morceaux d'histoires apparaissent çà et là, des parties de soi que les jeunes partagent souvent pour la première fois. Ce thème regroupe tous les événements et les expériences heureuses et/ou moins heureuses qui constituent les trames de vie au sein des familles et qui ont façonné l'identité des jeunes affirmée au moment des partages collectifs. Dans le contexte de nos sociétés hypermodernes et hyperindividualisées, nous partageons, avec le sociologue de Singly, le fait que la famille n'a jamais eu autant d'importance pour que le Soi puisse se réaliser dans sa triple quête : la découverte de ses ressources cachées, l'unité et la stabilité (de Singly, 2005). Et pourtant, force est de constater qu'elle est bien malmenée et trop souvent « malmenante » avec les jeunes des quartiers interrogés dans le cadre de cette recherche. A travers la violence intrafamiliale, l'absence du père ou la maltraitance par celui-ci et le vécu de la précarité socio-économique et affective, certains jeunes peinent véritablement à se construire ou se reconstruire. Nous verrons alors que les services d'aide tels que les maisons de quartier, les régies, les maisons d'accueil ou autres services sociaux tels que le Service

56 Il s'agit de la reproduction fidèle de paroles des jeunes.

57 La volonté de la recherche étant de refléter au plus près ce que disent et vivent les jeunes, la reprise de leur verbatim peut faire intervenir parfois un langage dur, cru, voire qui choque. Nous pensons que c'est important dans une perspective herméneutique de rester fidèle à ce langage qui vient du cœur et des tripes.

58 Pour de Singly, la famille contemporaine joue un rôle central dans la construction de l'identité individualisée, même si elle s'est transformée. C'est grâce à sa relation avec autrui que le sujet se construit. Le soi se construit tout d'abord grâce à la communication extérieure avec des individus proches ou « autrui significatifs », tels que les membres de la famille, et c'est par la connaissance de ceux-ci que le soi peut passer à l'autrui généralisé tel que la société (de Singly, 2005).

d'Aide à la Jeunesse, les Aides à la jeunesse en Milieu Ouvert ont été extrêmement précieux pour ces jeunes « cabossés », telles des bouées de la dernière chance. Dans d'autres cas, la famille d'origine est un refuge où malgré les galères, les jeunes concernés ont pu trouver soutien et reconnaissance. La place de la mère y a été importante pour certains et c'est dans la famille aussi que se conçoivent et se reproduisent les rapports de genre. Enfin le regard que les jeunes posent sur la possibilité d'avoir des enfants en dit long sur leur propre enfance.

#### A. La violence intrafamiliale ou l'enfance « bousillée »<sup>59</sup>

La violence intrafamiliale physique et psychique tout d'abord constituée, comme nous l'avons représenté schématiquement, une réalité vécue par 2 jeunes sur 3 dans leur enfance et leur adolescence, et 1 jeune sur 3 s'en trouve fortement meurtri avec des conséquences qui peuvent être désastreuses sur sa capacité à rebondir dans sa vie, à être acteur de celle-ci.

*«Les parents bousillent tous leurs enfants ! On est tous bousillés ! » (L., G de 26 ans)*

Dubet écrivait il y a presque 30 ans, « tous les problèmes, de drogue, de délinquance, d'échec scolaire, relèvent de la famille. Evidemment, les conditions extérieures sont plus ou moins favorables, mais c'est la famille qui forme le sujet et l'arme pour la vie. [...] Les parents sont responsables même s'ils n'y peuvent rien. Les travailleurs sociaux rencontrent des familles désemparées, défaits ou fermées sur leur enfer domestique. Les enfants subissent des mauvais traitements, sont ballotés entre les parents... » (Dubet, 1987, 258-259)

Cette analyse est rude mais nous pouvons quelque part la confirmer 30 ans plus tard à travers les paroles des jeunes. Cependant, le morcèlement dramatique des cadres sociétaux et l'affaiblissement des repères familiaux ont encore fragilisé davantage ces individus qui peinent sur bien des pans de leur (sur)vie que ce soit socioéconomique et/ou psycho-affective ; le manque de reconnaissance et le rejet marquent de plus en plus ces individus en mal d'humanité qui encombrant alors les services sociaux de plus en plus impuissants.

La première observation à faire sur le processus de verbalisation est que les jeunes ont pour la majorité d'entre eux gardé « le secret » de cette violence souvent vécue au quotidien parce que la loyauté familiale est fondamentale pour se reconstruire<sup>60</sup> et pour sustenter un certain besoin existentiel de dignité. Parler de la violence au sein de la famille représente en outre une expérience très douloureuse et pourtant, les mots se sont souvent déliés au moment des groupes de paroles, à travers l'expression simplement de ce qui a été et ce, devant les autres jeunes, témoins de cette « livraison des faits ».

*« Avec ma mère, c'était un peu bizarre. Fin, mon père payait ses pensions alimentaires et tout ça, et ma mère, elle allait faire la fête, tout le bazar. C'est un peu comme ça que j'ai commencé à faire des conneries J'avais mon petit frère, donc... J'allais voler pour qu'il ait à bouffer et tout. Ca je l'ai dit qu'à vous. » (J., G de 26 ans)*

*« Mon père était légionnaire dans le désert et racontait à son fils qu'il avait torturé des gens. Vous trouvez pas que c'est pitoyable ? » (M., G de 22 ans)*

Libérer le poids des faits en s'exprimant devant un groupe de pairs est une expérience qui s'est répétée dans chaque groupe de paroles. La force des récits de pratique de vie, avec ce qu'ils nous permettent de comprendre dans la construction de soi, provient en fait de l'interaction entre les jeunes et de la reconnaissance qui en découle et que nous avons pu observer et vivre durant tout le processus de recherche. Ainsi, comme le souligne Honneth, « des sujets capables de parler et d'agir ne peuvent être constitués comme individus qu'en apprenant, à partir de la perspective d'autres sujets leur témoignant leur assentiment, à se rapporter à eux-mêmes en tant qu'êtres qui possèdent des qualités et des capacités positives. Ainsi, la prise de conscience croissante de leur individualité s'accompagne d'une dépendance croissante à l'égard des conditions de reconnaissance qui sont offertes par leur monde vécu » (Honneth, 1999 :13). Autrement dit, la construction « d'un cercle croissant de

59 Par fidélité au verbatim des jeunes, nous utilisons majoritairement leurs mots et leurs expressions, dans le texte mais aussi dans certains titres, ils sont alors indiqués en italique et entre guillemets.

60 Comme le souligne la psychiatre C. Ducommun-Nagy (2009, p.55), « dans le cas de parents déficients ou de parents absents, c'est souvent à l'enfant qu'il incombe d'entretenir le lien », ce cas de figure s'est présenté régulièrement dans les groupes ou des jeunes ont partagé leur vécu avec un parent alcoolique, en grave dépression ou assujéti aux psychotropes et drogues dures.

partenaires de communication », comme cet auteur les appelle, a permis aux jeunes narrateurs de se raconter dans une relation bienveillante de reconnaissance au cours des groupes de paroles.

La deuxième observation concerne le contenu des mots des jeunes ; elle souligne le fait qu'entre la violence par ignorance, par inattention ou celle plus « calculée » voire moins fréquente mais tout à fait conscientisée par le parent, il y a une large palette d'expériences relatées par les jeunes qui les laissent aujourd'hui souvent abasourdis.

*« Mon père, j'aurais jamais osé lui dire « chut » ou « tais-toi » ou « fous-moi la paix ». J'aurais fait un côté à l'autre de la pièce sans toucher le sol quoi. » (L., G de 26 ans)*

*« Ma mère n'était pas spécialement loin hein. Elle revenait chaque fois quand elle était plus bourrée quoi... » (E., G de 27 ans)*

Ce vécu a entraîné indubitablement des sentiments qui varient entre l'amertume, le dépit, la colère, voire la haine.

*« Elle, ça fait des années que je la vois plus. Si ça tombe, elle est crevée, j'en sais rien. Maintenant ma mère, pff elle peut même mourir, moi je m'en fous. Elle peut rester là quoi ! » (L G de 25 ans)*

Ainsi, le thème de la rage revient à différents moments dans certains récits de jeunes. C'est une notion qui interpelle beaucoup, car elle peut être utilisée pour détruire ou se détruire mais aussi comme un moteur de l'action, une étincelle pour réagir, voire se réconcilier avec soi et les autres (Laviolette, 2010). La rage a pourtant été utilisée par différents sociologues, pour décrire le manque intérieur qui donne l'impression de « danser au bord du volcan », au risque de *chuter dans le « trou noir » anomique du suicide ou des drogues dures* (Dubet, Lapeyronnie, 1992 : 132) ; c'est malheureusement le vécu de certains jeunes de nos groupes. Messu l'utilise aussi pour présenter la rage ordinaire et récurrente d'une partie de la jeunesse des « banlieues sensibles » (Messu, 1997). Kaufmann en parle quant à lui pour désigner la personnalité qui explose dans un cri et se fragmente en un chaos, mais qui isole du monde « dans une identification collective dont il devient plus difficile de sortir à mesure qu'elle se déchaîne » (Kaufmann, 2004 : 219). C'est la violence dans toute sa puissance qui est exprimée par quelques jeunes des groupes et pour laquelle il est nécessaire, voire fondamental de donner un espace de vie et d'expression, comme nous l'expliciterons dans cette recherche.

*« Je suis resté ici avec des gangsters pendant des années. C'est pas des petits merdeux qui vont me faire chaud au cul hein. Putain ! Ha moi c'est ce genre de truc qui me fait dérailler ! Des merdeux comme ça qui croient que ça y est. Je vais au front moi hein ! » (J., G de 28 ans)*

Mais les jeunes adoptent aussi des réactions qui peuvent aller jusqu'à de l'autodestruction, souvent cristallisée dans des dépendances à la drogue, l'alcool, les boissons énergisantes. Ce fait est surtout observé chez les sujets garçons<sup>61</sup>.

*« J'ai pas eu de père et tout, et tout un moment, pendant mon adolescence, j'ai pallié ça par l'alcool. Je suis sorti de là. Comme substitut, j'ai trouvé de l'herbe... » (G., G de 22 ans)*

Les conséquences de la maltraitance, surtout psychique, et du climat de violence qui a régné parfois durant toute une enfance et toute une adolescence sont malencontreusement repérables dans les témoignages et les comportements de certains jeunes. Outre la rage qui « habite » certains jeunes des deux sexes, il ressort des témoignages restitués par des jeunes hommes plus particulièrement, des sentiments d'abattement, voire d'anéantissement qui leur laissent peu de possibilité de réagir. C'est alors le « à quoi bon ? », profond sentiment d'impuissance qui imprime leur quotidien. Comme le souligne ce jeune d'une régie de quartier :

*« Mes proches me caractérisent par..., que je suis spectateur en fait. Que j'habite pas ma vie mais que je suis spectateur... » (E., G de 27 ans)*

En outre, à travers les groupes, certains jeunes identifient aussi leur mal être comme la conséquence de « cette famille bousillée » et pour la plupart il serait relié au manque de père.

61 En effet, parmi les 47 jeunes, une seule jeune fille (sur 21 filles) consomme de la drogue et 15 garçons sur 26 déclarent consommer au moins du cannabis tous les jours.

### B. L'absence du père, ou « quand il manque toujours quelque chose »

L'absence du père a été largement commentée dans tous les groupes puisque sur les 47 jeunes, 30 n'ont plus de contacts avec leur père, pour certains depuis leur naissance. Ce manque est essentiellement ressenti comme une tare, un défaut qui déséquilibre la construction de l'identité et qui marque le jeune profondément. Ainsi, de Singly considère l'homme en tant que père comme un *Pygmalion* qui personnifie le travail de révélation de soi<sup>62</sup>. Et dans ce cas, la majorité des filles comme des garçons ressentent l'absence du père comme une blessure, quelque chose qui leur a manqué et qui a altéré leur construction identitaire en tant que jeunes adultes.

*« Un manque à vie. Je l'ai jamais connu. » (S., F de 27 ans)*

*« T'es quand même obligé d'avoir tes 2 repères parce que t'es déstabilisé de l'un par rapport à l'autre parce que il te manque toujours quelque chose. » (L, F de 25 ans)*

Le travail de réflexivité au sein des groupes de paroles est important pour certains jeunes quant au fait de conscientiser cette absence paternelle. Il peut alors faire évoluer la perception des jeunes qui s'affine vers plus de compréhension de leur vécu :

*« On avait parlé des enfants, en préférence des garçons qui étaient élevés que par une mère et sans la présence d'un père... Qu'ils avaient plus tendance à partir du mauvais chemin... Je savais que c'était une des causes mais je pensais pas que c'était une cause aussi importante. » (S., G de 23 ans)*

Mais il y a aussi dans certains cas une expression de colère chez les jeunes, même si elle n'est pas fréquente dans les groupes.

*« Ben je peux pas m'empêcher d'avoir de la haine envers mon père quoi. Parce que c'est quand même relativement à cause de lui ! » (R., F de 21 ans)*

Cependant, si la majorité des jeunes n'ayant pas vécu avec leur père exprime le manque et le regret, pour certains, c'est aussi un soulagement *a posteriori*, surtout par rapport à la violence évitée. L'image du père peut être alors fortement détériorée surtout pour les garçons et c'est alors la figure de la mère qui est renforcée à la fois par les filles et par les garçons.

*« Alors, moi j'ai déjà une situation très compliquée, mon père, bon, est parti avant ma naissance, héroïnomane, alcoolique, nani nana, je suis très content qu'il soit parti ! » (G., G de 21 ans)*

*« Je crois qu'il faut être assez construit parce que parfois les hommes sont des gens mauvais et moi maintenant j'ai retrouvé mon père, si j'avais su avant, j'aurais laissé ça derrière moi. Mais, maintenant que j'ai vu, j'ai la force de garder le contrôle, pas de problème, mais entre quand je suis né et mes 21 ans, je suis content qu'il était pas là. C'est mieux parce que sinon j'aurais peut-être été un connard aussi comme lui. » (G., G de 22 ans)*

*« Parce que ma mère elle a joué les 2 rôles aussi tu vois. Elle a su prendre le rôle du père en même temps. » (K., F de 19 ans)*

*« Et puis on avait du respect pour ma mère. On l'adorait. C'était notre dieu pour nous quand on était petit. Et heu on l'adorait mais en même temps on la craignait pour pas se choper une punition quoi. » (S., G de 23 ans)*

La plupart des familles des jeunes des groupes de paroles sont en fait de type monoparental et ce sont les mères, parfois très déstabilisées personnellement qui ont dû gérer seules. La précarité socio-économique a en outre trop souvent alourdi leur quotidien et affaibli davantage la situation familiale.

### C. Mère seule et précarité financière : le risque de la chute

Le cumul des difficultés pour une famille affaiblie s'identifie pour la plupart des interviewés par le fait qu'ils ont souvent grandi avec une mère seule (3 jeunes sur 4), ayant peu de sources de revenus et fragilisée socialement, économiquement, voire psychologiquement.

<sup>62</sup> Dans le mythe, c'était effectivement plus l'homme qui était un pygmalion, mais aujourd'hui les femmes peuvent être aussi des pygmalionnes puisque la réciprocité des regards est nécessaire (de Singly, 2005).

*« Des fois y avait de la viande, des fois y avait des pâtes. Souvent y avait des pâtes. Ouais c'est quotidien, c'est pour ça je dis que le quotidien il nique la santé des gens ! Pas seulement, pas seulement les soins et tout, c'est tous les soucis, tout ce qui est. C'est moralement et ça devient physiquement. » (J., G de 27 ans)*

Si pour les garçons le duo mère-fils a pu être à la fois relativement équilibré, voire fusionnel<sup>63</sup> et/ ou conflictuel, voire destructeur, ce que relèvent les filles est généralement différent car elles gardent souvent le lien avec leur mère, c'est pour la plupart des filles un lien important, même si il peut rester conflictuel.

*« C'est vrai que j'ai un bon rapport avec ma maman et que je suis fort pour ma maman. Donc ma maman c'est vraiment moi aussi c'est la seule que ...voilà. » (J, F de 21 ans)*

*« Je sais que ma mère est juste derrière moi donc heu j'ai pas peur. » (A, F de 18 ans)*

C'est également le cas pour les jeunes issus des familles immigrées, la place de la mère y est particulière, voire « sacrée » (Laviolette, 2010), même si son statut la maintient parfois dans l'éloignement et l'incompréhension du vécu et du quotidien de ses propres enfants.

*«Moi quand j'ai été en prison, j'ai fait presque 4 ans, je dis : maman maintenant je comprends c'est quoi ta vie. Elle me dit : ha ? Parce que maman voilà, elle est toute seule, elle reste à la maison. [...] Et honnêtement pour moi c'est ce que je ressens, elle, pour moi elle a fait 40 ans de prison. » (M, G de 24 ans)*

Sur un plan économique, la situation financière de ces familles monoparentales est souvent difficile et la plupart des jeunes expriment avoir souffert de cette précarité qui ouvre alors les portes à la discrimination surtout scolaire, comme nous le verrons au point sur la scolarité.

Ce qui ressort ainsi des témoignages et des échanges dans les groupes de paroles, c'est que la précarité vécue au sein des familles et les difficultés de la vie quotidienne qui y sont associées marquent les trajectoires de ces jeunes, laissent des traces souvent psychiques (problèmes de santé mentale, addictions, etc.) mais aussi physiques (corps marqués par la malnutrition, l'obésité, les tatouages et les piercings<sup>64</sup>). L'arrivée dans l'âge adulte se déroule parfois alors avec des traumatismes qui diminuent encore les chances de trouver un travail et de s'intégrer socialement.

*« Ben ouais je suis un cas psychiatrique en ce moment parce que je suis en dépression. Et je me défends pas forcément contre les bonnes personnes, mais heu voilà, je suis quelqu'un de très méchant. Je suis violent. » (G, G de 28 ans)*

*« Maintenant je me dis peut-être que [mon passé], ça se voit aussi quand je passe les entretiens. Je sais pas. Ha moi la confiance en moi je n'ai jamais eu confiance, on va dire, entièrement, je suis toujours à douter, oui j'ai raté... » (A, F de 24 ans)*

Au détour de toutes ces difficultés, des jeunes ont rapporté l'importance des différents services d'aide sans lesquels ils ne s'en seraient pas sortis.

#### D. Les services d'aide : essentiels « quand il ne reste plus rien »

Dubet écrivait que le renversement de la galère chez les jeunes ne se fait pas sans aide extérieure. « Les jeunes trouvent des alliés parmi ceux-là mêmes qu'ils dénoncent collectivement. Les animateurs et les éducateurs ont une grande influence. Sans eux, il est clair que les jeunes ne posséderaient pas les moyens techniques de s'organiser et qu'ils ne pourraient pas engager de négociations avec les divers organismes concernés. » (Dubet, 1987, p 321.)

*« Non sans ça, si j'avais pas connu le SAJ, le SOS-Enfants, la mairie de quartier, je pense que pfff ce serait fini quoi... » (N., F de 28 ans)*

63 Ce type de relation largement décrit risque de devenir pathologique surtout pour le jeune en construction identitaire. Cfr les travaux de Pascale Jamouille (2005).

64 Selon certains auteurs comme Messu (2006), les marques « dessinées » sur le corps participent à la construction d'une identité « contrastée », une identité coûte que coûte car elle choque en attirant le regard.

Ainsi, que ce soit de manière clairement énoncée ou abordée entre les lignes, l'aide que des jeunes ont pu recevoir de la part de services extérieurs durant leur enfance a été une bouée de secours, parfois même ce qui leur a sauvé la vie.

*« Moi ça a sauvé ma vie moi ! Mais c'est pas la musique qui m'a sauvé hein, c'est l'éducateur qui a mis ça en place ! » (J., G de 27 ans)*

*« Et puis tu téléphones, ils (les éducateurs de la maison de quartier) sont toujours disponibles, enfin... ils essaient toujours d'être disponibles. A notre disposition aussi c'est bien. » (L., F de 19 ans)*

Mais même si certains restent désabusés et se sentent abandonnés par ces services et par la société en général, (c'est le cas des jeunes qui ont connu l'enfermement en IPPJ et/ou la prison), la plupart sont conscients que c'est aussi à eux de faire un pas pour s'en sortir et que ça ne viendra pas tout seul.

*« L'éducateur m'a dit : tu sais quoi, au lieu de râler comme un con là, au lieu de rouspéter de tout, de casser sur des conneries, vendre de l'herbe, de faire des tchic des tchac, viens, viens ici. Viens dire pourquoi t'es pas content. Prends une feuille, écris hein ! » « Mais voilà il faut que les jeunes..., faut que eux ils soient preneurs aussi ! » (J., G de 27 ans)*

*« Je pense que si on se bougeait un p'tit peu et qu'on montrerait qu'on cherche cela leur donnerait peut-être l'envie de, de plus se préoccuper de notre cas aussi. » (J., G de 25 ans)*

Du côté des filles, il y a une prise de conscience, pour celles qui en ont bénéficié, que la rencontre avec des adultes bienveillants et à l'écoute est primordiale pour s'en sortir et tenter de ne pas reproduire le schéma de la violence avec leurs propres enfants.

*« Parce que j'ai beaucoup d'aide qui est autour de moi, comme je dis, les médecins, les psychiatres, les psychologues et tout. Les centres des enfants aussi. Je me dis, je suis pas toute seule donc je pourrai reprendre la force au fur et à mesure quoi. » (N., F de 28 ans)*

Mais tous les jeunes ne sont pas dans un schéma familial avec un terreau de violence et de mauvais traitements. Certains connaissent précarité, pauvreté et discrimination mais trouvent au sein de la famille, soutien et accompagnement affectueux.

#### E. Quand la famille est un lieu bienveillant

Loin de vouloir cloisonner les jeunes dans une vision définitivement chaotique et « malmenante », il faut bien souligner que précarité ne signifie pas systématiquement violence et maltraitance. Des jeunes, minoritaires certes, ont exprimé que le support de leur famille est important et que sans elle, ils ne s'en seraient pas sortis.

*Dans le cadre de cette étude, c'est le cas principalement pour les jeunes d'origine étrangère et pour ceux qui sortent de prison.*

*« Même qui sont séparés, ben je vais dire on a une bonne entente et tout. Maintenant j'ai envie de dire que je les remercie quoi. » (A., F de 21 ans)*

*« Le soutien c'est ma famille. Ils m'ont soutenu en prison. Et encore maintenant ils me soutiennent et voilà. » (M., G de 24 ans)*

Le rôle de la mère de famille est dans ce cas souvent apparenté à « ignorance mais affection » comme le constatait un jeune de 26 ans.

Pour poursuivre, qu'en est-il enfin de la vision de ces jeunes sur leur éventuelle parentalité et vie de couple ?

#### F. Regard sur les enfants : entre un idéal et le refus du « copier-coller »

Au terme de ce premier point sur la famille, la question a été posée aux jeunes sur leur conception de la vie de famille et l'éventualité d'avoir des enfants. Différentes réactions ont été exprimées.

*« La famille c'est vraiment important ! » (V., F de 28 ans)*

L'idéal pour plusieurs d'entre eux reste la famille avec au moins 2 enfants, une maison, un travail et des vacances chaque année !

*«C'est con, fin vous me direz à quel point ça devient grave, mais je veux dire, le rêve projet de vie c'est quand même d'avoir une maison, d'être bien dans mon couple, d'avoir un enfant, fin ...pourtant des choses normales, quoi. Des choses qui paraissent logiques dans la vie de quelqu'un, ... » (R, F de 22 ans)*

Pour ceux qui sortent de grosses galères comme la rue, l'IPPJ ou la prison, c'est d'autant plus important de se raccrocher à ce modèle de la vie de famille et surtout avec un couple qui dure, des enfants qui ne vivront pas les mêmes galères. Ce sont souvent les jeunes issus de familles immigrées en ville (italienne, turque, marocaine, etc.) qui expriment l'importance des valeurs familiales et qui sont donc les plus requérants de cet idéal.

*«J'ai envie maintenant de profiter de mes enfants. J'ai envie de profiter de ma femme. » (J., G de 27 ans)*

L'aspect urbain de ce phénomène est important car il y a souvent des communautés d'origine qui se regroupent et qui consolident alors davantage le modèle traditionnel de la famille. Les rapports de genre avec une vision traditionnelle de la place de la femme y sont encore largement prépondérants<sup>65</sup>.

En outre, l'envie de se bouger dans les quartiers urbains pour donner plus « *de chances* » à ses enfants peut devenir un vrai moteur pour l'action.

*« Ouais ça me donne de l'énergie, j'ai pas envie que mon enfant grandisse dans un truc de crevards comme moi j'ai grandi ! » (J., G de 28 ans)*

Et puis il y a ceux qui ne veulent pas reproduire ce qu'ils ont vécu avec des enfants. Majoritairement des garçons, ce sont des jeunes qui ont connu la violence intrafamiliale et la discrimination à l'école qui ne souhaitent pas avoir d'enfant dans un avenir proche. Une autre observation dans ce cadre est que les jeunes qui expriment cette profonde réticence à avoir des enfants sont issus de milieux ruraux où les classes sociales semblent plus marquées et divisées, où la solitude est plus grande face aux autres, les « *filles de bourges* » qui s'en sortent (de Gaulejac, Blondel, Taboada-Leonetti, 2014).

*« Pour quoi faire faire des malheureux il y en a déjà assez hein, non ? Putain, ils vont être malheureux les pauvres, hein, déjà nous on est déjà malheureux alors eux, c'est encore pire ! » (J., G de 26 ans)*

Dans cette vision des choses, les jeunes ne veulent donc pas faire du « *copier-coller* » de leurs galères d'existence. Ils sont très conscients des manques de leur enfance qu'ils ne veulent pas répercuter sur d'autres « *plus malheureux* ».

### Conclusion

Le thème de la famille, souvent tabou et relégué aux confins de l'intime, est cependant un sujet largement investi et développé par les jeunes rencontrés dans chaque groupe. Il est indéniable, il ne laisse aucun des jeunes sans réactions, sans expression, même si leur verbatim en dit long sur la variété de leurs ressentis : entre colère, désespoir, blessures profondes, mais aussi reconnaissance et affection par rapport à certains membres de leur famille, les jeunes ont été très prolixes sur ce qu'ils ont vécu au sein de leur famille. Et ce qui ressort avant tout de ces groupes de paroles, c'est l'intelligence des jeunes à exprimer l'indicible, mais aussi pour certains à prendre conscience progressivement de leur pouvoir d'agir.

<sup>65</sup> Le thème des rapports de genre a été régulièrement abordé dans les groupes mais de manière indirecte et donc sans pouvoir le traiter comme un thème à part entière. Il est tout à fait intéressant de relever ce fait car du point de vue de l'observation ethnographique des groupes de paroles mixtes (6 sur 7), les rapports entre les jeunes démontrent clairement les jeux de séduction et de pouvoir entre les sexes. Il y a le discours officiel de l'égalité, du respect de l'autre et de la protection des plus faibles comme les femmes et les enfants ; c'est ce qui est dit devant les autres et qui revient dans tous les groupes. Et puis il y a l'implicite, c'est-à-dire ce qui filtre de l'observation, des dialogues et des comportements et qui révèle une subsistance forte de la domination masculine dans ces quartiers, particulièrement incarnée dans l'oppression et l'assujettissement sexuel des filles. Lors du débat qui a suivi la pièce de théâtre par exemple, des jeunes filles ont pu exprimer aux jeunes gens présents leur dégoût de n'être « *finaleme nt plus que des bouts de viande* ».

Sur un plan méthodologique, c'est sans doute grâce à l'établissement d'une forme d'« espace-tiers »<sup>66</sup> qui se pose en intermédiaire entre l'extérieur de la rue et l'intérieur des services et des institutions, que peut s'opérer un dialogue entre l'intime et le collectif au sein des groupes de paroles. Comme le souligne Luc Van Huffel et ses collaborateurs, cet espace « autre ou alternatif » joue un rôle de passerelle qui permet alors aux jeunes « une autre parole, un autre langage, un autre savoir et d'autres formes d'action » (Van Huffel L. et coll., 2015, 97).

Néanmoins, cette recherche met à nouveau en lumière combien la famille est le berceau de la construction identitaire et de la formation de la personnalité. La précarité socio-économique marque les jeunes dans leur enfance, mais la violence intrafamiliale qui se caractérise par de la maltraitance physique et psychique les blesse et les traumatise indéniablement. La maltraitance n'est pas qu'intrafamiliale et elle n'est pas toujours transgénérationnelle, mais elle est, malheureusement, souvent un cycle répétitif et les jeunes sont également meurtris par la détresse que vivent leurs parents, excusant alors leur manque d'attention, leurs absences, leur violence, voire leur abandon. Avec la question « est-ce que vous vous sentez acteur de votre vie ? », la méthodologie spécifique de cette recherche permet un processus narratif de la violence qui n'est jamais censurée et il s'avère alors dans ce cadre que lorsqu'on est à l'écoute de la violence, le jeune parvient progressivement à la nuancer.

Depuis la fin des groupes de paroles de cette première vague, malgré ce que certains jeunes ont exprimé sur le refus d'avoir des enfants et de « *faire d'autres malheureux* », 3 jeunes (2 filles de 18 et 27 ans et 1 garçon de 22 ans) attendent un enfant dans des conditions d'extrême précarité affective et sociale et force est de constater que rien n'est mis en place pour les accompagner. Le risque de reproduction de ce cycle violence-précarité-violence est sérieux et la menace de répétition de ce schéma ne peut que questionner sur notre modèle de société.

La recherche met en lumière combien il est urgent d'accompagner ces jeunes et surtout de prévenir le cycle infernal de la violence. Faire des économies au détriment d'une véritable prise en charge et d'un accompagnement des familles les plus précarisées et fracturées dans leur structure est un non-sens. C'est oublier que ces familles sont de plus en plus nombreuses et qu'elles font partie de la construction du socle de nos sociétés contemporaines. C'est oublier que tôt ou tard, la problématique qui se cristallise sur les conséquences des traumatismes vécus par les jeunes dans leur enfance (addictions, troubles de santé mentale, dépressions graves, etc.) retombe sur la société à travers des coûts humains et financiers démesurés. A travers les structures comme les maisons de quartier, les régies de quartier, le SAJ, ..., il existe différentes réponses en fonction des besoins des jeunes, un exemple donné aujourd'hui peut se trouver dans des maisons de la parentalité qui accompagnent les tous jeunes parents dans leur nouveau statut. Mais elles sont trop peu nombreuses<sup>67</sup> et surtout risquent de disparaître faute de subsides et de soutien politique.

La place de l'école est aussi à questionner car la violence de la discrimination scolaire peut être aussi destructrice que celle déployée au cœur de l'intime, au sein des familles.

### 3.3.2. La scolarité

Deuxième thème choisi et abordé abondamment par les jeunes des groupes de paroles, l'école constitue sans aucun doute le lieu où le sentiment d'injustice et de discrimination a débuté très tôt dans la vie de la majorité des jeunes rencontrés. Les chiffres sont éloquentes, sur les 47 jeunes, 27 ont décroché avant la 4<sup>ème</sup> secondaire, 8 ont terminé leur 6<sup>ème</sup> secondaire professionnelle, 8 sont encore aux études et 4 ont un diplôme (un master en histoire<sup>68</sup>, deux en coiffure et un éducateur). Pour une minorité donc, l'école a été une expérience intéressante et formatrice mais cela a été souvent possible grâce au soutien et au regard encourageant d'un ou des deux parents.

« *J'ai un soutien de ma maman et même j'ai la bourse et tout, donc ça va hein.* » (J., F de 19 ans)

<sup>66</sup> La notion d'espace-tiers, récemment conceptualisée dans l'ouvrage de Luc Van Huffel, Pascale Jamoulle et Emmanuel Nicolas (2015) est fondamentale dans cette recherche, elle permet un autre regard sur le rôle joué par le chercheur, observateur participant et impliqué, qui joue en quelque sorte un rôle de « médium » qui engagerait une exploration différente par les jeunes de leur vécu. Nous y reviendrons largement.

<sup>67</sup> Il n'en existe qu'une seule pour la région de Charleroi.

<sup>68</sup> Il faut souligner que ce master en histoire est détenu par une jeune animatrice qui a participé au groupe de parole, c'est la seule qui a ce profil.

Mais pour la majorité, l'école a été un vecteur de frustration, de discrimination, voire d'exclusion.

*« Ils me frappaient, ils, ils, ils étaient plusieurs hein, ils faisaient les malins et j'étais tout seul hein ! » (J., G de 26 ans)*

*« Et de toute façon, les profs, ils ne voient jamais rien ! » (M., G de 26 ans)*

Dubet affirmait (déjà) à la fin des années 1980 que « l'école apparaît aujourd'hui dans les groupes comme un agent de division ou comme un prestataire de services pédagogiques peu soucieux des demandes qui lui sont adressées. [...] De réforme en réforme, l'école semble être devenue incapable de remplir les objectifs égalitaires qu'elle professe. L'école est favorable à ceux qui sont déjà favorisés... elle devient une pure machine à sélectionner et à exclure. Elle distribue simplement plus d'échecs que de succès » (Dubet, 1987, p.238 et 241). Ce constat reste d'actualité et le phénomène s'est largement amplifié. Il suffit de constater que lorsque nous avons demandé aux 27 jeunes « décrochés » si il y a eu un intérêt institutionnel et un suivi lors de leur abandon scolaire, deux seulement ont déclaré avoir été convoqués par la direction de l'école ou par un ou plusieurs professeurs et encouragés à poursuivre leur processus scolaire et ce, au moins jusqu'à la fin des secondaires. Pour les autres, aucun n'a le souvenir que la direction de l'école, un enseignant ou un travailleur social ne soit venu le rechercher.

*« Les profs, même si y en avait un ou deux qui étaient pas là, y s'en foutaient. Eux y continuent leur programme et c'est tout. Si toi t'es pas là, ben tant pis. » (J., G de 26 ans)*

Pour mieux comprendre ce que les jeunes ont exprimé par rapport à la scolarité, ce thème propose alors la présentation de parcours scolaires et la réflexivité que ces jeunes ont développée par rapport à celui-ci, leurs ressentis et perceptions par rapport à l'enseignement et enfin leur vécu de la discrimination. Ce point sur la scolarité comporte donc surtout le regard que posent les jeunes sur leur parcours et leurs impressions au moment des groupes de paroles.

#### A. Parcours scolaire : quand la réflexivité découvre indifférence et regrets

Comme nous l'avons souligné, le nombre de jeunes qui ont décroché de l'école de manière prématurée et qui gardent parfois un profond regret interroge, à la fois sur la place qui leur est faite (ou pas) dans le système éducatif et sur l'intérêt qu'ils développent (ou pas) par rapport aux voies d'apprentissage proposées par le système scolaire en Wallonie.

A l'écoute des jeunes dans les groupes, nous avons nettement perçu que dès le début de la scolarité, il y a une grande inégalité dans l'intérêt développé par rapport à l'apprentissage et même si dans quelques rares familles où les parents ont encouragé et suivi leurs enfants, l'implication dans la formation scolaire reste aussi personnelle et appartient au jeune<sup>69</sup>.

*« Ouais sur cinq, je suis le seul qui a continué à aller à l'école, à poursuivre son chemin quoi. Ouais c'est mon caractère. De un, je voulais déjà continuer l'école parce que ça m'intéressait aussi. Mais de deux, je me dis plutôt que de rien foutre chez moi autant m'occuper à l'école. » (S., G de 24 ans)*

*« Ouais là je faisais du vrai tourisme. Et fin voilà. Fin ma mère elle était derrière moi toujours me pousser pour aller à l'école, à l'école. Mais heu fin si toi tu ne veux pas ben... » (J., F de 19 ans)*

Pour ceux qui font partie du tiers des jeunes « scolarisés du secondaire » interrogés, c'est-à-dire ceux qui ont terminé l'enseignement secondaire, ou qui sont toujours aux études et les 4 qui ont un diplôme, leur impression par rapport à leur parcours scolaire reste mitigée même si celui-ci s'est globalement déroulé sans de gros problème.

*« J'ai toujours été dans des écoles d'art et tout. Et c'est cool, ouais. Ben moi avec l'enseignement, j'ai jamais eu [de problèmes], vraiment... C'est moi le problème plutôt. Voilà j'ai raté des années, parce que voilà j'étais élève libre et compagnie. Sinon je me plains pas de... Maintenant je suis en supérieur et tout, y a tous les droits, y a des bourses et tout. Moi ça va. (A., G de 23 ans)*

<sup>69</sup> Ce phénomène n'est pas réservé aux jeunes interviewés.

Il faut souligner aussi qu'il semble que dès que le secondaire est terminé, il y a comme un soulagement et le vécu de la formation dans le supérieur est beaucoup plus positif et constructif.

Néanmoins, chaque parcours reste personnel et particulier avec toutefois le constat unanime que naître dans une famille précarisée et/ou fragilisée pour de multiples raisons marque les jeunes dans leur progression scolaire, même si la réussite pour un petit nombre est à la clé.

*« Moi j'étais dans une école, on va dire, de riches. Moi j'avais pas les mêmes points que les autres parce que mes feuilles je les faisais à la main alors qu'eux ils avaient un ordinateur et une imprimante. » (M., G. de 27 ans)*

*« Moi en supérieur j'ai eu ce souci-là aussi. C'est pour ça que j'ai dû arrêter l'école. J'avais pas d'argent pour prendre le train tous les jours. Ben j'avais pas d'argent pour me payer une voiture. Et si je devais prendre le bus, voilà ça faisait loin. Du coup j'ai, ce sera rien, je vais perdre mon argent pour rien, donc j'ai arrêté pour récupérer l'argent de la caution. Et voilà après j'ai été travailler... » (J., G de 25 ans)*

Pour la grande majorité des autres, dès le début, la scolarisation est imprégnée par le désengagement car ils n'ont rien à faire à l'école, ils n'y trouvent pas de place reconnue et c'est ensuite le cycle de l'inattention, de l'ennui et du tapage qui perturbe et irrite :

*« Non, à l'école, j'dormais su'l banc moi ! Ou alors je foutais le bordel, moi, hein ! » (J., G de 26 ans)*

*« Moi j'aimais surtout m'y amuser, en fait. Je m'amusais beaucoup ! (J., G de 25 ans)*

Suite à ces comportements, quelques jeunes ont été « balancés » comme ils disent, vers l'enseignement spécial ce qui les a marginalisé davantage.

*« On me voulait plus nulle part ! Alors t'es parqué ! » (J., G de 26 ans)*

*« J'étais la tête de turc à l'école primaire ; on m'a lié sur une chaise, c'était de la torture et puis on m'a rejeté à l'école spéciale. » (C., G de 24 ans)*

Pour certains, le parcours scolaire c'est l'expérience de la violence « *bête et méchante* » qui enserre dès le plus jeune âge et qui, jamais sanctionnée par les adultes, finit par œuvrer inlassablement au renforcement de la violence et de la brutalité. Ainsi, l'histoire de « *ma couille* »<sup>70</sup>, jeune homme de 26 ans issu d'un milieu très précaire au corps marqué par l'obésité, les piercings, les tatouages. Très tôt il est stigmatisé par les enfants de classes sociales plus aisées et c'est l'escalade, la ronde de la violence qui s'installe créant rancœur et désir de vengeance. Le verbatim repris ci-dessous est constitué de paroles extrêmement violentes, voire insupportables. Il ne s'agit pas dans le cadre de cette recherche de dissimuler la vérité pour qu'elle rentre dans les cadres du « politiquement correct », ni de reprendre des discours qui accrochent et choquent pour être utilisés comme moyen de communication « médiatique » sans en analyser ce qui se construit et se trame socialement en amont. Il s'agit bien ici d'aller à la rencontre du vécu et de la perception de jeunes de notre société qui, de plus en plus nombreux, cristallisent un malaise profond et destructeur. L'actualité des départs en Syrie nous rappelle constamment l'urgence de débattre sur le phénomène dans sa globalité.

*« A l'école ici, y en a un qui m'avait frappé hein le fils du médecin qui habite dans la rue là. Mais il me frappait hein ! Ils profitaient, ils se mettaient tout le temps en rond avec les autres et ils profitaient hein ! »*

*« Ils ont profité quand, quand, quand t'es ...quand t'es petit ils en profitaient de te maquer dessus. Ils étaient toute une bande. »*

*« Je lui ai fracassé sa gueule hein. Et comme il faut hein ! Et j'ai esquiné comme il faut, hein, c'lui-là, hein, putain ! Et j'ai fait des heures et tout, et j'ai été au tribunal et tout avec ça hein. ! »*

70 Nom que nous renvoyons, tel un clin d'œil à ce jeune qui dès le début de la recherche nous a surnommé de ce titre sincèrement honorifique et affectueux.

*« J'ai attrapé à une soirée, je ne sais plus où à ..., j'ai attrapé sur le capot d'une bagnole, j'ai mis des coups de poing dans sa gueule, tant qu'il en voulait, il en a eu c'est lui-là ! Une fois qu'il est tombé, j'ai shooté dans sa gueule ! Je lui ai cassé les dents, la mâchoire, les pommettes, les deux arcades, ... »*

*« C'était ma vengeance. Ici, il me frappait quand j'étais p'tit, ici à l'école ! Et il y en a encore 2 ou 3 que je dois encore comme ça. Crapule, moi, quand j'ai, quand j'ai quelqu'un dans le collimateur, je l'ai ! »*

Cette histoire n'est pas isolée, plusieurs jeunes ont exprimé avec beaucoup de froideur l'explosion de leur violence parfois de nombreuses années après les faits vécus à l'école. Ce phénomène reste encore bien trop tabou mais cela ne fait aucun doute qu'il participe selon nous à la violence dans les quartiers qui apparaît aux adultes de plus en plus gratuite et exacerbée, à l'autodestruction de certains jeunes par la prise de drogues et d'alcool, aux conduites à risque, mais aussi pour certains au départ en Syrie.

Ainsi, pour beaucoup de jeunes des groupes de paroles, l'école a perdu tout intérêt et c'est le décrochage et puis souvent le monde de la rue qui ont pris le dessus, surtout pour les garçons.

*« Je crois que j'avais 90 % d'absences. J'ai gagné le record des absences de l'école ! » (K., G. de 26 ans)*

*« J'ai pas accroché avec l'école, j'ai décroché. Et puis décrochage scolaire, tu restes dans la rue. Quand tu restes dans la rue, t'as besoin d'argent pour vivre... » (S., G. de 27 ans)*

*Et après quelques années, pour ceux qui n'ont pas basculé davantage dans des conduites excessives, c'est le regret qui est le sentiment le plus partagé par ces « décrocheurs et décrocheuses » du monde scolaire.*

*« Pfff ce serait à refaire, j'aurais été plus droite dans les études quoi. J'ai un peu déconné hein. Parce que je suis pas un âne quand même, j'ai un peu fait l'âne à l'école. » (S., F. de 28 ans)*

*« Ben j'aimais pas l'école mais je regrette un peu quand même parce que j'ai apparemment j'aurais eu des capacités. (S., G. de 26 ans)*

*« Ben je bossais souvent les cours. J'ai pas été souvent présente à l'école. Ce serait à refaire ben j'aurais réfléchi plus. » (A., F. de 21 ans)*

*« Ouais. J'ai arrêté en 6<sup>ème</sup> secondaire. Je regrette. » (M., G. de 24 ans)*

Comme le souligne Martuccelli, « il n'est pas exagéré d'affirmer qu'à côté de la sélection et de la confiance en soi qu'elle transmet, l'école est désormais également une institution structurellement distillatrice de regrets. Des regrets d'autant plus forts et lourds, que l'épreuve scolaire n'est pas rejouable pour tous ni à tous moments de la vie. » (Martuccelli, 2006, 66)

Et derrière les remords exprimés par les jeunes sur leur parcours scolaire, se trouve la prise de conscience d'une série de coercitions sociales qui rend leur regard sur l'enseignement encore plus impitoyable.

### **B. Regards sur l'enseignement : un regard dur et intraitable**

*« C'est un tout en fait. Tout qui fait que voilà moralement ça..., on va à l'école, on se fait dire : oh les gars vous puez la merde, vous êtes des pauvres. Vous avez des chaussures toutes cassées. En plus vous êtes des ânes. Vous foutrez rien de bon alors à votre place je resterais sur le mur. Du coup, on va rester sur le mur. Et pour les gens on est rien. Psychologiquement ça pète les gens, ça peut casser des gens hein. Voilà c'est ça, c'est tout, tout tout est lié en fait. Tu sors de là, tu puez la merde alors heu tu sers à rien, même ne vas pas à l'école, ça sert à rien, pourquoi faire ? Quand même tu vas y aller, t'auras pas de travail. Y en a plein qui pensent comme ça hein : pourquoi je vais à l'école, quand même j'aurai pas de travail. » (J., G. de 27 ans)*

Ainsi, à part quelques exceptions, la majorité des jeunes ne se sont pas sentis accueillis et accompagnés par le monde de l'école. Même les quelques-uns qui ont obtenu un diplôme ou qui sont encore en cours de formation n'y trouvent pas une place particulière où se développer et apprendre l'autonomie, mais bien un lieu où la compétition et la différenciation les rejettent.

Comme le soulignent les jeunes, si ça marche c'est qu'il y a souvent un adulte, un instituteur ou un professeur qui croient en eux, qui les regardent avec tout leur potentiel et bien souvent ça influence le jeune positivement pour longtemps. Ainsi ce jeune homme de 24 ans qui sort de prison et qui considère la bienveillance des professeurs qui l'avaient encouragé à l'époque pour poursuivre son cursus scolaire.

*Tu as senti du soutien des professeurs ? « Des professeurs oui hein. Quand j'ai arrêté, ils voulaient pas que j'arrête hein ! Ils voulaient pas ! Ils ont fait une réunion, ils m'ont appelé. Ils m'ont dit : non ne quitte pas l'école, t'es un bon, parce que je faisais du tournage-fraisage. » (M., G. de 24 ans)*

Ou encore ce jeune qui a gardé des contacts avec une professeure du secondaire :

*« Y a une prof qui m'a un peu aidé à ce temps-là, une prof, maintenant c'est la seule prof que je vois encore. Cette femme, elle est magique cette femme ! Ca c'est une prof, les autres, c'est des clochards. C'est vrai c'est comme ça. Les autres, ils viennent chercher leur salaire. Comme à l'usine. Ils en ont rien à foutre ! Alors la prof que je vous dis, elle enseigne plus, elle a tellement été dégoûtée des autres profs et du système, ben elle fait autre chose. Ouais ça va loin hein ! »*

Mais pour la plupart, l'expérience de l'école est négative et puisqu'elle est exprimée principalement à travers le mode relationnel, leur regard sur les enseignants est souvent dur et intraitable.

*« Et ça se voyait qu'elle aimait pas son boulot. Elle venait juste pour faire heu, pour passer le temps et je sais pas, on se demande qu'est-ce qui font ici alors qu'ils s'en foutent. Je sais pas, ils se mettent sur leur chaise et ils bougent pas, ils veulent pas aider. Alors qu'ils devaient être des exemples ! » (H., F. de 22 ans)*

*« Je trouve que le système fait de la peine ouais. Je trouve que c'est pas normal qui ait des gens comme ça qui enseignent. Après on s'étonne que les jeunes veulent rien foutre ou ne font rien de bon. Ben voilà. » (J., G. de 27 ans)*

Il est fondamental de rappeler que l'école, à l'instar de tout monde social, est avant tout constituée par des acteurs, une hiérarchie, des relations humaines, des valeurs et de la communication sur les droits et devoirs de chacun. Mais pour ces jeunes gens interviewés dans les groupes, si l'école est loin d'être harmonieuse dans ses relations et sa communication, il y a aussi une responsabilité des parents et des élèves dans son bon fonctionnement. Ainsi, cet avis critique sur l'absence voire la démission des parents par rapport à la scolarité de leurs enfants.

*« Y a des parents, ils s'impliquent pas du tout. Ils déposent l'enfant, pssstt, au revoir, il dit pas bonjour, il dit pas au revoir, c'est vraiment le parent ! [...] Y a pas moyen, on fait un tas de choses avec l'école, ils font un tas de choses et y a pas moyen de les intégrer ils sont dans leur truc à eux. » (S., F. de 29 ans)*

L'apprentissage est donc aussi lié au « *bon vouloir des élèves* », et là aussi, certains jeunes, surtout les filles se rendent compte qu'il y a des comportements qui ne sont pas acceptables mais, à leurs regrets, l'école ne sanctionne pas ou plus ces attitudes.

*« Mon professeur a fait une expérience dans une classe autre. Elle a dit, pendant 1 h ½ je vais vous demander de mettre votre téléphone sur la table, je viendrai vous le chercher, je vous le rendrai, c'est une expérience. Y a 9 personnes qui sont parties, 7 personnes qui ont refusé de lui donner le téléphone, il n'y en a qu'une qui lui a donné. Et elle a arrêté le cours parce que l'expérience était finie. Pfff. Y a plus de règles dans l'école. Y a pas de règles ! » (A., G. de 22 ans)*

*« Moi je pense que, avant les élèves avaient du respect pour leurs profs, ils avaient du respect pour les parents. Ils avaient du respect pour les gens. » (S., G. de 24 ans)*

Pour certains jeunes, l'état est responsable pour de nombreux manques de l'école tels que la diminution des budgets et le laxisme face aux parents et aux élèves.

*« C'est que voilà aussi vis-à-vis des profs, comme disait x tantôt, on ne leur met plus les moyens assez pour heu éduquer, pour apprendre. Parce que là aussi les budgets sont toujours moins moins*

*moins et y a rien à faire. On peut pas donner 3 craies à un prof pour apprendre un cours, c'est pas possible ! (M., G de 23 ans)*

*« Ca aussi, à l'école avant, combien de fois nous on n'allait pas dans le coin, qu'on était puni. Maintenant les profs ils n'ont même plus droit. Maintenant c'est carrément les parents qui vont foutre le bordel ! C'est les parents qui vont venir râler sur les profs. L'Etat a été trop laxiste au niveau scolaire voilà le problème où il est ! » (a., G de 22 ans)*

Mais le plus gros manque de l'école, selon plusieurs jeunes, c'est celui de fermer les yeux sur le quotidien d'enfants et d'adolescents qui vivent des situations de grandes violences au sein de leur famille. Face à des situations parfois invraisemblables, voire dramatiques, les jeunes dénoncent la démission et une certaine forme de « *politique de l'autruche* » qui, selon eux, sont des réactions courantes de l'appareil scolaire. Les jeunes perdent alors confiance dans les adultes qui se sentent eux aussi dépassés et de plus en plus impuissants.

*« Le plus gros problème il est à l'école. Dans les, à l'école aujourd'hui quand on va à l'école qu'on met un enfant à l'école, ... on doit lui apprendre comment on doit pas fonctionner comme ça fonctionne à la maison. On doit savoir que chez lui ça va pas et on doit pouvoir mettre des choses en place et ça se fait pas ici ! On le sait, on le nie parce que c'est une difficulté pour le prof de prendre position pour ce qui se passe dans la famille. Donc on ne le fait pas. Genre on sait, y en a qui ramassent sur leur gueule. Moi je me rappelle quand j'allais à l'école, y a qui prenaient sur leur tronche quand ils étaient chez eux, et à l'école ils le savaient ils ont jamais rien dit ! C'est scandaleux ! C'est scandaleux parce que c'est le système, l'école c'est le système. Si le système ne sait pas protéger déjà des enfants, des ados, je comprends que les gens n'aient plus de, n'aient plus confiance en ça hein. » (J., G. de 27 ans)*

Mais au sein de l'école elle-même, et parfois loin du monde des adultes, le « *poison* » qui laisse le plus de séquelles est sans aucun doute le vécu de la discrimination souvent quotidienne et qui perdure parfois durant de trop longues années.

### C. *Discrimination, stéréotype, préjugé : quelques mots pour comprendre*

Avant de transmettre la parole des jeunes sur leur vécu de la discrimination, que peut-on en dire sur un plan plus sociologique ?

Reprenons l'exemple du jeune de 26 ans qui a vécu et ressenti très profondément le rejet et la violence du groupe « *du fils du médecin* » à l'école primaire du village. Selon Messu, le sentiment d'être ou non la cible d'un geste discriminatoire, par exemple, dépend et de l'intention prêtée par l'auteur de ce geste, et de la manière dont celui à qui il est destiné va le recevoir, condition de réception qui dépend aussi de la situation dans laquelle elle se passe. C'est donc la « *structure* » de la situation qui rend sensible ou non à l'intention discriminatoire. Le facteur discriminant ne suffit donc pas à lui seul pour mesurer l'effectivité du stigmat<sup>71</sup> à l'encontre du titulaire du facteur discriminant. Il faut donc considérer les relations dynamiques complexes du stigmatisé et du stigmatiser, véritable action collective produisant la discrimination. Le raisonnement de Messu, c'est alors que « la possession d'un facteur discriminant doit entraîner de la part des « *autres* » des faits de discrimination, ce qui provoque chez celui qui les subit une représentation de soi, une conscience de soi, que l'on peut ramener à une « *identité discriminée* ». (Messu, 2006 : 126) L'individu intègre le facteur discriminant comme « *élément définitionnel de soi* » et ce, sur un mode de différence essentielle à la norme, telle l'intériorisation d'un stigmat. Dans le cas des jeunes, celui-ci peut être contenu dans l'origine culturelle (arabo-musulmane par exemple), dans l'aspect physique (l'obésité, le port de vêtements de marque ou non, l'odeur corporelle, etc.), l'origine sociale (liée au quartier de vie, à la profession des parents et à la réputation de ceux-ci) ou encore dans les fréquentations amicales des jeunes. Comme l'exprimait ce jeune, il y a des « *bonnes bandes de copains qui en plus réussissent bien à l'école, il y a les invisibles, et puis il y a nous les clochards dans des bandes qui se marrent bien, mais on est des racailles !* »

<sup>71</sup> « Le mot de stigmat servira donc à désigner un attribut qui jette un discrédit profond, mais il faut bien voir qu'en réalité c'est en termes de relations et non d'attributs qu'il convient de parler ». (Goffman E., *Stigmat. Les usages sociaux des handicaps*, trad. Fr. Paris, Editions de Minuit, 1975).

Pour aller plus loin, selon le point de vue de Scharnitzky, « la catégorie sociale, le stéréotype, le préjugé et l'acte discriminatoire sont les quatre éléments d'une chaîne qui se positionnent à des étapes précises de tout processus psychologique en jeu dans les interactions sociales. La catégorie sociale est la simple structure mentale associée à un groupe de personnes, le stéréotype est le contenu descriptif de cette catégorie, le préjugé est la composante évaluative du stéréotype et l'acte discriminatoire est la mise en pratique du préjugé» (Scharnitzky, 2006 : 25,26).

Et il est à relever que dans la construction identitaire de l'adolescent et du jeune adulte, les effets de la discrimination peuvent être structurants (dans le cas où l'élément de discrimination est minime et permet au jeune de réagir et de se mobiliser pour améliorer son image de soi) mais ils sont bien plus souvent déstructurants, entraînant alors toute une palette de sentiments et d'émotions négatifs. Et pour les jeunes de cette recherche, c'est à l'école que le vécu de la discrimination est sans équivoque le plus destructif dans la construction de l'image de soi.

#### D. La discrimination : une construction socio-scolaire avant tout

*« Y a, en fait, c'était même moi qui étais rabaissé par tout le monde et tout, et donc moi, j'étais tout le temps dans mon coin, j'étais tout le temps dans mon coin tout seul en train de regarder les autres jouer... » (M., G. de 26 ans)*

La discrimination, c'est d'abord la méchanceté des autres, celle qui rappelle la différence et le sentiment d'infériorité qui augmente lorsqu'en grandissant on subit des quolibets en tout genre.

*« Oh, Entre enfants, pour dire la vérité, entre enfants ils sont méchants. Ils se blessent, ils se rendent pas compte de ce qu'ils disent. Ils choquent la personne, bang tu sens que ton cœur il fait bang ! » (M., G. de 24 ans)*

*« Rien n'est juste. Parce que, rien n'est juste. A l'école, c'est pas juste. Parce qu'on est jugé tout le temps-là, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, même qu'on dise rien, rien qu'on vient comme on est habillé, on est jugé. » (J., G de 27 ans)*

La discrimination, c'est le stigmate, tel « un tatouage imprimé » qui distille son encre nocive pendant longtemps. Elle rend brutal parfois bien plus tard pour se défendre, pour se venger, ou pour protéger la génération qui suit.

*« Qu'ils fassent ça, à, à les deux p'tits à ma sœur là, qui sont à l'école au ..., qu'elle y touche un peu une fois la prof, je lui fais bouffer tous les bancs dans sa gueule. » (J., G de 27 ans)*

*« Je sais bien que mon neveu, ici 3 ans, est très très difficile, mais bientôt il va aller à l'école ici à [l'école x], si il revit ce que j'ai vécu il y a 20 ans euh, je ne laisserai pas ça passer ! » (J., G de 26 ans)*

La discrimination, c'est le vécu permanent d'injustices qui se répètent et qui altèrent l'image de soi et la confiance en soi... jusqu'à l'échec.

*« Moi mes feuilles je les faisais à la main [...]. Donc ils avaient des points en plus pour le soin. C'est carrément scandaleux ! Donc moi je suis pénalisé parce que mes parents n'avaient pas les moyens d'acheter un ordinateur. Les autres partent déjà gagnants plus que moi à la base si déjà en écrivant moi j'ai moins de points, lui il en a plus parce qu'il a imprimé. » (J., G. de 28 ans)*

Mais la discrimination, c'est elle aussi qui pousse certains jeunes à dépasser les limites et à basculer parce que c'est une question de survie. Entre moi et les autres, il faut choisir même si certains expriment avec beaucoup de clairvoyance le regret et la honte.

*« Bien sûr je vais à l'école, je vois les jeunes ils sont en Nike et tout, moi j'ai des bêtes chaussures. Ha mais moi aussi je vais aller voler pour m'acheter des baskets ! Vous savez quoi : je vais tuer pour avoir des belles baskets moi aussi ! Vous allez voir on va lâcher un sac ! Mais non j'aimais pas faire ça hein, croyez pas que j'aimais faire ça hein ! Je sais bien qu'après la femme elle est traumatisée et tout. Mais moi aussi je suis traumatisé puisque les enfants ils me choquent aussi ! »*

*« Ouais ça fait du mal aux autres. Bien sûr que ça fait du mal ! Ouais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Moi aussi j'ai mal au cœur. Je vois les gens, ils sont bien. Fin bien entre guillemets...Mais c'est un minimum une belle basket, un training des trucs. Moi j'avais pas. Je suis obligé d'aller voler pour heu... » (M., G. de 24 ans)*

Ce témoignage démontre la réflexivité que peut développer un jeune par rapport à ses logiques d'action qu'il perçoit clairement comme déviantes. Mais comme il l'affirme aussi, entre soi et les autres, le choix est parfois une question de survie identitaire.

### Conclusion

Entre parcours chaotiques et désaffiliations scolaires, les jeunes vivent des situations très diverses, mais leur verbatim est éloquent par rapport à ce parcours scolaire qui les a, pour la plupart, exclus davantage des milieux et des structures de formation. Certaines familles déjà largement disqualifiées face à l'école ne sont pas en mesure d'accompagner leurs enfants et leurs adolescents partagés entre des loyautés multiples et bien souvent antinomiques. C'est alors pour certains le repli, le désintérêt et/ou le chahut perturbateur et dérangeant qui peut les mener à l'enseignement spécial, au décrochage scolaire parfois très jeune et/ou au monde de la rue. Pour d'autres, ceux qui se sentent le plus discriminés par leur origine sociale et/ou culturelle, le rejet peut engendrer une escalade dans la violence contre soi-même ou envers les autres qui cristallisent la réussite et l'intégration sociale.

Pour cette tranche d'âge de 18-29 ans, la scolarité est déjà loin et pour 2 jeunes sur 3 de l'étude, elle s'est soldée par un lourd échec parfois dès 13-14 ans, ce qui a souvent imprégné négativement leur identité et leur image de soi. Pour beaucoup, la confiance en eux est altérée et celle dans les adultes aussi.

Entre colère, impuissance et résignation, deux jeunes acteurs des groupes de paroles sur trois ont raconté ce domaine de leur vie qui les laisse pour la plupart sur le côté, en marge du système qui avance désormais sans eux. Devenus pour la plupart indifférents, les regrets sont pourtant bien là, et ils ont appris à expérimenter la débrouille au quotidien. Pour le tiers restant, s'être extrait de l'enseignement secondaire est déjà une fierté et quelques-uns se sont hissés vers une formation diplômante grâce aux bourses et aux aides aux étudiants qu'ils considèrent avec reconnaissance d'ailleurs.

Entre colère, impuissance et résignation, les travailleurs sociaux, acteurs de terrain qui les accompagnent ont parfois envie d'abandonner puisque de toute façon *« les dés sont jetés »* et qu'on n'y peut rien. La violence intrafamiliale jumelée avec celle du rejet et de la discrimination au sein de l'école assombrit davantage ce travail social qui, comme nous l'avons souligné précédemment, constitue ce qu'il reste quand plus rien ne reste.

Entre colère, impuissance et résignation, cette recherche rejoint tant d'autres qui ont observé, codifié, analysé, interprété ce que les jeunes tentent de nous dire à travers leur rejet du système scolaire. Celui-ci ne les associe plus depuis longtemps à son projet de transmission de connaissances, d'apprentissage et de construction d'une citoyenneté libre et consciente des enjeux sociétaux.

Pour poursuivre, nous proposons l'analyse du troisième thème abordé au sein des groupes de paroles et qui touche à l'intime de tout ce que les jeunes pensent d'eux-mêmes. Il s'agit en effet d'investiguer comment leurs expériences de vie confinées dans des quartiers populaires et précaires, vécues entre fragilités familiales et scolaires, ont aussi influé sur leur image de soi.

#### 3.3.3. L'image de soi

*« Je suis gentil. »*

*« Intouchable. Voilà. C'est pour dire que je suis toujours de bonne humeur et je suis intouchable. »*

*« Je prends la vie comme elle vient... »*

*« Je veux toujours aller plus loin de ce que j'ai envie. Vous comprenez ? »*

*« C'est le bordel dans ma tête... »*

*« Je suis violent parce que je suis un cas psychiatrique... »*

La richesse du verbatim des jeunes est impressionnante quand il s'agit de parler de soi. Et pourtant parler de soi après des galères en tout genre et dans un quotidien bien souvent difficile et précaire reste un défi devant un groupe que l'on ne connaît pas toujours. La palette des regards sur soi est très vaste et les échanges entre les jeunes dans les groupes ont été d'une incroyable finesse tant du point de vue de l'expression d'une certaine estime de soi que de celle de ses parts les plus sombres, voire irascibles. La confiance est nécessaire pour parler de soi et dans chaque groupe le respect des autres a été un gage de la profondeur avec laquelle les intimités se sont racontées.

Mais quelles sont ces parts de soi que les jeunes ont fait ressortir dans les groupes ? Nous ne pouvons pas passer en revue toute cette palette extrêmement variée des sentiments des jeunes pour parler d'eux-mêmes. Nous reprendrons néanmoins les grandes tendances qui sont exprimées par le plus de jeunes. Entre bienveillance et malveillance vis-à-vis de soi, transgressions et violence, découragement et sentiment qu'on est acteur « quand même » de sa vie, ces jeunes parlent aussi de leur place « à prendre ou à laisser », mais aussi pour certains de l'enfermement en IPPJ et/ou en prison.

#### A. « Je suis quelqu'un de bien malgré les galères »

*« Je suis fière de moi, de mon petit parcours. Voilà. J'essaie de prouver que c'est pas parce qu'on démonte quelqu'un qu'on ne peut rien faire de sa vie. » (J., F de 23 ans)*

L'estime de soi est une dimension qui résulte de plusieurs composantes essentielles de la valeur que s'attribue un individu<sup>72</sup>. Ainsi, comme le souligne le philosophe allemand Axel Honneth, l'aspect physique («est-ce que je plais aux autres ?»); la réussite scolaire («est-ce que je suis un bon élève ?»); les compétences physiques («est-ce que je suis fort(e), rapide,... ?»); la conformité comportementale («est-ce que les autres et surtout les adultes m'apprécient ?»); la popularité et la reconnaissance du groupe («est-ce qu'on m'aime bien ?») représentent les ingrédients qui aident un enfant à grandir dans la reconnaissance de soi et non pas dans le mépris.

Le regard que posent certains jeunes sur eux-mêmes, malgré une enfance et une jeunesse dans la précarité et dans un milieu familial souvent cahoté peut être compréhensif, voire même bienveillant. Ainsi, parfois les épreuves ont durci et permis une fameuse capacité de recul qui, au moment des groupes de paroles, nourrit résilience et fierté. Il en est ainsi pour un tiers des jeunes rencontrés.

*« Ben moi voilà, j'ai vécu quand même beaucoup de choses dans ma vie je trouve pour heu mon âge. Mais je suis contente parce que ça m'a bien endurcie. » (J., F de 21 ans)*

Il faut cependant souligner que pour les jeunes des groupes rencontrés, ce sentiment débonnaire par rapport à soi, est souvent relié à une relation positive et affectueuse avec leur mère ou leur père, même si c'est beaucoup plus rare avec celui-ci. En cela, Boris Cyrulnik<sup>73</sup> soutient que cette faculté à rebondir et à vaincre des situations traumatiques n'est pas innée, mais elle trouve ses racines dans l'enfance, et plus particulièrement dans la relation que les parents construisent et conservent avec leur enfant. « *La résilience entraîne : la défense-protection, l'équilibre face aux tensions, l'engagement-défi, la relance, l'évaluation, la positivité de soi, et la création.* »<sup>74</sup>

Une relation sécurisante favoriserait donc les enfants et les jeunes à trouver la force de s'en sortir et pourrait-on dire, à devenir acteur de leur vie en développant la capacité d'être créatif et de se prendre en charge.

*« Moi, système D, dans le dictionnaire il doit y avoir ma photo à côté ! » (J., G de 27 ans)*

*« Mais moi je dis franchement arriver où j'en suis, ben j'estime avoir réussi dans ma vie. Je suis fier de moi où j'en suis arrivé ! Et mon père est fier avec ! » (A., G de 23 ans)*

72 Honneth A., « Sans la reconnaissance, l'individu ne peut se penser en sujet de sa propre vie », in Philosophie Magazine, n°5, Décembre 2006.

73 Psychiatre ayant introduit la notion de résilience en France.

74 Source <http://www.psychologies.com/Dico-Psycho/Resilience>, consulté le 19/11/2015.

*Dans la relation positive à soi, l'humour et l'autodérision peuvent aussi être un véhicule important qui permet un certain retournement sémantique<sup>75</sup>, dans le sens où le jeune transforme une qualité négative, voire stigmatisante, en atout.*

*« Et ils m'appelaient moi pour porter les pneus des camions. Pourquoi ? Parce que j'étais le plus gros, et que j'étais le plus fort ! » (M., G de 23 ans)*

*« C'était moi le clochard, c'était nous les clochards et puis eux ils voulaient avoir des pompes trouées, comme nous ! » (J., G de 28 ans)*

Ce qui transparait ainsi dans les groupes de paroles, c'est qu'avec une certaine estime de soi qui nourrit la confiance en soi, les jeunes semblent pouvoir mieux avancer et entreprendre.

### **B. De la bienveillance à l'acteur qui prend sa place**

Le thème principal de cette recherche réside finalement dans cette capacité que les jeunes ont de s'inscrire dans la société et de s'y trouver une place, avec les moyens de se gérer et de faire de sa vie quelque chose de « réussi ».

Mais que signifie pour eux « réussi » ? A travers les dialogues entre les jeunes, il semble que différents éléments composent cette capacité d'être ou de devenir un acteur.

Le premier c'est le courage qui se développe en réponse aux vécus et aux expériences douloureux, très souvent grâce à l'intervention bienveillante d'un tiers ou d'un collectif ou encore d'un événement de vie positif, tel que l'attente d'un enfant.

*« Parce que moi y a des choses qui sont passées dans ma vie que voilà qui font que moi je reste pas assis. » (M., G de 28 ans)*

Et de ce courage qui pousse à l'action, il ressort davantage de fierté de soi, surtout quand il s'agit d'une formation ou d'une activité professionnelle et qui plus est reconnue par autrui.

*« Je suis content de faire ce que je sais faire ! » (J., G de 26 ans)*

*« Franchement je suis fier de moi. Ouais je viens à la formation, mes parents sont fiers de moi aussi. Ils voient bien que j'ai changé par rapport à avant. » (M., G de 26 ans)*

Devenir acteur, c'est aussi pour la plupart, prendre sa place ou décider un jour qu'il faut la prendre.

*« Bon ben moi, j'ai juste à dire que y a toujours une place pour tout le monde, où que ce soit. Que ce soit dans le travail, le sport, n'importe quoi. Ben oui. Il faut y croire. C'est à moi à montrer aussi que j'en veux quoi ! » (M., G de 26 ans)*

*« Ben voilà maintenant moi j'ai eu la volonté de décider de m'en sortir. Il y a eu les circonstances qui ont fait que. » (L., F de 25 ans)*

Mais pour les deux autres tiers des jeunes interrogés dans les groupes de paroles, l'image de soi est plutôt négative.

<sup>75</sup> Le retournement sémantique et l'instrumentalisation sont des stratégies identitaires souvent utilisées par des minorités culturelles pour instrumentaliser leur différence, voire leur stigmatisme et on pense par exemple à l'expression « Black is beautiful ». (Taboada-Leonetti, 1990)

### C. Les cassés silencieux : découragement et autodestruction

Parmi les jeunes des 7 groupes rencontrés, comme nous l'avons vu, certains ont plus particulièrement accusé les mauvais coups du sort et sont littéralement sans force et sans capacité de rebondir au moment des rencontres. C'est en effet un jeune sur trois qui exprime son profond abattement face à sa vie et à son avenir.

*« J'ai tellement, j'ai tellement expliqué ma vie, que maintenant pff, franchement... A chaque fois que j'ai été placé, j'expliquais. Comme j'ai au moins eu une dizaine de placements, j'entends toujours dire (il change de voix) : alors qu'est-ce qui t'amène ici ? C'est lassant. En tout cas moi ça m'a pas aidé, ça m'a pas aidé... » (M., G de 22 ans)*

*Y a beaucoup de freins dans la vie, c'est parfois, fin, moi je comprends les gens qui se découragent...Moi c'est par rapport à l'image de moi je vais dire, moi c'est être reconnue professionnellement parce que franchement ça me déprime, ça fait combien ? 6 mois ! Ça va faire 6 mois que je cherche du boulot. J'ai toujours pas de boulot. (A., F de 24 ans)*

Dans ce contexte, l'image de soi se détériore alors encore davantage lorsqu'il n'y a pas ou peu de reconnaissance du jeune par un autrui bienveillant. En somme, si des dénis de reconnaissance ou de mépris envahissent les relations intersubjectives, le jeune souffrira de sentiments et d'émotions négatives telles que la honte ou la colère et il se construira une identité normative négative d'elle-même (Franssen, 2002). Axel Honneth part d'une phénoménologie des émotions ressenties pour examiner systématiquement les différentes formes d'humiliation ou d'offense auxquelles les individus peuvent être confrontés pour construire une typologie des formes de reconnaissance. Comme nous le percevons clairement dans la parole des jeunes, la plus fondamentale est sans aucun doute celle de la perte de confiance en soi. (Honneth, 1999).

*« Je me sens comme une sous-merde. » (S., G de 27 ans)*

Mais le découragement va plus loin ; il est comme la liane qui enserre et qui peut mener à la dépression voire à de l'autodestruction.

*« On a l'impression qu'on est impuissants en fait. » (K., F de 19 ans)*

*« C'est une société triste » (J., F de 24 ans)*

*« Et y a rien qui change. J'ai même l'impression que c'est de pire en pire. » (J., G de 24 ans)*

Et la destruction de soi, attitude ultime chez certains jeunes « désespérés » passe indéniablement par la consommation de drogues, de boissons énergisantes, de médicaments et d'alcool qui permettent de quitter la réalité, de quitter en quelque sorte ce monde devenu trop hostile pour s'y déployer.

*« Je me tue toujours aux joints... C'est, c'est, ça devient abusé, quoi. C'est ma vie quoi. (M., G de 22 ans)*

*« C'est mon quatrième Redbull depuis 2h. Maintenant je sais que ça c'est pas bon. Ça me détruit le corps, et je le sais très bien, que ça va me détruire de plus en plus. » (K., G de 25 ans)*

*« Je me tue à petit feu. Ça me défonce, ça me calme, je suis là dans mon fauteuil, je suis bien. Je suis tranquille, heu, avec des potes. Je parle, on boit un petit coup, heu. Voilà. » (E., G de 27 ans)*

Mais les cassés silencieux ne font de tort à personne. Puisque c'est eux-mêmes qu'ils « tuent à petit feu », ils n'inquiètent pas l'ordre public. Comme ils le sous-entendent paradoxalement, ils ne valent pas la peine qu'on déploie des moyens pour les accompagner et leur rendre une dignité.

*« Ca sert à rien... » (S., G de 24 ans)*

Par contre, pour d'autres, la violence comme stratégie identitaire de surenchère est un moyen d'exister et de prendre sa place.

#### D. Les cassés qui cassent : transgressions et violences

Comme le soulignent Wallet et ses collaborateurs, « de nombreuses analyses scientifiques et politiques montrent que la violence des jeunes du monde actuel renvoie à des situations vécues de souffrance et de mal-être psychologique et social et à un sentiment d'abandon déjà décrits au XX<sup>e</sup> siècle par Aichhorn, Odier et Guex chez des sujets qui avaient des conditions de vie particulièrement difficiles » (Wallet, et coll., 2011). La grande majorité des jeunes qui ont participé aux groupes de paroles sont en « panne » de modèles symboliques, de valeurs philosophiques et morales. Faute de les trouver dans leur famille, leurs écoles et dans la société actuelle, on se rend compte que la plupart d'entre eux ont développé du dépit très jeune, dès les âges de 8 à 10 ans et puis pour certains de la rage impuissante face aux sentiments d'abandon et d'injustice qu'ils expérimentent dès les âges de 12 -14 ans. Le sentiment de devenir par exemple le bouc émissaire à l'école génère le dépit, la souffrance et l'impression d'être mal aimé, d'être un mauvais sujet. Cette situation se transforme en haine sociale par la suite avec le recours à des conduites à risque auto ou hétéro agressives, à des exactions ou à des addictions (Wallet et coll., 2011).

« Quand j'ai la rage, je te jure, je prends une carabine, je tue, moi ! » (J., G de 26 ans)

« Je suis pas quelqu'un généralement de violent, mais depuis 2 ans, je le suis vraiment. Je suis vraiment violent. » (G., G de 28 ans)

La réflexivité des jeunes par rapport à leur part violente est impressionnante, ils sont très clairvoyants par rapport à ce qui peut déraiper et l'expriment avec beaucoup de franchise car pour eux, la source de leur rage provient souvent de l'injustice.

« Si demain je sais pas bouffer, je vais aller faire mes courses et je vais pas payer hein ! Et que quelqu'un vient un peu essayer de m'enlever mon caddy, je l'ouvre en 2 hein ! J'ai trop la rage ! » (J., G. de 27 ans)

« Je suis resté ici avec des gangsters pendant des années. C'est pas des petits merdeux qui vont me faire chaud au cul hein. Putain ! Ha moi c'est ce genre de truc qui me fait dérailler ! » (K., G de 24 ans)

En outre, révolte et transgressions sont aussi une manière d'exister, de réaliser l'interdit pour se donner de la valeur, se sentir vivant.

« Quand t'arrive dans un dépôt de train pour taguer et que t'as sécurail qui garde le dépôt, qui font le tour : il y a la montée d'adrénaline ! (M., G de 22 ans)

Mais transgresser est lourdement sanctionné et le prix à payer peut être financier mais aussi de priver le jeune de sa liberté. Les conséquences sur la vie du jeune sont souvent dramatiques, ce qui peut renforcer encore davantage le cercle vicieux de la colère, de la rage, mais aussi du désespoir et de la dépression.

« Je dois 72.000 euros à l'Etat. Pour les délits, les amendes de trains, heu, tout le bazar, les dégradations, heu, peinture... » (M., G de 22 ans)

Et dans ce cas concret, ce jeune ne peut rembourser que 50 à 100 euros par mois, prélevés sur son allocation sociale de 832 euros. S'il parvient à rembourser 100 euros chaque mois, il aura payé sa dette en 60 ans... Cette situation donne très peu d'espoir à ce jeune qui de surcroît n'a aucune formation, juste sa colère, sa rage et ses « débrouilles »<sup>76</sup> pour survivre. Ce cas n'est bien sûr pas isolé.

Et puis pour certains c'est l'escalade, la transgression dépasse l'acceptable et c'est la dégringolade qui mène à l'enfermement et la punition carcérale.

<sup>76</sup> Il s'agit de la vente de cannabis, voire d'autres substances et même de petits larcins.

### E. Et pour quelques-uns : le vécu de l'enfermement

*« Je suis entré à 22 ans je suis sorti à 26. Moi aussi j'ai passé partout, j'ai passé maison d'arrêt, maison de peine, SD semi-détention. Je suis en bracelet depuis 15 jours » (M., G de 26 ans)*

Le recueil des paroles de jeunes ex-détenus ou en liberté conditionnelle est toujours un moment d'écoute intense et d'incroyable respect de la part du groupe. Ce sont des moments que l'on n'oublie jamais car c'est une partie de l'iceberg de l'échec sociétal individuel et collectif qui se dévoile dans un groupe qui permet la confiance et la libération des mots dans une simplicité et une humilité que la jeunesse peut encore revendiquer !

*« On t'enferme dans un trou autant d'années. Puis on ouvre ce trou et on te dit : sors. Débrouilles-toi. Bonne merde. Débrouilles-toi. Si tu fais le con, tu reviens. Si tu fais pas le con, tu restes dehors. » (S., G de 27 ans)*

Ce constat est d'autant plus fort dans le cas des jeunes qui sortent de prison et qui ont purgé une peine plus ou moins longue. Ceux-ci expriment un sentiment d'abandon profond puisque, à leur sortie peu de choses sont mises en place pour leur réinsertion.

*« Tu repars plus bas que ce que quand t'es rentré. »*

*« Encore pire. Ou tu deviens tox, tox profond heu je parle drogue dure ici, héroïne et tout ça. »*

*« Ou tu crèves ou tu deviens, je sais pas tu vas faire des, tu vas devenir fou. Y a des gens qui finissent à l'annexe, qui rentrent normaux et qui finissent dans des annexes psychiatriques. »*

*« Ou alors tu deviens dépressif. Ou je sais pas quoi. Ou tu deviens encore plus violent que tu l'étais. »*

*« Et tu vas finir en prison pour 15-20 ans. » (Dialogue entre S. et M., G de 26 et 27 ans)*

Cette spirale de l'incarcération qui emporte bien souvent plus qu'elle n'élève ou relève le jeune transgresseur est un élément qui caractérise la déliquescence de nos sociétés occidentales contemporaines. Ce qu'il faut en retenir c'est que les jeunes respectent finalement le verdict de leur incarcération mais qu'à leur sortie de prison, c'est pire qu'avant, il n'y a rien pour les aider à réellement devenir acteur de leur vie en dehors de la sphère illégale et criminelle.

### Conclusion

Ce thème de l'image de soi peut paraître bien intime et donc beaucoup plus relié à la sphère privée et personnelle qu'au domaine public qui s'occupe des « affaires de la cité ». Pourtant, force est de constater qu'aucune société ne peut construire sa cohésion et donc son efficacité avec une partie grandissante de ses citoyens qui incarnent de plus en plus profondément une image négative et insignifiante d'eux-mêmes. Ce thème constitue pour nous la base de tout le potentiel que peuvent dégager les individus pour pouvoir réellement se prendre en charge et devenir des acteurs-sujets au service de leur évolution et de la construction sociétale. La bonne estime de soi perçue par les membres d'une société reflète sans aucun doute la bonne santé de celle-ci et la précarisation croissante en Wallonie pose question : c'est l'essence même d'une société qui fière d'elle-même prend son destin en main.

Parmi les images d'eux-mêmes que les jeunes ont dévoilées au cours des groupes de paroles, ce qui apparaît principalement ce sont des identités blessées. Bricolages et autres façons de faire et d'être, les fêlures de vie parviennent parfois à de la résilience et de la réparation de soi ; mais il faut bien le constater, pour la majorité des jeunes, les traumatismes psychiques et physiques, dans une moindre mesure, pèsent lourds dans leur capacité à rebondir et à devenir réellement les auteurs de leur vie d'adulte.

Le travail avec les jeunes dans ces différents groupes de paroles a révélé encore une fois l'importance de pouvoir exprimer toute sa rage et sa violence sans être censuré. Il semble alors que le pouvoir du témoignage devant des pairs, qui peuvent comprendre cette rage commune, ouvre parfois à une autre dimension et un autre type de réaction.

Ainsi, grâce à ce dispositif spécifique de recherche, une réflexion dans un sens différent sur la construction de la rage et sur ce qu'elle entraîne, a émergé : rage ou révolte intérieure qui, une fois exprimée et entendue, pousse à investir d'autres dimensions de soi. Dans ce qui ressort des récits, la rage a tantôt permis de survivre, «d'émerger pour ne pas couler» et de se reconstruire. Il s'agit alors de la rage dans le sens d'une possible sortie de soi, métamorphose de l'identité qui ouvre aux retrouvailles avec soi et avec les autres. C'est une notion qui interpelle beaucoup, car elle est utilisée par certains jeunes comme un moteur de l'action, une étincelle pour réagir, voire se réconcilier avec soi et les autres. Pour quelques jeunes, cette rage les a poussés à mettre leur énergie au service d'un collectif et œuvrer à une lutte pour plus de justice et d'égalité. C'est le cas par exemple d'activités bénévoles et sportives ou de la construction d'un groupe de rap qui dénonce le vécu des jeunes des cités.

*« Quand je vois l'éducateur tout ce qu'il fait, tout ce qu'on fait avec les petits là donner de la musique, c'est une connerie mais, ça peut paraître con mais voilà le fait de faire la musique moi ça m'a fait moins traîner dehors. » (J., G de 28 ans)*

*« C'est, y a que là-dedans (dans le sport) que je peux me lancer comme il faut quoi. Ben ça me fait plaisir parce que j'apprends aux jeunes. Voilà ! Je me sens utile par rapport aux jeunes. » (M., G de 26 ans)*

Se construire en tant qu'acteur de sa propre vie est donc un processus continu et, à l'instar de cette recherche qui offre une vision instantanée du vécu et de la perception des jeunes, il faut souligner combien l'impermanence des événements de vie peut ouvrir parfois sur d'autres potentiels de soi, des rebondissements, voire un retournement vers des logiques d'action qui amènent le jeune à prendre sa place.

Néanmoins, pour la plupart d'entre eux, la gestion de leur vie et l'autonomie ne sont possibles également qu'avec un minimum de ressources matérielles et ce, à travers surtout celle qui leur fait cruellement défaut à tous : l'argent.

### 3.3.4. La gestion de l'argent

Comme le souligne une étude européenne, une part de plus en plus importante de jeunes de 18 à 29 ans vit seule<sup>77</sup> et c'est d'autant plus le cas pour des jeunes qui ont déserté familles et écoles et de ce fait, ont encore appauvri leur réseau de soutien. La galère financière est dans ce contexte de décrochages multiples une réalité pour tous les jeunes de l'étude, sans exception. Même ceux qui ont un travail ou qui suivent encore un cursus en hautes écoles font partie, soit de la catégorie des travailleurs pauvres, soit des étudiants boursiers qui tirent « le diable par la queue » car leur famille n'est pas en capacité de les soutenir financièrement.

Les différents points qui ressortent de l'analyse des entretiens collectifs sur la gestion de l'argent comprennent tout d'abord le regard que posent les jeunes sur celui-ci et plus particulièrement sur les difficultés financières et la galère que la plupart d'entre eux vivent au quotidien. Nous verrons ensuite leur point de vue sur la manière dont ils gèrent (ou pas) leur budget et la nécessité pour eux d'apprendre à répartir et prévoir leurs dépenses. L'attitude face à la consommation (quels types de biens de consommation, marques ou pas marques, etc.) constitue un troisième point d'analyse. Ensuite, en passant du travail au noir à la revente de produits illicites, le quatrième point rencontre les bricolages et les débrouilles que les jeunes adoptent (et adaptent) pour survivre et pallier le manque réel de ressources financières. Enfin, nous présenterons le vécu de situations de pauvreté et surtout la perception et la réflexivité que développent les jeunes narrateurs à partir de cette réalité.

#### A. Regard sur l'argent : on est tous fauchés !

Thème transversal à tous les groupes, le peu de revenus, le manque d'argent permanent, le déséquilibre des montants à payer pour un logement en regard de ce qu'il reste pour subsister et les dettes contractées<sup>78</sup> connotent la vie quotidienne des jeunes interviewés.

<sup>77</sup> Cahier de recherche du CREDOC, (2012), « Les jeunes aujourd'hui : quelle société pour demain ? », n°292.

<sup>78</sup> Un jeune sur 5 a parlé de ses problèmes de dettes lors des groupes de paroles, mais nous pensons que le nombre de jeunes qui ont des problèmes d'endettement et qui n'en ont pas parlé est nettement supérieur.

*« Parce que voilà, le RIS c'est 800 euros. Moi, je m'en sors pas quoi. Si je les avais en même temps, quoi. Mais, comme je les ai pas en même temps, puis j'ai mon loyer à payer, 500 euros pour un garage. C'est la misère quoi. Moi j'en peux pas, j'en peux plus quoi. J'en ai marre. Mais, bon je mords sur ma chique et c'est tout. Il faut faire avec... » (M., G de 22 ans)*

Pour la majorité des jeunes, ce verbatim n'est pas étonnant ni décalé de ce qu'ils vivent : c'est difficile de nouer les deux bouts et une fois que toutes les factures sont payées (pour ceux qui les paient), il reste très peu pour vivre. C'est alors sur des domaines comme l'alimentation ou les soins de santé que l'on rogne.

*« Ben je vais faire mes courses au Aldi, quoi comme tout le monde. » (S., F de 25 ans)*

*« Ben, je mange, je prends le moins cher et je mange tous les jours la même chose, quoi... Spaghettis, quoi. » (M., G de 26 ans)*

*« Ouais voilà, ça fait peur de tomber malade sérieusement. Moi j'ai entendu que y avait beaucoup de gens qui négligeaient leur santé parce qu'ils n'arrivaient pas financièrement. » (S., F de 23 ans)*

Pour mieux comprendre ce que chaque jeune vit comme difficultés financières, il faut distinguer aussi sa façon de vivre et principalement son groupe de co-habitation. On pourrait diviser alors le groupe des 47 jeunes en quatre catégories : ceux qui vivent seuls (10) et qui représentent sans aucun doute la catégorie qui « galère » le plus, ceux qui vivent dans une colocation avec d'autres jeunes (4), ceux qui cohabitent avec de la famille<sup>79</sup> (25) et enfin, ceux qui vivent en couple avec (ou pas) des enfants (8). De ces styles de vie différents, on peut observer quelques tendances qui se dessinent et qui n'étonnent pas tout à fait : le fait de vivre à plusieurs qui permet de diminuer les coûts de la gestion quotidienne et donc de manger mieux par exemple, ou encore le fait de vivre seul qui alourdit la charge du loyer, celui-ci atteignant régulièrement les 2/3 des revenus de chômage ou du RIS. Ceux qui habitent encore avec leur famille ou du moins une partie de celle-ci sont majoritaires mais ce n'est pas, pour la plupart un choix délibéré, c'est souvent une contrainte qu'ils s'imposent parce qu'ils n'ont pas le choix. Et ces situations de cohabitation précaires peuvent entraîner de la violence due à une trop grande promiscuité dans un logement exigu et parfois insalubre. Il n'est pas rare non plus, que les membres de cette famille « boiteuse » qui vivent sous le même toit ne se parlent plus. C'est juste une stratégie de survie, un bricolage même si les membres de la famille sont domiciliés dans différents endroits pour éliminer la clause de cohabitation qui diminue alors les RIS.

*« Non, moi je suis en colocation et ... on fait à manger tous les jours mais on mange tous ensemble. Alors le budget chez nous, on dépense, allez, si on calcule bien, on dépense la nourriture de chacun, c'est à peu près 50 euros, quoi. Ça fait 250 euros à peu près sur le mois qu'on dépense en nourriture et on le divise et... ouais parce que nous pour le moment on est 4. 4 voilà ça coûte moins cher. » (K., G de 26 ans)*

Les dettes contractées bien souvent au moment de l'adolescence pour l'achat de jeux vidéo, de téléphones portables, de consoles ou encore d'amendes non payées aux sociétés de transports en commun<sup>80</sup> pèsent aussi lourdement sur les maigres budgets de certains jeunes et il n'est pas rare qu'elles dépassent les 60 000, 70 000 euros. Huit jeunes, (7 garçons et 1 fille) sont dans cette situation qui leur offre peu de possibilités d'avenir, car s'ils gagnaient plus d'argent en travaillant par exemple, les montants de leur gain seraient happés pour leur remboursement de dettes. Leur insolvabilité les rend alors intouchables mais les bloquent dans une situation précaire que seuls l'illégalité ou les petits marchés noirs peuvent amoindrir.

<sup>79</sup> Dans cette catégorie, il faut distinguer ceux qui vivent avec leur mère uniquement (13), ceux qui vivent avec leur père (2) et ceux qui vivent avec leur parents et des frères et sœurs (9 dont 5 sont d'origine immigrée).

<sup>80</sup> Il faut souligner le fait que les amendes non payées pour voyage sans billet à la SNCB, à la STIB ou aux TEC peuvent coûter très chers et vite atteindre des montants de l'ordre de plusieurs centaines, voire de plusieurs milliers d'euros. Il nous apparaît que ces amendes sont abusives et cela demanderait de se pencher sur le phénomène de manière juridique approfondie. Nous ne sommes pas les seuls à le penser. Ainsi, « un jugement rendu par le Tribunal correctionnel de Verviers de 2009 a décidé d'annuler le montant supplémentaire demandé par la SNCB au motif que celui-ci était réclamé en l'absence de toute réciprocité commerciale. En d'autres termes, il y aurait un déséquilibre dans les prestations des parties : là où l'utilisateur doit payer son billet plus une surtaxe lorsqu'il est pris en défaut, lorsque c'est la SNCB qui est en défaut (pour retard des trains, par exemple) celle-ci ne serait tenue qu'au remboursement du prix du billet. » De plus amples informations sur ce sujet peuvent être lues sur : <http://www.emulation-innovation.be/amendes-sncb-clauses-penales-abusives/>

*« Heu, j'ai fait le con j'avais 19 ans, j'ai pris une carte visa. Ça fait que j'ai payé ma télé et ma Playstation. J'avais 18 ans quoi, 18-19 ans. Et puis c'est parti en dettes. C'est monté, monté, monté. Jusqu'à des sommes énormes que je suis toujours occupé de payer. Mais maintenant je fais beaucoup plus attention, je fais entre guillemet, même si j'ai des mois hyper difficiles, je paie quasiment 100 euros de loyer, j'ai des dettes qui partent, les créances partent tous les mois. Il me reste 190 – 200 euros par mois pour vivre, pour manger, boire, fumer... » (E., G de 27 ans)*

Dans l'expression de tous ces vécus de difficultés quotidiennes, il faut mentionner une tendance assez fréquente des jeunes qui semblent peu « actifs », voire indignés et révoltés par leur situation. Ce constat nous questionne beaucoup car ces jeunes sont très éloignés de l'image véhiculée par l'imaginaire commun et de nombreuses observations socio-anthropologiques et psychologiques où il apparaît que c'est dans l'essence même de la jeunesse que l'on retrouve la pulsion de vie et d'idéal qui pousse à innover, à s'aventurer, à s'engager ne fût-ce que pour combler sa soif de réalisation de soi<sup>81</sup>. Il y a bien sûr comme nous l'avons vu des révoltés et des rebelles quant à leur situation économique, mais ce n'est pas la majorité, loin de là. Nous posons le postulat, suite aux analyses réalisées que ce sont souvent ceux qui ont le plus souffert du manque d'accompagnement et de réseau qui sont le plus « prostrés » voir abattus, ne sachant pas alors quelles logiques d'action adopter pour tenter de s'en sortir. Les jeunes des différents groupes ont en effet démontré une incroyable capacité pour poser le diagnostic, analyser les causes et les conséquences de leur situation très précaire mais seule une minorité a développé, à partir de cette réflexivité, de la colère, voire de la rage face à leur situation de vie.

Ainsi, comme le soulignait une étude récente<sup>82</sup>, « à 18 ans on est considéré par les services sociaux comme un adulte capable d'assumer une série de responsabilités que les jeunes concernés, en raison de leur parcours difficile, ne sont pas en mesure d'assumer. » Et pour beaucoup d'entre eux, le problème réside dans le fait qu'ils n'ont jamais appris à gérer leur argent.

### **B. La gestion d'un budget : ça se décide et ça s'apprend !**

*« Quand j'ai de l'argent en mains ça me brûle les doigts, faut que j'aïlle dépenser ! » (S., F de 28 ans)*

*« Non, on m'a jamais appris parce que quand j'étais chez ma mère, on me donnait l'argent. On me disait tiens fais ce que tu veux avec. Puis du jour au lendemain je me suis retrouvé dehors. Donc j'ai pas eu le temps d'apprendre à gérer. Donc heu maintenant le 15 du mois, j'ai plus rien quoi. Maintenant j'ai touché des tunes le 27 – 28, voilà j'ai plus rien. Ça fait 5 jours que j'ai plus rien. » (M., G de 22 ans)*

Les jeunes ne sont pas embarrassés d'affirmer pour la majorité, que l'argent leur brûle les doigts et le constat est transversal à tous les groupes, bien gérer son budget, cela s'apprend et ensuite il faut constamment décider de faire les bonnes dépenses au bon moment. Rares sont ceux qui observent comme ces deux jeunes qu' :

*« Il faut toujours avoir de côté. Faut tout le temps penser à ce qui a au-dessus, faut pas penser à l'immédiat, il faut penser à ce qui a après. » (G., G de 28 ans)*

*« Moi j'arrive quand même à m'en sortir parce que je fais attention avec mes dépenses. » (J., G de 22 ans)*

Mais ils reconnaissent aussi avoir appris à gérer leur argent et à anticiper, ce qui est une attitude très peu fréquente chez la majorité des jeunes puisque pour la plupart, ils sont issus de familles précaires où la gestion d'un budget posait déjà problème. Ils ont alors été très vite délaissés et comme nous le verrons condamnés à la débrouille. Ainsi, les discussions au moment des groupes de paroles ont permis aux jeunes de réfléchir, de discuter entre eux et de développer parfois une grande réflexivité par rapport à la notion d'argent. Pour certains, c'est indéniable : gérer un budget ça s'apprend et c'est même une valeur fondamentale de l'éducation.

81 Ainsi, « La jeunesse, l'âge des engagements et du temps de la liberté », « Le temps de la révolte et de l'adaptation » mais aussi « Les risques de déclassement importants » ou « la double désillusion pour les jeunes peu ou pas qualifiés » sont autant de caractéristiques sociologiques qui définissent les logiques d'action des jeunes et ce temps de l'illusion de tous les possibles (Mauger G., 1995). [http://www.persee.fr/doc/caf\\_1149-1590\\_1995\\_num\\_40\\_1\\_1690](http://www.persee.fr/doc/caf_1149-1590_1995_num_40_1_1690)

82 « Un jeune sur cinq ! Génération pauvreté ? », *Vivre ensemble Education*, septembre 2012.

« Non la valeur de l'argent c'est vraiment, c'est une base de l'éducation que fin que tous les parents inculquent peut être pas à leurs enfants, mais qui doit être, pour moi qui est importante. » (S., G de 22 ans)

Lorsque les indemnités du chômage ou du CPAS arrivent alors en début de chaque mois, les logiques d'action des jeunes diffèrent en fonction de ce rapport ambigu à l'argent : pour certains, l'essentiel est de payer d'abord toutes les factures et parfois il ne reste plus rien pour vivre...

« Mais payer les factures avant, manger après. » (K., F de 30 ans)

Pour d'autres, il s'agit de payer d'abord les dettes, le loyer et ensuite les factures.

« Ouais mais j'ai tout payé le reste. J'ai payé tout le reste. Tout ce qui est électricité, factures, dettes. Tant que je paie mes dettes et mon loyer, moi ça me va. Après tant pis... » (E., G de 28 ans)

Pour d'autres encore, ceux qui ont des enfants, le principal c'est que ceux-ci ne manquent de rien et les privations des parents peuvent alors être très importantes.

« Parce que c'est tout pour mes enfants et rien pour moi quoi. » (N., F de 28 ans)

« Y avait que mon chômage qui tenait, on était moi et mon ex-compagne et ma fille. Et nous on vivait avec presque 20-30 euros pour le mois quoi, parce que la crèche nous coûtait cher, le loyer aussi plus les factures. On partait avec 30 euros quoi. Plus les alloc, ben il nous restait à peu près 120. Nous, qu'est-ce qu'on a fait, c'est qu'on a dépensé plus pour la petite et que la petite elle a tout et que nous on peut s'en passer quoi. » (K., G de 26 ans)

Ce constat est largement observé chez ces jeunes parents qui, unanimement font passer leurs enfants d'abord comme pour réparer en quelque sorte toutes les privations qu'eux-mêmes ont connu dans l'enfance et à l'adolescence.

Mais gérer un budget, c'est aussi favoriser un style de consommation, tout simplement « parce qu'on n'a pas le choix ».

### C. La consommation qui se décline par genre

Si la manière de dépenser pour ses enfants ne diffère pas vraiment entre les jeunes hommes et les jeunes filles, la consommation pour soi semble se décliner de manière très divergente en fonction du genre. Nous avons en effet observé que lorsque la précarité est importante et sévit sur la vie de tous les jours, les filles ajustent leur budget à leurs obligations et anticipent donc les factures « vitales » au détriment des plaisirs et des loisirs. Il en est ainsi surtout lorsque l'on vit seule, mais même pour les jeunes filles qui vivent encore dans leur famille, il apparaît que les dépenses sont plus « calculées » et planifiées que dans le cas des jeunes garçons.

« Mais moi, heu pff, non moi le plus important à faire avec mon argent, c'est mes factures, mes papiers. Le reste, ben, voilà quoi... » (S., F de 25 ans)

« Moi je vais plutôt sur le marché moi, c'est 5, 15 euros. Quand ça dépasse, à partir de 20 euros, je prends pas, je vais sur le marché quoi. » (A., F de 18 ans)

Les jeunes « endettés » de l'étude sont, comme nous l'avons souligné, en grande majorité des garçons et le fait de vivre toujours chez ses parents, accentue encore cette insouciance dans les dépenses destinées à l'habillement, aux différents types « d'écrans » et aux loisirs.

« Mais bon moi je suis pas quelqu'un qui regarde. Maintenant si j'avais, si je sais bien que j'ai des sous sur mon compte et que je vais en ville et que je vois un pull qui me plaît ou qu'il me faut quelque chose, je sais bien que je peux me le permettre. » (S., G de 22 ans)

« Oh pff, je fais la collection des téléphones, moi ! Et puis, moi, je dépense trop dans mes jeux. » (M., G de 26 ans)

A ces dépenses « officielles », il faut ajouter celles que les jeunes déclarent moins facilement mais qui pèsent très certainement dans le budget quotidien, ce sont les achats de cannabis, d'alcool, de boissons énergisantes, etc. Et toutes ces dépenses nécessaires pour tenir le coup ont un coût qui pousse à certains « bricolages ».

#### D. La débrouille et les bricolages de la survie

La débrouille des jeunes est une réalité incontournable lorsqu'il n'y a pas d'autres alternatives. Survivre au quotidien sur le plan des moyens de subsistance de base (se loger, se nourrir, se soigner) et lorsque l'on vit sous le seuil de la pauvreté représente déjà un challenge énorme qui demande beaucoup d'énergie et de facultés d'adaptation. Mais qu'en est-il sur le plan de la survie identitaire, celle qui fait que l'on est un individu supposé incarné dans une société et dans un projet à soi ? Celle qui donne à l'individu son potentiel d'humanité, d'évolution et de résistance ?

Le rêve et l'ardeur de la jeunesse pour inventer, voilà de beaux mythes que les jeunes des groupes de paroles ont adaptés à leur manière car ils n'avaient pas le choix.

Au besoin de rêve et d'évasion, certains<sup>83</sup> répondent comme nous l'avons vu, par la prise de drogues, d'alcool, de boissons énergisantes, mais aussi par la surconsommation de jeux vidéo et en ligne. Tout cela a un coût et l'illégalité est alors souvent la seule façon de faire un peu d'argent. La revente de cannabis est un moyen par exemple largement répandu, de même que le travail au noir.

*« En allant travailler à gauche à droite. Je trouverai des sous. » (J., G de 26 ans)*

*« Et à côté de ça, il y a quelques délits... » (M., G de 22 ans)*

Mais si le travail au noir peut être exprimé devant le groupe, la revente de substances illicites reste un tabou, un des seuls sujets qu'il est difficile de partager avec d'autres personnes que les quelques proches impliqués avec soi dans une « bande ». Ce sujet mériterait une analyse beaucoup plus fine car nous pensons que la prise de substances « évatives » participe, comme le « marquage » des corps par piercings et tatouages à la survie identitaire de beaucoup de jeunes des quartiers précaires et sinistrés. Nous posons aussi le postulat que ce marché noir du cannabis qui est pratiqué surtout dans la petite délinquance constitue une ressource indispensable et complémentaire au RIS. En d'autres mots, la revente illégale de cannabis ou d'autres drogues bien plus dangereuses s'accommoderait-elle avec un fonctionnement sociétal qui aurait démissionné par rapport à cette part de la population exclue qui plus est, ne dérange pas trop puisqu'elle se maintient dans « ses trips » ?

La survie identitaire pour la plupart de ces jeunes dépend donc de leur capacité à se débrouiller, à bricoler, à inventer et « monter des combines », souvent sans scrupules, telle une revanche dans une sphère de pouvoir sur laquelle ils peuvent encore être acteurs.

*« T'es au pied du mur, t'as pas le choix. Et là tu trouves ta force. C'est comme ça la vie. » (G., G de 22 ans)*

Et la construction de soi dans des conditions de vie difficiles entraîne souvent une identité blessée mais qui n'exclut pas de tenter constamment de préserver un élément fondamental pour ces jeunes en galères : leur dignité.

#### E. Situation de pauvreté et réflexivité : sur le mode de la dignité

La ronde des débrouilles, même si elle amène un peu de baume grâce aux petites rentrées financières illégales<sup>84</sup>, ne cache pas le problème de fond vécu transversalement par tous les jeunes des groupes de paroles : la précarité et la pauvreté.

*« Oh c'est pas une sensation, je suis pauvre. » (J., G de 28 ans)*

*« Avant j'étais encore plus pauvre que maintenant mais je suis toujours pauvre. » (M., G de 23 ans)*

<sup>83</sup> Il s'agit d'un jeune sur deux et parmi ceux-ci 9 jeunes sur 10 sont des garçons.

<sup>84</sup> Il faut souligner qu'à part quelques cas de grands délinquants, les petits trafics et petits délits rapportent de manière occasionnelle. Et même si c'est de manière plus régulière, ils sont l'occasion de dépenses peu utiles car beaucoup de jeunes affirment ne pas savoir gérer leur argent, qui leur « brûle les doigts. »

Dans les différents points de l'analyse, nous avons déjà présenté le vécu de la précarité et de la pauvreté et mentionné ses conséquences sur la vie des jeunes. Néanmoins, dans le rapport à l'argent, nous avons souvent observé que les jeunes, même s'ils ne parviennent pas à gérer leur maigre budget, n'en développent pas moins une vision réflexive qui concourt aussi à leur construction identitaire.

*« On commence à comprendre quand on arrive à l'école secondaire. Là on commence à comprendre et encore. A la 2-3ème année. Quand tu te dis : pfff mais lui il a quand même des trucs. Et là tu comprends, tu te dis : ouais, mais mes parents en n'ont pas... » (G., G de 22 ans)*

En outre, dans la perception du vécu de pauvreté, lorsqu'il vit « objectivement » sous le seuil de pauvreté un jeune sur deux estime qu'il est réellement pauvre et un jeune sur deux considère qu'il y a plus pauvre que lui.

*« En même temps ici tout le monde est pauvre donc heu ! » (J., G de 26 ans)*

Dans le dialogue qui suit, on peut percevoir que le seuil de tolérance par rapport à la pauvreté est bien différent pour certains jeunes qui ont accepté leur situation avec beaucoup de mansuétude, seule réponse pensons-nous pour survivre à la honte :

*« Faut savoir d'abord c'est quoi la pauvreté. Parce que la vraie pauvreté pfff... » (J., F de 18 ans)*

*« La vraie pauvreté, tu manges pas. Tu manges 2 fois par semaine. » (B., G de 24 ans)*

*« Hum t'as pas de logement... » (J., F de 18 ans)*

*« T'as pas de l'eau comme tu veux... T'as pas, voilà c'est ça la vraie pauvreté ! Mais si tu manges fin une fois par jour, tu te laves, tu dors, tu peux pas dire que t'es dans la pauvreté. » (B., G de 24 ans)*

*« On est au paradis ! » (J., F de 18 ans)*

Dans son ouvrage « *Les sources de la honte* », V. de Gaulejac démontre que la pauvreté n'est pas « honteuse » en soi, mais elle peut aisément le devenir lorsqu'elle conduit l'individu à être méprisé par « les gens biens », à être rejeté par des institutions comme l'école, les services médicaux ou les administrations. Comme il le souligne : « *c'est en fonction du contexte social et de l'histoire de l'individu que l'on peut déterminer l'existence d'une corrélation entre la pauvreté et la honte et comprendre les processus complexes qui constituent les fils de la trame d'une existence* » (De Gaulejac, 2008, p.84). C'est pourquoi, en réponse à la honte, il y a pour les jeunes rencontrés le refus d'accepter la pauvreté car il y a toujours plus pauvre que soi. Refuser la pauvreté, c'est aussi refuser le mépris et l'humiliation qui réunissent plusieurs facteurs comme des conditions d'existence déshonorantes sur le plan physique et moral, des normes stigmatisantes qui expulsent et dédaignent les plus défavorisés ; une sensation de déchéance pour ceux qui sont en bas de « l'échelle sociale », (les clochards comme s'appellent certains jeunes) ou sur une trajectoire sociale descendante.

*« Non, pour moi, c'est un trop grand mot, pauvreté. C'est sûr. Ouais, trop grand quoi. C'est, j'ai des fins de mois très difficiles... Je bouffe des pâtes blanches pendant 2 semaines. Mais, non. C'est un peu trop. Pauvre, faut pas déconner ! Ouais ça me choque. »*

Nous analysons ce refus de la pauvreté, que les jeunes ont beaucoup « décortiqué » au moment des groupes de paroles, comme un sursaut de l'identité individuelle, une affirmation de soi aspirant à la dignité. Dans ce processus, nous suggérons que les jeunes développent une identité narrative qui, en accroissant leur réflexivité à partir de la mise en paroles de leur vécu, leur permet de s'émanciper de l'ascription<sup>85</sup> à la pauvreté dont ils ont souvent hérité. Cette logique d'action représente réellement une stratégie identitaire qui peut permettre au jeune de se libérer du carcan insupportable de la pauvreté, pour nourrir leur dignité et finalement se considérer comme de véritables acteurs de leur vie.

85 Cfr, *les ascriptions et héritages héréditaires*, in Lavolette C. (2010), pp. 61, 62.

### Conclusion

A la lecture de différents rapports sur les jeunes touchés par la pauvreté<sup>86</sup>, et suite au travail avec les jeunes des 7 premiers groupes de cette recherche, deux constats ressortent de manière assez récurrente : primo, la plupart des jeunes interviewés vivent entre précarité et grande pauvreté et secundo : « *les pauvres, ce sont les autres* ». Les jeunes rencontrés ne se définissent donc pas tels quels ; nous pensons que c'est une question de survie identitaire, de dignité avant tout. Leur perception est qu'ils n'appartiennent pas à la classe moyenne et qu'ils ont peu de moyens les privant très souvent des mêmes envies que d'autres jeunes de leur âge. Ils sont conscients qu'ils partagent ce sort avec d'autres « pairs de fortune » parce qu'ils ont des blessures semblables et pour commencer celles de la famille brisée et de l'école excluante. Pour beaucoup de ces jeunes, l'argent n'est pas un but en soi et s'enrichir ne les intéresse pas vraiment. Par contre leur lien à l'argent renvoie surtout à une question de dignité et de vie décente. Conscients pour la plupart qu'ils n'ont pas appris à gérer un budget, chaque mois est un nouveau défi pour nouer les deux bouts et l'illégalité est alors leur dernier ressort puisque le monde du travail « *marche sans eux* ». Cette situation interpelle car il semble qu'une fois « absorbé » par le monde de l'illégalité, le jeune<sup>87</sup> a bien du mal de s'en extraire pour pouvoir « rejoindre » la légalité et les processus de ré-inclusion desquels il s'est de plus en plus éloigné. La recherche démontre enfin que les conditions de vie de ces jeunes sont, pour la plupart, (très) difficiles et que la lutte pour la survie quotidienne accapare beaucoup de leur temps au détriment d'un investissement dans une formation ou dans des démarches de recherche d'emploi auxquelles ils ne croient plus.

---

86 « Voilà ce que nous en pensons ! Les jeunes touchés par la pauvreté parlent de leur vie, Rapport Unicef Belgique, 2010 ; « Que vivent les 18-30 ans ? », Rapport de recherche Solidaris mutualité, Novembre 2014 ; « La participation des enfants et des jeunes en situation de pauvreté. Leçons tirées de pratiques », Fondation Roi Baudouin/ Unicef Belgique, Septembre 2010.

87 Il faut souligner qu'il s'agit ici d'une population largement masculine.

## 4. Conclusions et balises pour l'action

Au terme de cette première vague de 5 communes, divisée en 7 groupes, la recherche a permis d'aller à la rencontre d'une petite cinquantaine de jeunes, de mettre en place un dispositif original de groupes de paroles, de prendre le temps de construire et déconstruire avec eux leur parcours de vie souvent chaotique et les événements qui ont fait d'eux ce qu'ils sont devenus au moment des rencontres. Pour l'unanimité des jeunes, la création de ce lieu unique<sup>88</sup> a engendré une confiance rarement donnée car ils ont appris à vivre « sur leur garde », il a permis un récit libre des pratiques de vie de tous les jours mais aussi des perceptions et des sentiments les plus intimes tels que la haine ou l'extrême violence. Plusieurs éléments et pistes de réflexion apparaissent donc ; certains confirment et soutiennent ce que disent d'autres études récentes, mais des nuances sont amenées aussi grâce au temps pris pour partager et analyser ces parcours de vie uniques qui se rejoignent et se croisent au cœur des débrouilles et de la grande précarité. Des demandes s'ébauchent aussi, pour appréhender des problèmes réels auxquels font face les jeunes et qu'il est urgent de considérer, pour les aider à avoir les capacités de se prendre en charge et devenir les acteurs de leur propre vie, pour préparer leur avenir et plus largement pour œuvrer à la cohésion sociale, fondement essentiel de notre société.

Cette recherche repose donc sur 3 grands piliers dont la nature et l'originalité soutiennent la production de connaissance qui appréhende autrement le vécu et les grandes difficultés que traversent ces jeunes. Ces 3 supports sont constitués tout d'abord par la méthodologie participative de la recherche qui repose sur une approche biographique dans une démarche herméneutique, par son soubassement théorique rigoureux ensuite qui repose sur l'articulation avec d'autres recherches et rapports scientifiques, et enfin ses analyses et pistes interprétatives fouillées qui partent du verbatim inédit des jeunes recueilli au cours des nombreux groupes de paroles<sup>89</sup>.

Sur le plan méthodologique, le processus de recherche a constamment priorisé à la fois la construction d'une méthode participative rigoureuse au service de l'approche scientifique, mais aussi l'élaboration de pistes d'action et d'émancipation avec et pour les jeunes. Il était en effet fondamental pour nous de ne pas aller sur le terrain, puiser les infos nécessaires dans un réservoir d'échantillon de jeunes « fournis » par les communes, et concocter ensuite un joli texte, une fois de retour au bureau. Il s'agissait bien de se « mouiller la chemise » en s'engageant auprès des jeunes et en participant activement dans les groupes, en accueillant plaintes, désespoirs et souffrances, en relançant la parole et en stimulant la réflexivité pour que les jeunes en retirent aussi du bénéfice. La présentation de la pièce de théâtre « Dans le ventre » et le débat qui a suivi en est un exemple.

Sur le plan théorique, il était important de considérer tout ce qui a déjà été dit sur les jeunes à travers des ouvrages « cultes » comme « *La galère : jeunes en survie* » de Dubet ou des études plus récentes sur le vécu et la perception des jeunes en situation de pauvreté, principalement en Belgique et en Wallonie<sup>90</sup>. Nous nous sommes reposés sur ces apports sans toutefois avoir fait le tour de la littérature. Mais il est aussi fondamental d'apporter du nouveau ou du « *différemment dit* » avec ce que les jeunes de cette étude-ci racontent et partagent. Grâce à cette méthodologie particulière de l'approche biographique dans des groupes de paroles et grâce à une mise en condition « climatique » spécifique lors de ces groupes, nous avons pu construire avec les jeunes un espace-tiers, hors cadre qui a permis comme l'ont fait remarquer plusieurs travailleurs sociaux une « *parole autre, une parole qui va plus en profondeur des vécus et des intimités* » et qui n'avait jamais eu lieu avec eux-mêmes lors de leur travail social. Le parcours avec les jeunes ouvre aussi une lucarne sur le travail social plus globalement et sur la souffrance des travailleurs sociaux, nous en reparlerons.

88 Que l'on a appelé aussi « espace tiers ».

89 Une vingtaine pour cette première phase de la recherche.

90 Nous soulignons à ce niveau-là l'incroyable travail de nombreuses associations et réseaux en Wallonie et à Bruxelles qui analysent, défendent et proposent constamment des améliorations administratives et politiques au service des familles et des enfants (La ligue des familles, l'Observatoire de l'enfance et de l'aide à la jeunesse, le Réseau Wallon de Lutte contre la Pauvreté, et les multiples associations et maisons de quartier rencontrées lors du travail sur le terrain).

Sur le plan des analyses enfin, nous avons privilégié au terme de cette première vague, 4 grands thèmes (la famille, la scolarité, l'image de soi et la gestion de l'argent) qui seront encore davantage enrichis lors des vagues de communes suivantes, mais qui seront également complétés par d'autres thèmes tels que l'appréhension des lieux de vie et du logement, le regard sur les institutions ou la société par exemple qui se caractérise entre autres par une montée certaine des idées d'extrême droite liée à l'arrivée des migrants du Moyen-Orient, phénomène préoccupant que nous observons de plus en plus dans les groupes de paroles actuels.

Le premier thème abordé est donc celui de la famille, avec un constat assez général, et qui n'est d'ailleurs pas nouveau, de l'éclatement et de la déliquescence des liens, mais surtout de la présence de la violence dans toutes ses dimensions qui terrasse et déstructure profondément le jeune dans sa construction identitaire. Ce constat a fait place dans un premier temps de la recherche à de la stupéfaction face à ce que nous entendions tant du point de vue de la souffrance et de la violence que du point de vue du fossé entre les vécus de ces jeunes (et de leur famille) et l'impuissance des travailleurs sociaux. Mais l'observation a permis de relever aussi que ces deux groupes se rejoignent néanmoins, là où ils perçoivent un certain désintéressement institutionnel et politique.

Le second thème a traversé le parcours scolaire des jeunes et force est de constater que là aussi le vécu de la violence sociale et institutionnelle, celle du rejet et de la discrimination a été largement ressenti par une grande majorité de jeunes. Le décrochage est un phénomène récurrent puisque plus d'un jeune sur deux a décroché de l'école avant la 5ème secondaire. Mais ce qui a le plus marqué dans le parcours scolaire, c'est le vécu de la discrimination qui peut amener après des années de relégation et de tyrannie de la part des autres, surtout quand les adultes ne prennent pas la défense du jeune discriminé, de la violence à un très haut degré et des désirs de vengeance. Comment ne pas développer un sentiment de révolte et de rejet face à cet enseignement supposé « élever » le niveau d'éducation et de conscience ainsi que la tolérance et la solidarité des jeunes citoyens ?

De ces deux premiers thèmes est alors issu le troisième qui comprend toute l'image de soi et les représentations que le jeune se fait de lui après, dans certains cas, le carnage familial et scolaire. Les identités construites sont multiples et incroyablement riches mais un jeune sur 3 est « cassé », traumatisé avec des troubles chroniques de sommeil, d'addictions, de dépression et/ou des problèmes de santé mentale graves. Ce constat soutient notre postulat que dans certains cas, trop de violences nuit gravement à l'individu, à sa ou son partenaire, à ses (futurs) enfants, à la société toute entière et pas uniquement du point de vue des coûts. Pourtant, ce temps de recherche a aussi mis en exergue l'incroyable résilience de certains jeunes, l'image de fierté pour certains qui s'en sortent malgré les galères et les coups du sort. La vitalité de certains jeunes, même ceux qui sortent de prison et dont l'avenir semble bien sombre est impressionnante et la réflexivité qu'ils développent est parfois une véritable leçon de vie qu'il faut lire et méditer.

Enfin, le quatrième thème abordé lors de ce premier exercice concerne celui de l'argent et de la gestion de celui-ci. Ce thème touche évidemment à la précarité et au vécu de la pauvreté. Il aborde la difficulté de gérer son maigre budget, il fait découvrir les débrouilles, les illégalités inévitables pour s'en sortir ; il approche la consommation qui peut différer entre les garçons et les filles, il rentre au cœur du vécu de la pauvreté qui ne laisse pas beaucoup de place au rêve et à l'insouciance de la jeunesse. Un voile est levé aussi par rapport aux dettes et aux abus de certaines institutions qui ne desserrent pas leur étau sur des jeunes beaucoup trop peu informés et mal accompagnés dans leurs galères financières. Que ce soit au niveau du logement toujours trop cher, de la santé qu'on finit par négliger, de la formation qu'on abandonne faute de moyen de locomotion, du travail qui vous lâche « *quand le stage et les subsides sont finis* », le manque de moyen fait défaut et il n'y a pas eu en outre d'apprentissage à gérer son argent, alors il glisse entre les doigts et le jeune glisse avec.

Comme le soulignait Y. Verbist<sup>91</sup> qui vient de publier une remarquable recherche sur la défense sociale, « *une recherche pose souvent plus de questions qu'elle n'apporte de réponses ! Comment pourrait-il en être autrement alors que les situations sont très complexes et que la recherche ne s'étend que sur quelques mois...* », et nous ajoutons : alors que les jeunes experts de leur vie de précarité y construisent des stratégies de survie et une dignité ; alors que des travailleurs sociaux motivés et expérimentés mais de plus en plus épuisés tentent de trouver des solutions avec eux chaque jour ?

91 Verbist Y. (2015), « *Paroles en défense sociale Paroles de défense sociale* », une recherche-action menée par l'ASBL Psytoyons, janvier-octobre 2015.

En examinant de plus près les différents documents du Gouvernement wallon, la DPR, le Plan de lutte contre la pauvreté ou encore la création de la toute récente AViQ (Agence pour une Vie de Qualité), il nous apparaît fondamental de faire un arrêt sur image, de tirer des enseignements et de proposer des pistes de travail pour renforcer ce pôle jeunesse dans l'investissement politique, d'imaginer un plan Marshall-jeunesse parce que c'est une priorité. C'est une question épistémologique morale et humaniste, c'est une matière urgente car si notre société ne peut pas protéger, encadrer et soutenir ses jeunes les plus vulnérables, c'est tout le socle des générations futures qui est lésardé, c'est la société entière qui est fragilisée. Ceux qui partent en Syrie nous le rappellent chaque jour.

Les balises que nous proposons tentent alors de s'insérer dans les dispositifs des politiques publiques actuelles, soit en les complétant, soit en les renforçant à travers des « bonnes pratiques » que nous avons observées sur le terrain. Nous en proposons quelques-unes qui nous apparaissent prioritaires<sup>92</sup> et qui peuvent être synthétisées autour de processus dont le préfixe est le « co », pour co-éducation, co-responsabilité, co-parentalité, co-gestion d'un budget, etc. Le service des sciences de la famille de l'Université de Mons travaille sur le concept de co-éducation depuis plusieurs années et il s'avère être un point d'appui très riche pour reconstruire du lien, de la confiance, de la solidarité<sup>93</sup> et aider les individus à s'émanciper car soutenus et accompagnés.

### ⇒ Un départ de vie qui laisse plus de chances

L'objectif de la recherche n'était pas dans un premier temps d'analyser ce qu'il se passe dans l'intimité des familles. Pourtant force est de constater que le premier lieu du vécu de la violence pour 2 jeunes sur 3 dans le cadre de cette étude<sup>94</sup> est la famille. La question n'est plus « comment en est-on arrivé là ? » mais bien « comment sortir de là ? ». Le diagnostic est connu, les causes sont multiples : individuelles, sociétales, structurelles et globales mais les situations s'empirent pour des familles de plus en plus nombreuses qui doivent faire face à de multiples défis, la diminution des ressources, le coût trop élevé des logements, la monoparentalité, l'inactivité sociale et professionnelle, la destruction de soi et des autres, la perte de sens, le désespoir. Mais comme nous l'avons maintes fois observé avec les jeunes, la violence provient souvent de l'enfermement et du manque de liens. Les premières années vécues dans une famille qui maltraite laissent des traces qui peuvent perturber durant tout le restant de la vie. Nous ne disons pas que le vécu de la précarité et de la pauvreté rime systématiquement avec le vécu de la violence. Par contre, les problèmes de logement, de non-emploi, d'endettement, d'addictions et de santé mentale peuvent à la longue et à l'usure entraîner la violence.

1. Il est essentiel de diagnostiquer très tôt au sein des familles, le risque de la violence qui découle des multiples précarités. La toute nouvelle AViQ (Agence pour une Vie de Qualité) pourrait dans ce sens jouer un rôle fondamental dans le soutien des initiatives qui œuvrent à la co-parentalité<sup>95</sup> mais aussi dans la recherche d'emploi, la gestion d'un budget, etc. Dans le domaine de la famille, le seul thème de travail proposé par l'AViQ concerne les allocations familiales. Ce n'est pas suffisant pour soutenir une vie de qualité, il faut penser l'aide aux familles en difficulté dans sa globalité. Une réflexion au sens large avec les acteurs-experts de terrain pourrait engendrer une expertise essentielle et soutenir les bonnes pratiques dans ce processus telles que les maisons de la parentalité initiées par des communes et des PCS.

92 Mais d'autres seront encore à envisager au cours des vagues de communes suivantes.

93 « La coéducation, c'est quoi ? La coéducation est un Espace intermédiaire à partir duquel l'école et la famille replacent l'enfant au centre du processus d'apprentissage et deviennent des partenaires éducatifs à la fois complémentaires et différents, au sein d'une communauté éducative qui donne sens à leurs pratiques.

La coéducation, ce n'est : ni du co-enseignement ni de la co-gestion de l'espace scolaire ni du contrôle des pratiques familiales. » <http://www.sciencesdelafamille.be/outils-de-co%C3%A9ducation-eduquons-ensemble-avec-polo-le-lapin/> (consulté le 1 mars 2016).

94 Il faut rappeler que cette recherche est toujours en cours avec de nouveaux groupes de jeunes dans 5 nouvelles communes wallonnes et qu'elle touche en tout au 1 mars 2016, 86 jeunes.

95 Nous utilisons ce concept de co-parentalité dans le même sens que la co-éducation, qui accompagnerait le ou les parents dans leur exercice de la parentalité. Les maisons de la parentalité qui existent dans certaines communes wallonnes (comme Ciney, Waterloo ou Péruwelz par exemple) constituent un outil très précieux pour tout type de soutien éducatif et parental. La Maison de la Parentalité offre à toute personne qui en fait la demande un soutien adapté face aux questions que pose l'éducation d'un enfant (difficultés scolaires, familiales, etc.). Source : Maison de la parentalité du PCS de Péruwelz, <http://www.peruwelz.be/page/contenu/116/maison-de-la-parentalite-plan-de-cohesion-sociale>.

2. Dans le cas des jeunes filles (futures) mères, il y a urgence de créer des espaces de préparation à la naissance et à la maternité et de suivi sur le long terme pour l'éducation d'un enfant ; là aussi le processus de co-parentalité peut réellement aider la jeune maman et les jeunes parents à devenir experts dans l'art de faire grandir. Parmi les 55 maisons d'accueil subsidiées par la région wallonne, une seule accueille les futures mères mineures. Les maisons maternelles spécifiques pour ce public très vulnérable sont un outil précieux. Celles qui en ont déjà bénéficié ont toujours un lieu où appeler pour recevoir du support, des encouragements et des conseils. Nous incitons les initiateurs du nouveau décret de l'aide à la jeunesse à tenir compte de cette réalité et penser prioritairement l'aide aux mères mineures qui sont de surcroît souvent rejetées par leur famille. En outre les ¾ des maisons maternelles aujourd'hui sont occupées par des mères entre 20 et 30 ans qui fuient misère et violences conjugales.
3. La question du genre est aussi prioritaire dans cette problématique : aujourd'hui la petite enfance vulnérabilisée avec des jeunes mères ayant peu de ressources ne peut plus être considérée comme un « problème de femmes ». Il faut remettre le rôle du père, aussi jeune soit-il dans un processus de co-parentalité et de co-responsabilité. Là aussi le rôle des maisons maternelles peut jouer un rôle important pour accueillir régulièrement les (futurs) jeunes parents et les aider à se préparer au mieux à ce nouveau rôle. Dans un autre registre, faire appel aux PCS dont les chefs de projet œuvrent avec les associations au sein de leur commune pour consolider les actions et les liens entre les citoyens est une réelle piste de travail. Dans certaines communes, ce sont de véritables « ruches » qui innovent et inventent. Les accorderies et banques du temps en sont un exemple, avec un grand potentiel de citoyens prêts à donner du temps pour les autres. Un système de parrainage de jeunes en difficultés par des aînés serait par exemple une solution tout à fait réaliste.

### ⇒ Tous les cris, les SOS partent dans les airs...

L'isolement de certains jeunes est frappant et malgré les services sociaux et associations d'aide à la jeunesse, ils restent dans les bas-côtés de la société, en marge de tout véritable lien qui construit et reconstitue.

1. Peu de travailleurs sociaux peuvent prendre le temps d'écouter raconter la violence que le jeune a subie ou la violence qu'il (a) fait subir. Peu de professionnels se sentent capables de faire face à cette violence et elle reste un tabou avec l'étiquetage définitif des « cas désespérés ». Pourtant la recherche-action a mis en évidence que la violence qui se dit dans un espace de respect et de confiance, sans être jugée ni censurée, permet très souvent d'ouvrir sur un potentiel de changement. Ce n'est pas le rôle du travailleur social dira-t-on, mais que de temps perdu et de blocages alors que reconnaître cette violence et surtout son origine permet de mieux comprendre et de l'atténuer. Nous l'avons observé à maintes reprises : des dispositifs tels que les PCS permettent le rapprochement entre les associations et les citoyens, du tissu social est en train de se reconstruire. Le travail des régies et des maisons de quartier est très important avec ce public de jeunes désaffiliés. Financer de manière pérenne les milieux associatifs et les lieux de vie qui s'y créent renforcerait la cohésion sociale, véritable enjeu de notre société. Il faut donc soutenir l'ensemble de ce monde associatif qui, dans un véritable processus de co-responsabilité, connaît sa commune par l'intermédiaire de travailleurs sociaux compétents et qui crée du lien entre les citoyens de cultures différentes et de toutes générations.
2. Lorsque nous leur avons demandé si on leur demandait parfois leur avis, la plupart des jeunes ont répondu que c'était la première fois. Sans une reconnaissance de leur existence, les jeunes en marge ne peuvent pas être pris en considération et participer dignement à la vie de la cité. Leur donner systématiquement la parole au sein de dispositifs tels que celui qui a été mis en place dans les groupes de paroles est fondamental pour leur demander leur avis et leur donner une valeur et une « texture » sociale quant aux décisions de la cité et surtout celles qui les concernent.

3. Reconnaître la place de chacun au sein des particularités de sa génération est aussi crucial. De tous temps les adultes étaient les garants de la protection des anciens, des plus vulnérables mais aussi des jeunes et des enfants. Il faut que ces adultes reprennent la parole, une parole qui encourage ce qui est essentiel à la survie de nos sociétés et dénonce ce qui sape les valeurs et le bon fonctionnement d'une vie en société. Une parole politique par exemple qui soutient et reconnaît le travail difficile des acteurs sociaux de terrain est pour nous un facteur important de communication qui permet de désenclaver le travail social, de délivrer une parole de colère et de souffrance très souvent entendue au cours de notre travail dans les communes et d'ouvrir à la discussion. Les politiques qui s'associent et viennent voir le travail de tous ces acteurs sociaux comprennent bien l'importance de cette parole humaniste qui est essentielle à la cohésion sociale de notre société.

### ⇒ Une scolarité qui protège, élève et ouvre à la société

Comme nous l'avons vu, l'école est le deuxième lieu où le jeune subit la violence sociale souvent incarnée par la discrimination, le rejet voire l'exclusion.

1. Une formation appropriée des futurs enseignants pourrait endiguer le problème de la discrimination à l'école grâce à une co-responsabilisation accrue des enseignants. Stopper les moqueries et les maltraitements dès qu'elles apparaissent et les sanctionner par un travail de réflexion des auteurs, devrait être une priorité pour toutes les directions d'école. Nous avons observé combien la notion d'équipe d'enseignants est fondamentale pour créer des règles et une réelle communauté co-éducative. Des établissements scolaires ont mis en place des petites formations à la médiation et à la communication non violente adressées aux élèves, aux enseignants mais aussi aux parents et c'est souvent un succès ! Dans certains établissements scolaires, mais malheureusement de plus en plus rares, le rôle de l'adulte enseignant au moment des récréations et des temps de midi se poursuit en un espace tout aussi éducatif que les plages d'enseignement dans les classes. L'exemple des écoles Finlandaises où les enseignants mangent avec les élèves et passent leur temps de pause avec ceux-ci en dit long sur le temps de co-éducation globale et de co-transmission d'un savoir vivre en société.
2. Les directions des maisons d'accueil pour femmes et enfants soulignent combien l'errance de celles-ci est problématique pour la scolarisation régulière de leurs très jeunes enfants. Or la scolarité obligatoire dès 2 ans 1/2 serait un atout fondamental dans le processus d'apprentissage et de socialisation. Cela permettrait d'éviter sans doute l'écartement vers l'enseignement spécial d'enfants qui n'ont pas bénéficié de ces premiers apprentissages et qui ne sont alors pas « au niveau » des autres ayant bénéficié de cette première initiation.
3. Dans le cas du décrochage scolaire, ce que disent les jeunes dans la recherche met en lumière, non sans sidération, l'absence quasi systématique de réactions du système scolaire lors du décrochage du jeune. Les absences se succédant et s'accéléralant, le jeune est rarement interpellé pour comprendre ce qu'il se passe, par contre lorsque la direction décide de renvoyer l'élève, rien ne semble être mis en place pour l'accompagner, tenter de le réintégrer ou de trouver une solution scolaire qui lui conviendrait mieux. « *C'est aux parents de faire appel* » rétorque-t-on dans le milieu scolaire, mais la désaffiliation familiale est déjà une caractéristique de ces jeunes, comment les parents feraient-ils appel alors qu'ils ne font plus partie de la vie de leur jeune ou qu'ils ne sont pas ou plus en capacité, pour diverses raisons, de suivre leur enfant ? Cette analyse conforte la profonde inégalité qui règne dans le milieu scolaire. En outre, certains jeunes ont rapporté leur renvoi en enseignement spécial parce qu'ils perturbaient trop la classe. Ce type de rejet du système « normal » laisse des traumatismes importants chez ces jeunes qui en gardent une profonde amertume, une honte de soi, voire pour certains une « *rage sans fond* ». Il faudrait repenser le processus de décisions qui laisse à quelques personnes le pouvoir de « déclasser » définitivement du système scolaire des jeunes souffrant déjà d'autres désaffiliations et rejets. Dans la recherche sur la co-éducation, il s'est avéré que lorsque l'école fournit

un double bulletin (un à chaque parent séparé), des pères exclus et s'excluant du processus ont réapparu dans le parcours de l'enfant<sup>96</sup>.

4. Le Réseau Wallon de Lutte contre la Pauvreté et la ligue des familles demandent que la gratuité scolaire devienne effective pour chaque élève. Cet objectif est prioritaire pour que chaque citoyen en herbe ait les mêmes chances dans sa scolarité. Cette recommandation devrait être renforcée dans l'agenda du plan wallon de lutte contre la pauvreté.

### ⇒ Un accompagnement de la gestion financière vers l'autonomie

Les résultats de cette première vague de communes sont sans équivoque sur la question des ressources financières des jeunes, qui manquent cruellement, et sur la saine gestion d'un budget. Les jeunes sont unanimes sur ce plan : gérer un budget, cela ne s'improvise pas, cela s'apprend.

1. Pour bien gérer son argent, encore faut-il en avoir ! L'emploi des jeunes dans l'atmosphère de crise actuelle est mis à l'honneur dans la déclaration de politique régionale wallonne. Si le chômage des jeunes tend à diminuer depuis quelques mois, qu'en est-il pour les jeunes peu qualifiés, sans formation et sans diplôme ? Il faut une attention particulière pour ce public spécifique, un accompagnement de quelques mois ne suffit pas. Dans ce cadre également, les jeunes ont besoin de temps et de soutien sur le long terme.
2. Le portail de la Wallonie sur le surendettement est un outil bien utile qui existe mais qui n'est pas ou peu connu par les jeunes. Apprendre à gérer son budget, demander de l'aide, gérer ses dettes sont autant de possibilités qu'il faut systématiquement proposer aux jeunes. Une meilleure communication serait indispensable pour que l'accès à ce service soit réellement facilité pour les personnes qui en ont besoin et que dans un processus de co-gestion et de co-régulation de leur budget, les jeunes deviennent réellement autonomes.
3. Sur le plan de l'endettement, nous avons observé au cours de la recherche des abus perpétrés par certaines institutions et banques à l'encontre des jeunes. Proposer une carte de crédit à un jeune qui ne dispose pas de revenus est tout simplement un non sens. Une réflexion politique par rapport à ces services bancaires est fondamentale pour éviter la descente aux enfers. En outre, plusieurs jeunes ont des dettes qui peuvent atteindre plusieurs milliers d'euros uniquement dues à l'accumulation des amendes auprès de la SNCB. Peu informé et mal accompagné, le jeune voit ses dettes accroître de manière fulgurante sans avoir la capacité de réagir. Les taux d'accumulation de ces dettes s'élèvent parfois à plusieurs dizaines de milliers d'euros. Une conscientisation politique du problème est fondamentale et une médiation doit être mise en place pour éviter les dérives et les abus.
4. Dans le budget des familles en difficultés financières le loyer est un problème récurrent largement énoncé. Pour les jeunes esseulés il l'est davantage, handicapant fortement les possibilités du jeune de s'en sortir. Lorsque le CPAS octroie à celui-ci une allocation de 834 euros et qu'il paie un loyer de 450 euros, le quotidien est extrêmement précaire et sans travail au noir ou « marchés illicites », certains jeunes ne savent plus se nourrir convenablement la deuxième quinzaine du mois. Un environnement sain, sécurisé et convivial est un rêve pour beaucoup de jeunes de l'étude qui vivent soit dans un logement insalubre, soit en trop grande proximité avec d'autres ou au contraire très seuls. La co-responsabilité des différents acteurs politiques, sociaux et administratifs est importante à ce titre car elle englobe un processus de réflexion sur les bonnes pratiques en cours comme les colocations de jeunes du CPAS accompagnées par une association.

---

96 La recherche-action « Parents partenaires de l'éducation » est menée depuis 2008 au sein des écoles maternelles, tous réseaux confondus. Cette recherche vise à favoriser le développement optimal de l'enfant dans sa famille et à l'école. Pour y parvenir, parents et enseignants sont invités à mettre en commun leurs ressources et à « coéduquer » autour d'activités qui stimulent le développement du langage chez l'enfant. <http://www.sciencesdelafamille.be/outils-de-co%C3%A9ducation-eduquons-ensemble-avec-polo-le-lapin/la-co%C3%A9ducation-plus-d'infos/>, consulté le 1 mars 2016.

## ⇒ Un décroissement à multiples niveaux

Dans une recherche-action, le travail de chercheur présente le grand avantage de pouvoir se frotter réellement au terrain et de rencontrer divers acteurs sociaux à commencer par les jeunes eux-mêmes. La question de la cohésion sociale, que la DPR du gouvernement wallon veut renforcer, est pour nous un atout majeur de la région à travers les Plans de Cohésion Sociale, et que beaucoup d'autres régions du monde nous envient d'ailleurs<sup>97</sup>, car il permet aux acteurs de tous bords de se rencontrer et de travailler ensemble.

1. C'est grâce au soutien et à la connaissance du terrain que des structures comme les PCS ont pu aider la recherche à toucher réellement et en profondeur ces dizaines de jeunes. Ces structures ont un rôle essentiel dans la lutte contre la pauvreté. Une simplification des procédures de suivi est en cours mais il faut les soutenir et les renforcer davantage financièrement et en personnel. Elles permettent aussi un décroissement des acteurs et permettent la rencontre et le travail en partenariat, en toute co-responsabilité, ce qui est crucial dans le suivi des familles et des jeunes précaires. Elles permettent également un rapprochement entre les générations ; la plupart des jeunes de l'étude n'ont en effet pas ou peu de relation avec les autres générations.
2. « Oser, innover, rassembler » sont les maîtres mots de la DPR, c'est ce que la région et certaines communes réalisent lorsqu'elles soutiennent des initiatives citoyennes qui changent la perspective et sont davantage incluantes de tous les citoyens. Face à la problématique des jeunes de plus en plus désaffiliés, nous encourageons les initiatives politiques qui construisent une réelle réflexion avec tous les acteurs sociaux concernés et avant tout avec les jeunes eux-mêmes. A la question posée dans les groupes de paroles : « *que diriez-vous aux politiques pour améliorer vos conditions de vie ?* », la plupart des jeunes ont répondu :

« *Qu'ils viennent voir ce qu'on vit, juste un jour et une nuit.* »

« *Qu'ils viennent faire des files d'attente au Forem, et se faire jeter du CPAS...* »

« *Qu'ils voyagent en transports en commun, une semaine.* »

« *Qu'ils se rendent compte de notre vie...* »

Nous invitons effectivement les politiques à nous accompagner dans les quartiers des communes les plus détériorées de la Wallonie et d'écouter ces jeunes qui doivent grandir et trouver un sens à leur vie dans un chaos social certain.

De nombreuses villes et régions européennes innovent et créent et ce, dans tous les domaines. Le système scolaire finlandais par exemple est très peu discriminant et il limite fortement l'exclusion permettant à chaque enfant et à chaque jeune de trouver sa place et de s'épanouir dans l'apprentissage<sup>98</sup>. Une analyse sur place des bonnes pratiques permettrait d'évaluer ce qui serait transposable chez nous.

3. Les groupes de jeunes que nous rencontrons actuellement développent de plus en plus un discours intolérant voire raciste face à l'arrivée des migrants en Europe. Très peu et mal informés, ces jeunes se trompent car ils ne disposent pas de tous les éléments de compréhension du phénomène. Il faut informer et expliquer. La rencontre avec d'autres cultures et origines est souvent un succès lorsque les citoyens se côtoient. Nous l'avons vécu à maintes reprises, la rage s'est parfois muée en engagement pour les autres et ce, grâce à une rencontre avec un travailleur social ou une personne bienveillante, véritable espace de reconnaissance de leur savoir.

97 La longue collaboration de l'IWEPS avec la Direction Interdépartementale de la Cohésion Sociale du GW et le Conseil de l'Europe entre autres, nous a permis de nous réunir à maintes reprises à Strasbourg et nous avons pu y mesurer que le projet des PCS établi à large échelle en Wallonie est unique au monde. Des Etats comme la France, le Portugal, l'Italie, ou le Cap Vert, par exemple ont développé quelques expériences très localisées dans une seule ville ou dans une entreprise, comme au zoo de Mulhouse, mais ils envient clairement notre projet de PCS proposé à toutes les communes wallonnes ! (Cfr l'évaluation des PCS réalisée par l'Iweeps et le colloque organisé en mars 2013).

98 Cfr <http://www.ecolebranchee.com/2012/10/29/les-etonnantes-particularites-du-systeme-educatif-finlandais/> et [http://www.ecolespubliques.fr/pays\\_finlande.php](http://www.ecolespubliques.fr/pays_finlande.php).

4. Le décloisonnement est bénéfique à tous les niveaux et nous l'avons testé chaque fois, lors des séminaires organisés par l'IWEPS avec différents partenaires communaux et associatifs : nous sommes tous plus efficaces ! Nous encourageons le monde politique à davantage aller à la rencontre des citoyens et mesurer ce qu'ils vivent, surtout les plus précaires. Un premier séminaire de travail sur les thèmes abordés lors de cette première étape de recherche peut être initié par l'IWEPS en invitant politiques et travailleurs sociaux.

Pour terminer, nous voulons souligner que ces propositions ne sont pas exhaustives. Elles émanent directement de ce que nous avons observé et partagé avec les jeunes, un peu comme des curseurs parmi les multiples difficultés auxquelles ils doivent faire face mais aussi dans tout ce qui a fait sens pour continuer d'exister. Bien d'autres urgences sont à prendre en compte comme le logement, la santé, la formation, etc. De nouvelles analyses sont en cours et elles porteront sur les récits de 40 nouveaux jeunes issus de nouvelles communes.

Enfin, nous pensons que cette recherche-action a clairement initié un processus qu'il faut poursuivre. Dans une logique de co-éducation et de co-responsabilité, avec les jeunes et les travailleurs sociaux partenaires, elle redonne du sens à de nombreux jeunes en mettant en valeur l'approche par la parole émancipatrice, mais elle redonne aussi du sens au travail social et à la recherche scientifique.

## 5. Bibliographie

AGIER M. (2004), *La Sagesse de l'ethnologue*, Paris, L'œil Neuf.

BERTAUX D. (2001), *Les récits de vie*, Paris, Nathan Université, Sociologie 128.

BERTAUX-WIAME I. (1986), « Mobilisations féminines et trajectoires familiales : une démarche ethnosociologique », in DESMARAIS D., GRELL P. (dir.), *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*, Montréal, Collection Education permanente, Editions Saint Martin, pp. 85-99.

BOURDIEU P. (1984), « La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, pp.143-154.

BOURDIEU P. (1992), Entretien avec Anne-Marie METALLIE, paru dans *Les jeunes et le premier emploi*, Paris 1978. Repris in *Questions de Sociologie*, Editions de Minuit, 1984. Ed.1992 pp143-154.

Cahier de recherche du CREDOC, (2012), « Les jeunes aujourd'hui : quelle société pour demain ? », n°292.

CARDELLI R., BORNAND T., BRUNET S. (Ed.) (2014), « *Le Baromètre social de la Wallonie. Engagement, confiance, représentation et identité* », Presses universitaires de Louvain, Louvain-la-Neuve.

CEFAÏ D. (2003), « Postface : L'enquête de terrain », in Céfaï D., *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, pp. 465-615.

COUSIN O., RUI S. (2010), «La méthode de l'intervention sociologique. Évolutions et spécificités», *Revue française de science politique* 3/2011 (Vol. 61), p. 513-532.

URL:[www.cairn.info/revue-francaise-de-science-politique-2011-3-page-513.htm](http://www.cairn.info/revue-francaise-de-science-politique-2011-3-page-513.htm).

DESMARAIS D., GRELL P. (dir.) (1986), *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*, Montréal, Collection Education permanente, Editions Saint Martin, pp. 55-83.

DESMARAIS D. (2009), « L'approche biographique », in Gauthier B., *Recherche Sociale : De la problématique à la collecte des données*, Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 361-389.

DEWEY J. (1933), *How we think*, édition révisée, Boston, Heath.

DEWEY J. (1990/1916), *Démocratie et éducation*, 2ème édition, Paris, Armand Colin.

DILTHEY W. (1988), *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, Cerf (1<sup>ère</sup> édition 1910).

DUBET F. (1994), *Sociologie de l'expérience*, Editions du seuil, La couleur des idées, Paris.

DUBET F. (1995), *La Galère : Jeunes en survie*, Paris, Seuil, cool. « Points » (éd.originale 1987)

DUCHESNE S., HAEGEL F. (2013), *L'entretien collectif*, Paris, Armand Colin, Sociologie 128.

DUCOMMUN –NAGY C. (2009), « La loyauté dans le couple et la famille », in Couloubaritsis L. et coll., *Loyautés et familles*, Bruxelles, yapaka.be, pp.47-59.

FINGER M. (1983), *Biographie et herméneutique*, Montréal, Faculté d'éducation permanente.

FRANSSSEN A. (2002), *La fabrique du sujet. Transformations normatives, crises identitaires et attentes de reconnaissance*, thèse de sociologie sous la direction de Guy Bajoit, Université Catholique de Louvain.

GAULEJAC (de) V., TABOADA-LEONETTI I., (1994), *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer.

GAULEJAC (de) V. (2009), *Qui est « je ? »*, paris, Seuil.

- GAULEJAC (de) V., BLONDEL F. et TABOADA-LEONETTI I. (2014), *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer.
- GIRSEF, (2012), « Enquête rétrospective sur des parcours de jeunes ayant connu une inflexion positive », Décembre 2012.
- GOYETTE, G., LESSARD-HEBERT, M. (1987), *La recherche-action: ses fonctions, ses fondements et son instrumentation*, PUQ.
- GRELL P. (1986), « Les récits de vie : une méthodologie pour dépasser les réalités partielles », in Desmarais D., Grell P. (dir.), *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*, Montréal, Collection Education permanente, Editions Saint Martin, pp. 151-176.
- HONNETH A. (1999), « Intégrité et mépris. Principes d'une morale de la reconnaissance », in *Recherches Sociologiques*, vol.XXX, numéro 2.
- Honneth A., « Sans la reconnaissance, l'individu ne peut se penser en sujet de sa propre vie », in *Philosophie Magazine*, n°5, Décembre 2006.
- HUGON M-A., SEIBEL C. (1988), *Recherches impliquées, Recherches action : Le cas de l'éducation*, Belgique, De Boeck Université.
- JAMOULLE P. (2005), *Des hommes sur le fil la construction de l'identité masculine en milieu précaire*, Paris, La découverte.
- KAUFMANN J.-C. (2004), *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Pluriel, Arman Colin.
- LAPLANTINE F. (2005), *La description ethnographique*, Paris, Armand Colin, Collection 128.
- LAVIOLETTE C. (2010), *Construction identitaire entre maternité et engagement social. Une approche par la méthode des récits de vie auprès de femmes d'origine marocaine*, Thèse de doctorat de la faculté des Sciences économiques, sociales, politiques et de communication de L'Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Octobre 2010.
- LAVIOLETTE C. (2014), « Construction identitaire en contexte de déliaison sociale » in *L'Observatoire*, n°81/2014, novembre 2014, pp. 8-12.
- LAZARSELD P., MERTON R.K. (1943), *Studies in Radio and Film Propaganda in Transactions of the New York Academy of Sciences*, Volume 6, Issue 2 Series II, pages 58-74, December 1943.
- LEWIN K. (1948), *Resolving Social Conflict. Selected Papers on Groups Dynamics*, New York, Harper and Row.
- MARESCA B., DUJIN A. (2012), Introduction, *Les jeunes d'aujourd'hui : Quelle société pour demain ?*, in *Cahier de recherche*, Paris, CREDOC.
- MAUGER G., (1995). *Jeunesse : l'âge des classements [Essai de définition sociologique d'un âge de la vie]*. In: *Recherches et Prévisions*, n°40, juin 1995. *Jeunesse : le plus bel âge de la vie ?* pp. 19-36. [http://www.persee.fr/doc/caf\\_1149-1590\\_1995\\_num\\_40\\_1\\_1690](http://www.persee.fr/doc/caf_1149-1590_1995_num_40_1_1690)
- MERTON R.K., KENDALL P.L. (1946), « The Focused Interview », *American Sociological Review*, 56 (6), May : 541-557.
- MERTON R.K. (1987), « The focused Interview ans Focused Groups : Continuities & Discontinuities », *Public Opinion Quatrely*, 51 (4), Winter : 550-566.
- MESSU M. (2006), *Des racines et des ailes, essai sur la construction du mythe identitaire*, Paris, Hermann, Collection Société et Pensées.

PINEAU G., LE GRAND J.-L. (1993), *Les Histoires de Vie*, Paris, PUF, Que sais-je ?

SCHARNITZKY P. (2006), *Les pièges de la discrimination*, Paris, L'Archipel.

SINGLY (de) F. (1996), *Le soi, le couple et la famille*, Nathan, Paris.

Solidaris, Le Soir, RTBF (2014), « Que vivent les 18-30 ans ? », Rapport de recherche.

STELLINGER A. (dir.) WINTREBERT R. (coll) (2008), « Les jeunes face à leur avenir, Une enquête internationale », Fondation pour l'Innovation Politique, Paris.

SINGLY (de) F. (2005), *Le soi, le couple et la famille*, Armand Colin, Paris.

TABOADA-LEONETTI I. (1990), "Stratégies identitaires et minorités: le point de vue du sociologue », in *Stratégies identitaires*, Camilleri C., Kastersztein J., et coll., PUF, Psychologie d'aujourd'hui, Paris, pp. 43-83.

TOURAINÉ A. (1978), *La voix et le regard*, Paris, Seuil.

TURNER V.W., BRUNER E.M. (dir.) (1986), *The Anthropology of Experience*, Urbana, University of Illinois Press.

UNICEF, Fondation Roi Baudouin (2010), « La participation des enfants et des jeunes en situation de pauvreté. Leçons tirées de pratiques », septembre 2010.

VANDEKEERE M., LOREAU L. (2014), *Avant la trentaine : affiliations, transitions et (pré-)occupations des jeunes wallons* in Cardelli R., Bornand T., Brunet S., *Le Baromètre Social de la Wallonie*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, pp.67-83.

WALLET J.-W., BELGACEM D., STAVROU P., « La violence des jeunes et le sentiment d'abandon : le dépit, la rage, la haine. », *Carrefours de l'éducation* 3/2011 (HS n° 1), p. 193-209 , URL : [www.cairn.info/revue-carrefours-de-l-education-2011-3-page-193.htm](http://www.cairn.info/revue-carrefours-de-l-education-2011-3-page-193.htm).

## 6. Annexes

### 6.1. Annexe 1 : Le guide d'entretien

#### 6.1.1. Processus chronologique

##### 6.1.1.1. Présentation personnelle

Qui suis-je ? Pourquoi je suis là ?

##### 6.1.1.2. De quoi allons-nous parler ?

- ⇒ Présentation du contexte rapide de l'enquête (Travail avec les communes sur le BE, volonté de certains politiques à la RW d'entendre ce que disent les citoyens sur leur condition de vie, volonté d'améliorer le BE des gens, ...)
- ⇒ Choix de travailler sur la notion d'acteur, sur le fait de pouvoir, de savoir se prendre en charge ou non dans les différents domaines de sa vie. Etre actif plutôt que passif ?
  - Acteur = comédien, qui joue un rôle, qui invente mais qui a des contraintes, qui a la liberté d'initiatives et des ressources, qui est un artiste.
  - = Personne qui joue un rôle essentiel et déterminant dans une action (Larousse)
  - = Synonymes : protagoniste, acteur, héros, interprète, leader, meneur, moteur, personnage.
- ⇒ Choix de travailler avec des jeunes car c'est l'avenir. Choix d'aller les voir et de discuter avec eux, plutôt que de faire remplir des questionnaires. Les jeunes sont les premiers experts à pouvoir parler de ce qu'ils vivent.

##### 6.1.1.3. Qui sont les jeunes ?

Et vous, qui êtes-vous ?

- ⇒ Présentation de chacun (âge, sexe, situation familiale -marié, en couple, parentalité, divorcé, etc.-, situation professionnelle ou de formation, divers...)

##### 6.1.1.4. Quel est le but de cette recherche ?

- ⇒ L'objectif est de faire des propositions au GW pour améliorer la situation des jeunes et faire exister leurs recommandations. Pour cela, il faut comprendre et écouter ce qu'ils ont à dire.

##### 6.1.1.5. Comment allons-nous procéder ?

- 1.→ Proposition que j'introduise des thèmes et que chacun s'exprime sur ce thème
- 2.→ Importance que chacun puisse s'exprimer
- 3.→ Importance de ne pas couper l'autre quand il s'exprime, même si on n'est pas d'accord
- 4.→ Importance de respecter l'autre dans sa différence, dans son émotion, dans ses blessures,...
- 5.→ Importance fondamentale de la confidentialité, tout ce qui se dit ici appartient au groupe et à personne d'autre. Rien ne sortira d'ici tel quel, rien ne sera répété à l'équipe d'encadrement, aux éducateurs, etc.

Mais je dois enregistrer pour pouvoir analyser ce qui se dit et faire ressortir l'essentiel.

6.→ Nous sommes dans une démarche qui tente de comprendre ce que vivent les jeunes, leur réalité, leurs attentes, leurs déceptions, leurs projets, leurs rêves, etc.

#### 6.1.6. Qu'est-ce que ça fait d'être ici dans un groupe de paroles ?

- ⇒ Est-ce la première fois ? Me demande-t-on mon avis habituellement ?
- ⇒ Comment je me sens ? Mal à l'aise ? Intimidé ? Honteux ? Content ? Pas à ma place ? A ma place ? Curieux ? Impatient ? Enervé ? Pressé ?

### 6.1.2. Thèmes à investiguer pour « être un acteur »

#### 6.1.2.1. Acteur dans un travail.

Qui a un travail, qui a le sentiment de faire ce qu'il peut, qui veut le garder et fait tout pour,

Qui aime son travail, qui en est fier,

Qui se sent utile, pour soi-même, pour sa famille, pour la société,

Qui a honte de son travail,

Qui a un travail parce qu'il faut bien manger,

Qui refuse un travail, qui trouve que ça ne sert à rien,

Qui entreprend des démarches si besoin...

#### 6.1.2.2. Acteur dans une formation.

Qui s'est inscrit individuellement à une formation. Qui a été conseillé ou obligé de s'inscrire,

Qui est motivé par sa formation, qui en retire des avantages,

Qui a des projets pour la suite,

Qui subit sa formation,

Qui respecte les règles,

Qui « tire sur la ficelle »,

Qui entreprend des démarches si besoin...

### 6.1.2.3. Acteur pour sa santé physique et psychique.

Bien dans sa peau, en bonne santé, qui se nourrit « bien », qui est conscient qu'il se nourrit bien, qui se soigne, qui prend des décisions en matière de santé (pour soi),...

Qui est conscient mais qui n'a pas les moyens,

Qui s'en fout,

Qui s'inquiète,

Qui est découragé,

Qui essaye d'aller mieux avec des astuces, des trucs à soi, des contacts avec des personnes soutenantes, etc.

Qui a des souhaits bien précis, des envies,

Qui entreprend des démarches si besoin...

### 6.1.2.4. Acteur dans ses relations.

⇒ De couple,

⇒ Avec la famille d'origine (grande famille : parents, frères et sœurs, etc.),

⇒ Avec sa (ses) nouvelle(s) famille(s) (avec ses enfants),

⇒ Avec ses amis, ses collègues, ses partenaires sportifs,

⇒ Avec les autres générations,

⇒ Avec les autres cultures et ceux qui sont pas « comme nous » (y compris les autres jeunes mais qui ont des parcours très différents),

Qui essaye d'entretenir une bonne relation, d'écoute, de respect, de bienveillance,

Qui ne parvient pas à rester calme dans une relation, qui peut s'énerver, qui peut devenir violent,

Qui considère l'autre comme une personne, avec son caractère et ses idées,

Qui veut protéger les personnes proches (partenaire du couple, enfants,...),

Qui ne veut pas de relations,

Qui entreprend des démarches si besoin...

### 6.1.2.5. Acteur dans la parentalité.

Quel rôle joue t'on en tant que père ou en tant que mère ?

Qui a décidé d'avoir des enfants ou de ne pas en avoir et pourquoi,

Qui s'occupe, s'intéresse, se préoccupe, se renseigne ou s'informe, ne s'occupe pas, ne voit pas, ne s'intéresse pas à ses enfants,

Qui partage l'éducation avec son conjoint, qui est seul, qui n'a pas son ou ses enfants avec soi,

Qui a une idée de comment éduquer son enfant, qui n'a aucune idée, qui est paumé, qui est dépassé, qui a besoin d'aide, qui demande de l'aide...

#### 6.1.2.6. Le rapport à l'argent.

Quel regard pose-t-on sur l'argent ?

Savons-nous gérer un budget ? L'a-t-on appris ?

Que consomme-t-on ? Quels types de dépenses ? Quelle place pour l'alimentation, l'habillement, la santé, la mobilité, le loyer, les loisirs, les communications, etc.

Quel regard sur la pauvreté ?

#### 6.1.2.7. L'image de soi

Quelle image avons-nous de nous ?

Plutôt positive ? Négative ?

Quel regard sur l'enfermement ?

Quel regard sur la violence et les transgressions ?

Suis-je un acteur ?

#### 6.1.2.8. Acteur dans la société.

Quelle place pour un débat plus large que soi et la vie ou la survie ? Y a-t-il une place pour penser à l'avenir de soi et de la société ?

Qui prend part à la vie en société,

Qui n'en n'a rien à faire et pourquoi,

Qui ne comprend rien...

Regard sur l'injustice...

#### 6.1.2.9. Effet de la recherche

Sur chacun,

Sur le groupe, interaction et réflexivité (qu'est-ce que ça apporte cet exercice ?)

Conseils pour la recherche...

## 6.2. Annexe 2 : L'arbre de sens

### 6.1.1. Morceaux d'histoires

- 6.1.1.1. Fragments de parcours
- 6.1.1.2. Réflexivité sur sa vie

### 6.1.2. La famille

- 6.1.2.1. La famille d'origine ou le chaos
- 6.1.2.2. La famille où on était bien
- 6.1.2.3. Le couple et la famille de remplacement
- 6.1.2.4. Rapport au père
- 6.1.2.5. Rapport à la mère
- 6.1.2.6. Regard sur les relations de genre
- 6.1.2.7. Regard sur les enfants
- 6.1.2.8. Les services d'aide

### 6.1.3. Parcours scolaires

- 6.1.3.1. Parcours...
- 6.1.3.2. Réflexivité par rapport au parcours scolaire
- 6.1.3.3. Regard sur l'enseignement
- 6.1.3.4. Le vécu de la discrimination

### 6.1.4. La santé

- 6.1.4.1. Prendre soin de sa santé...ou pas
- 6.1.4.2. Question d'argent
- 6.1.4.3. Pour le plaisir
- 6.1.4.4. Prendre soin de soi après le chaos
- 6.1.4.5. Prendre soin de soi, c'est un choix volontaire
- 6.1.4.6. La solidarité pour s'en sortir...
- 6.1.4.7. ...et les rechutes
- 6.1.4.8. Regard négatif sur le monde médical
- 6.1.4.9. Réflexivité par rapport au fait de prendre soin de soi
- 6.1.4.10. Les addictions
- 6.1.4.11. Le sport et les activités qui font du bien

### 6.1.5. La formation

- 6.1.4.12. La formation comme stratégie
- 6.1.4.13. Limites, contraintes et concessions
- 6.1.4.14. Pour s'occuper
- 6.1.4.15. Objectifs de la formation
- 6.1.4.16. Formation non choisie
- 6.1.4.17. Regards et interactions avec les autres en formation
- 6.1.4.18. Formation par plaisir

### 6.1.6. Le travail

- 6.1.6.1. Parcours et regards sur le travail
- 6.1.6.2. Le chômage
- 6.1.6.3. Travailler par plaisir
- 6.1.6.4. Importance d'avoir des compétences, voire un diplôme ?
- 6.1.6.5. Objectifs d'avoir un travail
- 6.1.6.6. La désillusion
- 6.1.6.7. Regard sur l'illégalité

### 6.1.7. Le logement

- 6.1.7.1. Difficultés de logement (financières surtout)
- 6.1.7.2. Avoir son logement pour être indépendant
- 6.1.7.3. Difficultés administratives
- 6.1.7.4. Manque d'informations
- 6.1.7.5. Se mobiliser même si c'est dur
- 6.1.7.6. Les possibilités d'aide
- 6.1.7.7. Regard sur le lieu de vie et mobilité
- 6.1.7.8. Cohabitation et colocation

### 6.1.8. La gestion de l'argent

- 6.1.8.1. Regard sur l'argent
- 6.1.8.2. Difficultés financières
- 6.1.8.3. La gestion d'un budget : décision et apprentissage
- 6.1.8.4. Situation de pauvreté et réflexivité
- 6.1.8.5. La débrouille
- 6.1.8.6. La consommation

### 6.1.9. Image de soi

- 6.1.9.1. Plutôt positive...
- 6.1.9.2. Plutôt négative...
- 6.1.9.3. Les transgressions et la violence
- 6.1.9.4. Regard sur l'enfermement
- 6.1.9.5. Etre acteur
- 6.1.9.6. Le découragement
- 6.1.9.7. Avoir ou prendre sa place
- 6.1.9.8. Les amis
- 6.1.9.9. Le bénévolat

### 6.1.10. Projets de vie

#### 6.1.11. Regard sur la société

- 6.1.11.1. Regards sur les politiques et l'administration
- 6.1.11.2. Regards sur la société
- 6.1.11.3. Différentes visions du monde
- 6.1.11.4. Les injustices
- 6.1.11.5. Le regard des autres qui élève
- 6.1.11.6. Le manque d'amour et de reconnaissance

#### 6.1.12. Regard sur l'avenir

#### 6.1.13. Interactions entre eux

- 6.1.13.1. Par rapport au fait de prendre soin de soi
- 6.1.13.2. Encouragements de la part des autres pour l'un qui s'en est sorti
- 6.1.13.3. Conseils par rapport au logement
- 6.1.13.4. Par rapport à la formation
- 6.1.13.5. Par rapport à la norme qui exige travail et sacrifice
- 6.1.13.6. Réflexivité par rapport au groupe de paroles
- 6.1.13.7. Proposition d'aide
- 6.1.13.8. Par rapport au milieu de vie

#### 6.1.14. Conseils des jeunes par rapport à la recherche

## 6.3. Annexe 3 : Tableau récapitulatif de la présentation des 47 jeunes

(Grands traits caractéristiques)

	Première Vague de communes	CPAS ou chômage	Parents séparés	Violences IntraFam	Décroch. scolaire	Contact Mère	Contact Père	Vit seul	En couple	Cohab. Fam	Cannabis + ô	Eco souterraine « dite »
	<b>Commune 1</b>											
1	S (G 30 ans)	X	X	X	X			X			X	X
2	G (G 23 ans)	X	X	X	X					X	X	X
3	S (G 20 ans)	X	X	X	X			X				
4	F (G 20 ans)	X			X	X	X			X		
5	J (G 26 ans)	X	X	X					X		X	X
6	A (F 18 ans)	X	X	X	X				X			
7	N (F 23 ans)	X	X			X		X				
8	K (F 30 ans)	X			X		X			X		
	<b>Commune 2</b>											
9	L (G 26 ans)	X	X	X	X		X			X	X	X
10	M (G22 ans)	X	X	X	X			X			X	X
11	K (G 26 ans)	X	X	X	X					X	X	X
12	J (G 26 ans)	X	X	X	X		X		X			X
13	E (G 27 ans)	X	X	X	X	X				X	X	X
14	C (G 24 ans)	X	X	X		X				X		
15	Q (G19 ans)	X	X	X	X		X			X	X	
		15	13	12	12	4	5	4	3	8	8	8

			Parents séparés	Violences IntraFam	Décroch. scolaire	Contact Mère	Contact Père	Vit seul	En couple	Cohab. Fam	Cannabis + ô	Eco souterraine « dite »
	<b>Commune 3</b>											
16	J (G 26 ans)	X			X	X	X			X		X
17	M (G26 ans)	X	X	X	X	X				X		X
18	J (G 25 ans)	X	X	X	X	X				X	X	X
19	S (F 25 ans)	X	X	X	X	X		X				
	<b>Commune 4</b>											
20	G (G 28 ans)	mutuelle	X			X				X		
21	S (G 22 ans)	étudiant	X			X	X			X	X	
22	A (F 24 ans)	mutuelle	X	X					X			
23	N (F 28 ans)	X	X	X	X	X			X			
24	A (F 18 ans)	étudiante	X			X						
	<b>Commune 5</b>											
25	M (G26 ans)	exclus		X	X	X	X			X	X	X
26	S (G 27 ans)	exclus			X	X	X			X	X	X
27	S (F 30 ans)	X	X	X	X	X	X	X			X	X
28	R (F 23 ans)	exclue			X	X	X		X			
29	V (F 28 ans)	travaille				X	X		X			
30	A (F 26 ans)	exclue	X	X	X		X			X		
31	S (F 29 ans)	X	X		X	X				X		
32	A (F 21 ans)	X	X		X	X	X	X				
		8	12	8	12	15	9	3	4	9	5	6



